18593

T
1410

Littérature Canadienne

L'Enfant Mystérieux

par le

Dr V. EUGENE DICK

Auteur du "Roi des Etudiants," etc.

Volume I

J. A. LANGLAIS, éditeur, 177 rue St-Joseph
QUÉBEC

PS 8457
I34
E5
v. 1

Enregistré, conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année 1890, par J. A. Langlais, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

Imprimé par TURCOTTE & MENARD, Québec

L'Enfant Mystérieux

Prologue

Par une belle matinée du mois de juillet 1839, les cloches de la cathédrale de Québec sonnaient à toute volée, conviant l'aristocratie de la ville à une brillante cérémonie.

Ce jour-là, en effet, Richard Walpole, jeune et riche négociant anglais, épousait mademoiselle Eugénie Latour, une des plus éclatantes beautés de la haute société canadienne-française.

Le temps était déjà loin où de mesquines rivalités nationales creusaient un abîme entre les deux grandes races qui se partagent le sol du Canada. L'apaisement était venu d'abord, bientôt suivi de cette estime mutuelle que se doivent les peuples destinés

à marcher côte à côte, sous l'égide d'une même constitution. Puis, de l'estime, on était passé à l'amitié ; tant et si bien que l'on vit, spectacle consolant, les descendants de deux nations ennemies qui s'étaient longtemps combattues ne pas rougir de contracter ensemble d'indissolubles alliances.

De cette époque, la France et l'Angleterre firent plus que se donner la main, en Amérique : elles échangèrent l'anneau des fiançailles.

La cérémonie fut des plus imposantes. Toute la *fashion* québecquoise encombrait l'immense nef, faisant des vœux sincères pour le bonheur du couple sympathique qui prononçait en ce moment le serment d'éternel amour.

A l'issue de l'office, les jeunes époux montèrent dans une splendide voiture de gala, tirée par quatre chevaux, et, suivis d'un nombreux cortège, prirent le chemin du Cap-Rouge, où se trouvait la maison de campagne de M. Walpole.

Puis, pendant huit jours, ce ne furent que fêtes, cavalcades, bals et festins. La *gentry*

et le haut commerce s'en donnèrent à cœur-joie,—rompant ainsi avec la singulière coutume anglaise qui veut que les premiers jours qui suivent le mariage se passent en wagon de chemin de fer ou sur le pont d'un bateau à vapeur.

Bref, on s'amusa beaucoup, et le jeune ménage faisait ses premiers pas dans la voie matrimoniale de façon à présager que le voyage de la vie serait une succession d'enchantements.

Hélas ! combien ainsi débutent joyeusement pour finir dans les larmes ! Que d'aurores brillantes qui sont suivies, à la chûte du jour, d'épouvantables orages !

Une année ne s'était pas écoulée, que des nuages menaçants assombrissaient déjà le ciel pur de cette félicité conjugale. Madame Walpole, qui venait de donner le jour à une charmante petite fille—baptisée à la cathédrale catholique sous le nom d'Anna — Madame Walpole, disons-nous, était restée souffrante, sujette à de fréquentes attaques nerveuses, et d'une impressionabilité alarmante.

D'un autre côté, Richard recevait de mauvaises nouvelles d'Angleterre. Son père était malade et le mandait près de lui.

Le jeune négociant n'attendait que le rétablissement de sa femme pour se rendre à ce désir. Mais un jour une lettre lui arriva, portant le timbre de Londres, qui ne lui laissa d'autre alternative qu'un départ précipité.

Son père, dont il était le fils unique, se mourait.

Richard fit promettre à sa femme de le venir rejoindre dès que l'état de sa santé le permettrait ; puis, confondant la mère et la fille dans un même embrassement, il partit, le cœur hanté par de sinistres appréhensions.

Elles ne devaient que trop se réaliser.

Le fils arriva trop tard en Angleterre pour recevoir le dernier soupir du père..... Mais ceci n'était que la première station de la voie douloureuse.

Richard venait à peine de rendre à son père les honneurs suprêmes et de terminer les démarches légales nécessitées par l'immense succession que lui laissait le regretté défunt, qu'à son tour il tomba gravement malade.

Une main étrangère dut écrire à sa femme la lettre laconique que voici :

" Madame,

Votre mari se meurt à l'hôtel Walpole. Vous aurez peut-être encore le temps de le voir vivant si vous embarquez sans retard.

Dr Kimbrey."

Ce message foudroyant arriva à destination le 14 septembre 1840, dans la soirée.

Dès le lendemain, madame Walpole et sa fille, à peine âgée de trois mois, prenaient passage sur le *Swedenborg*, grand navire norvégien, qui leva l'ancre à huit heures du soir.

Depuis la veille, la pauvre jeune femme affolée vivait dans un état de surexcitation nerveuse qui ne pouvait manquer d'amener une crise suprême.

Aussi la malheureuse n'eut-elle pas plus tôt perdu de vue les hautes murailles de sa ville natale, qu'elle dut se retirer dans sa cabine, en proie à une défaillance qui ne lui laissa que de rares instants de lucidité.

La maladie empira avec une rapidité terrible, et le voile de la mort ne tarda pas à s'étendre sur cette figure si jeune et si belle.

Vers dix heures, l'infortunée mère fit signe qu'on lui donnât sa fille. Elle lui

mit au cou un médaillon suspendu à un cordon de soie; puis, s'emparant d'un petit coffret d'ébène à portée de sa main, elle le déposa à côté de l'enfant, accompagnant cette action d'un geste suppliant, qui fut compris.

Alors, elle retomba sur sa couche, immobile et blanche comme de la cire.....

Le capitaine et le pilote, seuls témoins de cette navrante tragédie, n'en pouvaient croire leurs yeux et restaient pétrifiés.

Cependant, il fallut bien se rendre à l'évidence et prendre les mesures nécessaires pour que l'enfant n'eût pas à souffrir de l'absence de femme à bord.

Le pilote ordonna de virer de bord et de jeter l'ancre.

On était alors à quelque distance de l'île Madame, en face de Saint-François, petite paroisse de l'île d'Orléans.

Le temps s'était couvert et de gros nuages aux flancs pleins de tempêtes s'accumulaient dans l'ouest.

La nuit s'annonçait mal.

—Vite! une chaloupe à la mer, ordonna le pilote: le *second* et quatre matelots vont aller porter cet enfant à la première famille

venue, sur l'île d'Orléans. Je verrai, à mon retour, à ce qu'il soit rendu aux siens. Quant à la morte, nous aviserons demain.

On s'empressa d'obéir. La petite fille fut enveloppée avec soin et confiée au *second* ainsi que le coffret si explicitement désigné par la défunte.

Puis la chaloupe s'éloigna et disparut bientôt dans l'obscurité.

Trois heures plus tard, elle était de retour, mais presque remplie d'eau et ayant eu fort à faire pour lutter contre la bourrasque, qui commençait alors à prendre les proportions d'une véritable tempête.

Le *second* rapporta que, voyant approcher le gros temps et craignant de ne pouvoir, s'il tardait trop, regâgner le navire, il avait confié l'enfant à un pêcheur, dont le fanal avait heureusement attiré son attention.

—Très bien ! dit le pilote. Quand je serai de retour, je ferai les démarches nécessaires pour le retrouver.

Pendant ces pourparlers, la tourmente se déchaînait sur le navire avec une fureur indicible. Il fallut lever l'ancre et fuir devant elle.

Trois jours entiers, la tempête fit rage, semant sur les écueils du golfe Saint-Laurent de bien nombreuses épaves.

Quant au *Swedenborg*, on n'en eut plus de nouvelles.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I

UNE VEILLÉE CHEZ PIERRE BOUET

Le soir du 15 septembre 1840, Pierre Bouet fumait tranquillement sa pipe dans un coin, pendant que Marianne, sa chère moitié, lavait la vaisselle et desservait la table.

Le bonhomme venait de souper et s'absorbait béatement dans la nicotine, avec autant de voluptueuse gravité qu'un Osmanli plongé dans l'extase du *Kief*. Il regardait sans les voir les nuages capricieux que chassaient ses grosses lèvres, laissant errer sa pensée libre de tout contrôle, comme un honnête mortel à qui les soucis sont inconnus.

En effet, Pierre Bouet n'avait pas de soucis,—sauf peut-être un seul.....que bien des gens regardent plutôt comme une faveur signalée : il n'avait pas d'enfants.

A part ce petit désagrément, Pierre Bouet vivait heureux et se trouvait content de son sort.

Et, ma foi, il n'avait pas tort.

Ses foins étaient engrangés en bon ordre depuis un mois ; il avait terminé le jour même la récolte de son avoine et de son seigle, sans oublier celle du sarrazin, des pois et d'une notable quantité de blé, dont les gerbes dorées bondaient sa batterie. Ses patates restaient encore en terre, il est vrai, mais elles avaient une magnifique apparence, et les gelées n'étaient pas à craindre.

Que fallait-il de plus à Pierre Bouet, un des cultivateurs les plus aisés de Saint-François,—petite paroisse fièrement campée sur la pointe orientale de l'île d'Orléans ?

Il était donc heureux..... du moins au tant que l'insatiable nature humaine le comporte ; et n'eût été cette chagrinante pensée que tout ce bien-être dont il jouissait passerait, après sa mort, faute d'héritier direct, à des collatéraux, Pierre Bouet

n'aurait pas échangé son sort contre un empire.

Mais, hélas! il fallait bien prendre son parti de cette éventualité, car décidément Marianne—qui allait avoir cinquante ans—ne suivrait pas l'exemple de la Sarah biblique.....

Ce soir-là donc, Bouet, installé dans son coin privilégié, fumait sa pipe, comme nous l'avons dit, tandis que Marianne vaquait aux soins du ménage.

Les deux époux, absorbés dans leur occupation respective, n'échangeaient pas une parole.

Ce ne fut que lorsque Marianne eut fini d'enlever la vaisselle du souper, d'essuyer la table, sur laquelle elle étendit un tapis de toile cirée, et que, s'étant munie de son tricot, elle se fut assise, que Pierre Bouet sortit de sa torpeur. Il aspira coup sur coup une demi-douzaine de bouffées de fumée et appela :

—Hé ! bonne femme ?

Celle-ci releva la tête.

—Qu'est-ce que c'est, Pierrot ? dit-elle.

—Quel jour c'est-il aujourd'hui ?

—C'est aujourd'hui mercredi, donc.

—C'est pas ça que je te demande : quel quantième du mois ?

—Ah ! dame, j'en sais rien ; tout ce que je peux dire, c'est que c'était le douze, dimanche.

—Le douze, dimanche ?..... Eh bien ! ça fait pour aujourd'hui.....

—Ça fait.....

—Le quinze, ratatinette ! Compte un peu, voir : le douze, dimanche ; le treize, lundi ; le quatorze, mardi, et.....

—Le quinze, mercredi..... c'est pourtant vrai !

—Et le quinze de septembre encore !

—Mais oui. Comme ça passe vite !

Il se fit un silence de quelques secondes. Les deux époux semblaient un peu embarrassés, avec une pointe d'émotion dans le regard.

Le père Bouet reprit le premier :

—Il y a juste cinquante ans que tu es dans le monde, ma pauvre vieille, car c'est aujourd'hui ta fête.

—Déjà ?

—Comme je te le dis, Marianne, et je te la souhaite de tout mon cœur.

Le brave cultivateur se leva et s'en fut

embrasser cordialement son épouse sur les deux joues.

—Ah ! mon homme ! ne put que dire la bonne Marianne, dont les yeux étaient humides.

—Oui, oui..... les années passent vite, grommela Bouet, pour donner le change à sa propre émotion ; nous nous en allons, Marianne, nous nous en allons.....

—Hélas ! oui : cinquante ans ! il passe midi, murmura la vieille.

—Sans compter que j'en ai cinquante-cinq, moi !...Encore, si nous ne partions pas tout entiers...si nous laissions quelqu'un après nous ! continua le mari, poursuivant une pensée qui l'obsédait depuis longtemps.

—Que veux-tu ?... Dieu ne l'a pas voulu, répliqua tristement l'épouse.

—J'aurais donné dix ans de ma vie pour un enfant ! s'écria Pierre Bouet, en se rasseyant et bourrant sa pipe.

—Et moi donc ! exclama Marianne.

Nouveau silence. Les deux vieux évoquaient dans leur esprit les vives espérances, les alertes joyeuses et les déceptions réitérées que ce tenace désir de paternité leur avait values. Les cinquante ans de

Marianne fermaient maintenant pour toujours la route à toutes ces illusions, qui n'avaient pas été sans charmes, pour ne laisser comme réalité que le foyer vide et le petit berceau à l'état de rêve évanoui.

Pierre Bouet lança un véritable nuage de fumée et reprit d'une voix amère :

—Et dire, ratatinette ! qu'il y a des fainéants et des propres à rien dont les maisons sont pleines d'enfants !... Vois, par exemple, mon garnement de frère, Antoine. Ça vous a mangé un beau bien en moins de vingt ans ; ça vit on ne sait comment ; c'est plaideur, dépensier, sans talents, sans religion et, pardessus tout ça, ivrogne comme une éponge...Eh bien ! ça vous a un gars et une fille qui sont pris comme des sapins. C'est pas juste, à la fin des fins !

—Pierre, Pierre, interrompit doucement la pieuse Marianne, ce que tu dis là n'est pas bien, mon homme. Il faut se contenter de ce que le bon Dieu nous envoie et ne pas envier le bien d'autrui. Antoine est père de deux enfants, c'est vrai, mais il n'a pas, comme nous, toujours du pain dans la huche.

—A qui la faute, je te le demande ? Il a

eu autant de terre que moi sous les pieds. Si, au lieu de faire le beau parleur et de *fêter* avec ses pareils de l'Argentenay, où il a pris femme, il avait charrié du fumier sur ses clos et renchaussé ses patates en temps, se verrait-il *à la poche* au jour d'aujourd'hui ?... Pas vrai, Marianne ?

—Pour ça, il n'y a pas à dire ; mais..

—Et penser que je me suis échiné, et toi aussi, du matin au soir pour ce vaurien-là, qui héritera de nous, faute d'avoir à qui donner le fruit de nos sueurs !... Ça me *chacote*, vois-tu, ma vieille.

—Quand on est mort, on n'a plus besoin de rien : à quoi bon se chagriner, mon pauvre Pierre ?

—Au fait, tu as raison : n'y pensons plus..... Et, d'ailleurs, c'est mon frère, après tout.

Pierre Bouet se rasséréna, avec cette philosophie insouciante particulière aux natures bien faites. Le brave homme avait, comme cela, de temps à autre, des accès de mauvaise humeur contre son frère unique Antoine, qu'il accusait de paresse et de manque de prévoyance ; mais, une fois la crise passée, Pierre Bouet redevenait lui-

même, c'est-à-dire le meilleur des hommes.

La veillée s'écoula sans autres incidents.

Vers dix heures, Pierre se leva, alluma un fanal, se munit d'une poche et d'un petit baquet où grouillaient des centaines de vers de terre, puis il sortit, annonçant à sa femme qu'il serait de retour dans une couple d'heures.

Marianne continua de tricoter.

—

CHAPITRE II

UN POISSON DU BON DIEU

Où allait Pierre Bouet, à une heure aussi avancée de la nuit ?

C'est ce que nous n'allons pas tarder à savoir.

Mais, d'abord, il nous faut dire un mot d'une petite industrie exercée par un certain nombre d'insulaires d'Orléans, notamment ceux de Saint-François, et leurs voisins de Sainte-Famille, sur la rive nord.

Le poisson abonde dans les parages de cette partie de l'île. L'anguille et l'esturgeon, surtout, vers les approches de l'automne, se rendent en phalanges serrées sur les longues battures de vase de Sainte-

Famille et sur les fonds sablonneux qui forment l'estuaire du fleuve vis-à-vis Saint-François. Il y a là des pêches miraculeuses à faire pour ceux qui se lèvent tôt et se couchent tard, c'est-à-dire pour les vaillants qui ne reculent pas devant la tâche de faire une fois le jour et une fois la nuit la visite de leurs lignes, à dix ou quinze arpents de chez eux.

Bien peu, il nous faut l'avouer, résistent longtemps à ce surcroît de fatigue, et la plupart, après quelques jours de pêche, renoncent à la mer pour ne s'occuper que de la terre.

Il n'en était pas ainsi de Pierre Bouet.

Depuis de longues années, il menait de front les deux besognes, perdant une couple d'heures de sommeil chaque nuit, mais en revanche gagnant d'assez jolis bénéfices avec le poisson qu'il allait vendre lui-même, dans sa chaloupe, sur les marchés de Québec.

Le père Bouet avait sur la grève, éparpillées jusqu'à marée basse, une dizaine de lignes dormantes. C'est là qu'il se rendait deux fois dans les vingt-quatre heures pour changer ses appâts.

Nous voilà édifiés maintenant sur la cause de sa sortie nocturne et sur la destination des singuliers engins dont nous l'avons vu se munir.

Pierre Bouet, s'éclairant de son fanal, prit la direction de la côte qui borde l'île à quelque distance des maisons. Arrivé sur la crête, il inspecta du regard la batture, pour bien s'assurer que la mer était basse et ses lignes découvertes.

Puis il se disposa à descendre.

Mais, à ce moment, une assez forte rafale, qui faillit éteindre sa lumière, l'arrêta court.

—Hum ! dit-il, nous aurons du gros temps tout à l'heure. Les nuées courent dans le nord-est comme des *guevales* qui auraient le lutin à leurs trousses. On est mieux à terre qu'en mer pas des nuits comme celle-là.

Et cette pensée pleine de bon sens le porta à inspecter le fleuve.

La lune venait de se dégager. Bouet put donc voir distinctement deux ou trois gros vaisseaux qui descendaient vent arrière, leurs hautes voiles carguées et sur leurs seuls huniers de misaine.

—En voilà qui sont prudents et ont flairé

le grain ! murmura-t-il...Ah ! mais que fait donc celui-là ?

Celui-là, c'était un grand navire noir qui, loffant tout à coup à peu de distance de la bouée de l'île Madame, venait de serrer toutes ses voiles et de jeter l'ancre.

—Un accident ! s'écria Pierre Bouet avec une singulière émotion ; oui, c'est un accident, bien sûr, car on ne *mouille* pas avec un bon vent en poupe, sans une raison majeure.

Il regarda encore quelque temps, mais la lune se cachant de nouveau ne lui permit plus de voir que les feux de position du navire immobile.

—Ah ! bah ! se dit Bouet, c'est quelque pauvre matelot qui sera tombé par-dessus bord. Que Dieu ait son âme.

Et il se remit en marche.

La mer était alors tout à fait basse, laissant à découvert cinq ou six arpents de galets raboteux, enduits d'une vase gluante et coupés ci et là de grandes zônes de sable, où gisaient les lignes de Pierre Bouet.

C'est donc sur cette interminable batture que ce dernier s'engagea, décrivant des zigzags pour jeter en passant un coup-d'œil

sur chacun de ses engins de pêche, se réservant de les appâter au retour, car il avait pour habitude de commencer par ceux du large.

La brillante lumière de son fanal piquait étrangement l'obscurité de la nuit, et cette espèce de feu-follet décrivant de folles arabesques sur la grève déserte avait des allures véritablement fantastiques.

Le bonhomme allait toujours, projetant la clarté de sa lanterne en avant de lui pour éclairer ses pas. Mais, chose extraordinaire, son esprit était bien loin de sa besogne. Au lieu de supputer, comme d'habitude, les chances de *sa marée* et le plus ou moins d'anguilles qui allaient emplir sa glacière, le vieux pêcheur, au contraire, pensait obstinément à ce grand navire à l'ancre dont il voyait distinctement les feux tricolores, à deux milles de là.

Pourquoi ce gros voilier, qui tout à l'heure filait si bien vent arrière, avait-il soudain viré de bord, cargué ses voiles et mouillé à quelques encâblures de la bouée ?..

Pierre Bouet ne pouvait s'en rendre compte ; mais il pressentait quelque malheur, quelque drame, peut-être ! Et ses

pressentiments ne le trompaient jamais, se disait-il.

Telles étaient les réflexions de l'honnête insulaire, au moment même où il achevait de renouveler les appâts de sa ligne la plus près du fleuve— non toutefois sans avoir empoché quelques belles anguilles—lorsque tout à coup il se redressa, comme s'il eût vu un serpent accroché à l'une de ses *empeignes*.

Immobile d'abord, il ne tarda pas à s'approcher du bord de l'eau et à scruter le fleuve de toute la puissance de son regard.

Un bruit lointain de rames se faisait entendre, venant du large. Parfois même, le son encore mal défini d'une voix humaine dominait le sifflement de la brise.

Evidemment une embarcation faisait force de rames vers la terre, luttant péniblement contre la violence du vent et du courant.

Pierre Bouet ne respirait plus. Toutes ses facultés se concentraient dans ses yeux et ses oreilles.

Mais bientôt, plus de doutes ! La chaloupe— car c'en est une— apparaît dans la

zône lumineuse du fanal ; elle approche ; elle atterrit.

Un homme, tenant un paquet dans ses bras, saute sur les rochers et s'avance précipitamment vers Bouet ahuri, que l'étonnement rive aux galets. Sans crier gare ! cet homme remet au pêcheur, qui le laisse faire, le singulier paquet, ainsi qu'un petit coffret assez lourd, puis regagne au pas de course son embarcation, en baragouinant quelque chose dans une langue que Bouet prend pour de l'anglais.

Et vogue la galère ! voilà la chaloupe repartie, la vision évanouie au sein de la rafale, qui redouble d'intensité !

Pierre Bouet n'en revenait pas.—Il faut avouer qu'il y avait de quoi ! Immobile et hagard, les bras chargés du mystérieux fardeau qu'on venait de lui confier si prestement, il regardait tout stupide les vagues qui déferlaient à ses pieds avec un bruit grandissant.

Tout à coup, ô miracle ! le paquet s'agita faiblement et un vagissement en sortit.

Bouet tressaillit jusqu'à la moelle des os et faillit tomber à la renverse. Une seconde, il se crut fou ou le jouet d'un rêve.

Mais le sentiment de la réalité le domina vite et une chaude bouffée de sang lui monta au visage, en même temps que son vieux cœur s'emplissait d'une immense tendresse.

—Un enfant! s'écria-t-il, un enfant ! Oh !

Et rapprochant de ses lèvres l'informe paquet de linge où palpitait une petite créature du bon Dieu, il le baisa fiévreusement.

Puis, sans plus s'occuper de ses lignes, et abandonnant aux vagues sa "pochetée" d'anguilles, il prit son élan vers la côte bondissant comme un jeune homme et répétant sans cesse :

—Un enfant ! un petit enfant !

C'était un spectacle étrange que celui de cette course folle sur la grève déserte et de cette lanterne violemment secouée dans la nuit noire.

On eût dit un feu-follet exécutant quelque diabolique sarabande.

Pierre Bouet, haletant, épuisé, les cheveux collés aux tempes par la sueur, arriva chez lui comme une bombe.

—Marianne....Marianne...un enfant ! fut tout ce qu'il put dire, en déposant son précieux fardeau sur les genoux de sa femme.

Puis il se laissa cheoir sur une chaise, à moitié mort et soufflant comme un phoque.

Marianne jeta un cri de surprise. Mais l'instinct de la femme dominant aussitôt tout autre sentiment, elle écarta fébrilement les langes et mit à découvert la petite figure d'un enfant endormi.

—Ah ! mon Dieu ! fit-elle, c'en est un, en effet. Oh ! la chère petite créature !

Et les baisers d'aller un train !...

Ce qui réveilla le nouveau venu, qui se prit à pleurer.

Jamais musique ne parut plus harmonieuse aux oreilles des braves époux. Ils se regardaient les yeux humides, rayonnant de bonheur, comme si cette voix d'enfant venait de ressusciter leurs espérances tant de fois déçues.

Cependant, Marianne *changea* le poupon, lui fit boire un peu de lait sucré et l'installa commodément près du poële.

C'était une délicieuse fillette d'environ trois mois, un chérubin rose et blond, à faire pâmer d'aise l'homme le moins désireux de paternité. Elle portait à son cou, suspendu à une cordelette de soie, un

médaillon renfermant le portrait en buste d'une belle jeune femme.

Et c'était tout ! Pas le moindre bout de papier indiquant sa provenance. Seulement, les langes de fine toile et richement travaillés ne laissaient aucun doute sur la situation aisée des parents. Ces langes étaient marqués aux initiales A. W.— fil d'Ariane tout à fait insuffisant pour faire pénétrer le secret de cette mystérieuse affaire.

Il y avait bien le coffret confié à Bouet en même temps que l'enfant ; mais, chose inexplicable, ce coffret, en bois des îles incrusté de marqueterie et plaqué aux angles de moulures d'argent repoussé, n'avait ni clef ni serrure. Impossible, par conséquent, de l'ouvrir sans le briser à coups de hache ; et il ne fallait pas songer à détruire un bijou de cette valeur.

On en était donc réduit à parcourir, sans grand profit, tout le vaste champ des conjectures. Ce qui n'empêcha pas le ménage Bouet d'accueillir comme un don précieux de la Providence la pauvre petite abandonnée qui, comme la Vénus payenne de l'an-

tiquité, venait d'être apportée par les vagues.

Après que les questions, les réponses, les redites, les explications se furent croisées pendant longtemps et que maints projets d'avenir eurent été échafaudés, les époux songèrent à prendre quelque repos.

Marianne s'endormit en répétant pour la centième fois :

—C'est un miracle !

Pierre Bouet, lui, murmurait avec une demi-conviction, qui allait s'enracinant de plus en plus :

—La chaloupe est une vision..... J'ai pris l'enfant à mes lignes : c'est un *poisson du bon Dieu* !

—

CHAPITRE III

UN FESTIN DU TEMPS PASSÉ.

Le lendemain, quand Pierre Bouet s'éveilla, il faisait grand jour,—circonstance qui ne lui était jamais arrivée depuis qu'il avait l'âge d'homme.

Son premier soin, en prenant possession de ses esprits, fut d'aller constater qu'il n'avait pas rêvé et qu'un enfant de chair et

d'os se trouvait réellement dans le berceau improvisé qu'il avait sous les yeux.

Il s'approcha sur la pointe des pieds, souleva doucement la couverture blanche et toussa de satisfaction en voyant sa petite protégée dormant d'un calme sommeil.

—Allons ! se dit-il, il n'y a pas à regimber : l'enfant existe bien réellement, et pour sûr ce n'est pas Marianne qui me l'a donné...D'où diantre peut-il venir ?

Cette réflexion porta naturellement la pensée de Bouet sur le grand navire noir de la nuit précédente.

Il sortit pour examiner le fleuve.

Mais l'étrange vaisseau avait disparu, et, à l'endroit qu'il avait quitté, on ne voyait plus que la mer moutonnant sous la poussée d'un vent furieux.

Sans savoir pourquoi, le brave homme se trouva tout ému de cette disparition ; il lui sembla que le bâtiment évanoui emportait quelque chose de sa petite fille d'adoption.

Il rentra pensif et presque attristé.

Cependant, une voisine étant venue d'aventure chez les Bouet, la nouvelle ne tarda pas à se répandre dans le village que la

tempête avait jeté un enfant au rivage et que le vieux pêcheur l'avait trouvé.

On conçoit l'émotion !...

Ce fut l'étincelle tombant sur une traînée de poudre. Toutes les commères, à vingt arpents à la ronde, se mirent en campagne et défilèrent devant la petite, imaginant sur son compte les histoires les plus invraisemblables, allant jusqu'à lui attribuer une origine surnaturelle. On parla de loups-garous, de sorts, de chasse-galerie, de tout enfin ce qui a valu aux insulaires d'Orléans leur réputation inattaquable de *sorciers*.

Bref, la matinée entière se passa en racontars et commentaires de cette espèce, et la liste des suppositions fut épuisée, sans qu'on approchât de la vérité touchant la manière dont la fillette avait fait son entrée chez le père Bouet.

Ce dernier s'en tenait à son premier récit, tout en opinant cependant dans son for intérieur pour l'intervention directe d'En-Haut ; mais sa manière de voir était encore bien trop naturelle pour des gens épris du merveilleux, et la grande majorité des commères murmurait, branlant la tête : " On

ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a *queuque* chose : ça n'a pas pu se passer comme ça !"

Quoi qu'il en fût, le curé étant venu à son tour, on procéda dans l'après-midi à la cérémonie du baptême, avec les conditions d'usage. Le digne prêtre, dans l'incertitude si l'enfant avait déjà reçu ou non ce premier des sacrements, ne crut pas devoir laisser cette âme innocente courir le risque des nimbes célestes.

La fillette fut donc conduite à l'église, suivie d'une véritable procession de femmes. De mémoire de bedeau, jamais on n'avait vu tant de monde à un baptême. Aussi, mis en verve par une telle assistance, celui qui était en fonction cette année-là fit-il rendre à sa cloche ses sons les plus fulgurants.

On les entendit de l'île Madame, à travers le fracas de la tourmente.

Le parrain n'était autre que maître Antoine Bouet, huissier de la paroisse et frère unique du père adoptif ; et la marraine, dame Eulalie, née Picard, épouse assez peu chérie du susdit maître Antoine.

Les choses se firent avec une solennité pleine d'entrain.

Seulement, lorsqu'il s'agit de donner un

nom à la petite néophyte, une difficulté s'éleva. Antoine avait un faible pour *Françoise*, tandis que sa femme tenait pour *Georgianna*.

Tous deux n'en voulaient pas démordre.

M. le curé dut trancher la question.

—La chose serait bien vite réglée, dit-il, si c'était un garçon: nous l'appellerions *Moïse*, qui veut dire "sauvé des eaux." Mais, comme il s'agit d'une fille, choisissons un nom en rapport avec les circonstances de la nuit dernière..... Pourquoi ne l'appellerions-nous pas, par exemple, comme cette grande sainte, mère de Marie, qui a préservé de tant de naufrages?..... Pourquoi ne pas l'appeler *Anne*?

—Oui, oui, c'est cela.....murmura-t-on à la ronde.

—Au moins, mettons *Anna*: c'est plus joli, fit la marraine, qui avait décidément un faible pour les noms en *a*.

—Soit, répondit le prêtre.

La cérémonie se termina sans autre incident, et le cortège reprit le chemin de la maison.

Tout y était en branle. La mère Bouet, assistée de voisines complaisantes, cuisait,

fricotait, rissolait, que c'était merveille. Une partie de la basse-cour avait été égorgée. Il n'y avait même pas jusqu'à un petit porc plein d'avenir et pouvant encore raisonnablement compter sur plusieurs mois de *gaudriole*, qui n'eût été impitoyablement sacrifié en vue du festin de Gamache qui se préparait.

Vers six heures, la table se dressa. On lui avait ajouté une rallonge considérable, faite de planches étendues sur des barils vides de farine et recouvertes de belles nappes de toile du pays.

Le couvert était mis pour trente invités : il vint quarante soupeurs plus affamés les uns que les autres. Il en arriva même de l'Argentenay, sur la rive nord de l'île.

Mais ce surcroît de monde n'embarrassa pas les maîtres du logis, habitués qu'ils étaient à ces sortes de surprises. On improvisa une seconde table avec de nouvelles planches, et les non-invités furent aussi bien accueillis que le reste de la compagnie.

Puis, quand tout le monde fut installé, au moment du premier coup de fourchette, le père Bouet fit faire la tournée d'usage à

une respectable cruche de ce bon rhum du temps, qui n'a plus son pareil aujourd'hui.

Chacun prit son petit coup, et la cruche revint vide,—ce qui ne l'empêcha pas de reparaître plusieurs fois durant le souper, plus pleine que jamais.

Ce fut alors que commença le festin.

Il nous faudrait ici la plume de Rabelais pour décrire cet engloutissement pantagruélique, cette absorption incroyable de volailles farcies, de pommes de terre frites, cette effrayante consommation de rôtis de lard gros comme des pavés, de croquignoles larges comme des barrières.....

C'est que nos pères savaient manger, ratatinette ! c'est que, comparés aux nôtres, leurs estomacs étaient de véritables maëlstroms en minitiature où disparaissait en un clin-d'œil, pour chacun d'eux, ce qui aujourd'hui constituerait le repas de quatre hommes ordinaires.

Oh ! les beaux convives que nos pères, et quels fiers buveurs ils faisaient !

Pendant trois heures entières, on se bourra d'aliments. Quand la masse ingérée faisait mine de ne plus vouloir prendre le chemin de l'estomac, on lui dépêchait

un verre de rhum qui la mettait à la raison ; et, haut les fourchettes ! on continuait comme de plus belle.

La moitié, au moins, du petit cochon si prématurément enlevé à sa *gaudriole* y passa—sans compter un mouton tout entier, dont il ne resta que les ossements, une douzaine d'odalisques de la basse-cour, avec leur sultan, et une vingtaine de *tourtèires* grandes comme des fonds de tonnes.

De quoi nourrir une compagnie de grenadiers pendant huit jours !

Néanmoins, comme toute chose en ce monde, cette débauche de mâchoires finit... par finir. Couteaux et fourchettes commencèrent par ralentir leur jeu, pour finalement reposer innoffensifs sur les assiettes vides.

Le *fricot* était terminé. Mais on ne se leva pas de table, pour cela. L'inépuisable cruche fit encore une fois le recensement des convives, versant à chacun une dernière rasade de rhum.

Puis vinrent les histoires.

D'abord anodines et d'une gaieté fortement épicée, elles ne tardèrent pas à prendre une tournure plus en rapport avec la prédilection ordinaire des narrateurs et audi-

teurs. De drôlatiques, elles devinren sérieuses, puis fantastiques, puis tout à fai lugubres.

Ce fut Antoine Bouet, l'huissier beau parleur, l'avocat du village, qui les amena insensiblement sur ce terrain, où il était chez lui.

Ambroise Campagna venait de terminer une histoire dans laquelle un *quêteux* avait jeté un *sort* aux bêtes à cornes de son oncle, Baptiste Morency ; et comme il était quelque peu esprit fort, ce Campagna, il n'avait pas manqué d'ajouter :

—Vous en croirez ce que vous voudrez ; mais, pour moi, je trouve que tous ces contes-là, c'est des bêtises.

—Des bêtises ! interrompit vivement Antoine ; tu en parles bien à ton aise, Ambroise Campagna. Il pourrait bien t'en cuire, mon garçon, pour refuser ainsi de croire aux châtiments que le bon Dieu nous envoie par l'entremise de ses pauvres.

Il faut dire ici, par parenthèse, que ce finaud d'Antoine avait toujours le nom de Dieu à la bouche, bien qu'il fût moins croyant que n'importe qui.

—C'est vrai ! murmura-t-on : Ambroise aura *queuque* chose.

—Remarque, ami Ambroise, que je ne te le souhaite pas, au moins, reprit Antoine ; mais si jamais il t'arrivait comme à ce pauvre Jean Plante, de l'Argentenay.....

—Qu'est-ce qu'il est arrivé à Jean Plante? demanda-t-on avec une curiosité inquiète.

—Voilà ! fit solennellement Antoine, flatté d'avoir mis la puce à l'oreille de son auditoire et se renversant sur son siège dans l'attitude du conteur qui se dispose à produire de l'effet.

Si nous *allumions* avant de commencer ! fit observer une voix.

—Oui, oui, bourrons les pipes ! répondit-on de partout. Antoine est beau parleur et en a pour longtemps. D'ailleurs, on goûte mieux une histoire en *tirant une touche.*

Pipes, calumets, brûle-gueules et *blagues* à tabac sortirent avec entrain de toutes les poches, et ce fut enveloppé, comme Jupiter tonnant, d'un nuage de fumée, qu'Antoine Bouet commença son récit.

—

CHAPITRE IV

UNE HISTOIRE DE LOUP-GAROU

Jean Plante, de l'Argentenay, dit-il, était comme Ambroise Campagna : il ne croyait pas aux loups-garous, il riait des revenants, il se moquait des *sorts*. Quand on en parlait devant lui, il ne manquait jamais de dire avec un gros ricanement :

—Je voudrais bien en rencontrer un de vos revenants ou de vos loups-garous ; c'est moi qui vous l'arrangerais de la belle manière !

Propos inconvenants, vous l'avouerez, et qu'on ne devrait jamais rencontrer dans la bouche d'un chrétien qui respecte les secrets du bon Dieu !

—Ne vas pas croire, au moins, Ambroise, que je dis ça pour toi. Je parle en général.

Il faut vous dire que Jean Plante vivait alors— il y a de ça une vingtaine d'années — dans un vieux moulin à farine situé en bas des côtes de l'Argentenay, à pas moins de dix arpents de la plus proche habitation. Il avait avec lui, pendant le jour, son jeune frère Thomas, pour lui aider à

faire les *moulanges ;* mais, la nuit, il couchait tout fin seul au second étage.

C'est qu'il n'était pas peureux, Jean, et qu'on aurait bien couru toute l'île avant de trouver son pareil !

Il était, en outre de ça, pas mal ivrogne, et colère en diable quand il se trouvait *chaud*,— ce qui lui arrivait sept jours sur huit. Dans cet état, je vous assure qu'il ne faisait pas bon le regarder de travers ou lui dire un mot plus haut que l'autre ; le méchant homme était capable de vous flanquer un coup de la grande faux que l'on voyait toujours accrochée près de son lit.

Or, il arriva qu'une après-midi où Jean Plante avait levé le coude un nombre incalculable de fois, un *quêteux* se présenta au moulin et lui demanda la charité pour l'amour du bon Dieu.

"—La charité, fainéant ?.... Attends un peu, je te vas la aire, la charité !.... " cria Jean Plante, qui courut sur le pauvre homme et lui donna un grand coup de pied dans le derrière.

Le quêteux ne dit pas mot, mais il braqua sur le meunier une paire de *z'yeux* qui aurait dû le faire réfléchir. Puis il descendit tranquillement l'escalier et s'en alla.

Au pied de la côte du moulin, le quêteux rencontra Thomas qui arrivait avec une charge d'avoine.

"—La charité, pour l'amour du bon Dieu ? " demanda-t-il poliment, en ôtant son vieux chapeau.

"—Vas au diable : j'ai pas le temps ! " répondit durement Thomas, qui se mit à fouetter ses bœufs.

Comme tout à l'heure, le quêteux ne souffla mot, mais il étendit lentement sa main droite du côté du moulin et disparut au milieu des arbres.

Ici, le narrateur fit une pause habile pour exciter davantage la curiosité de son auditoire, lequel, pourtant, suspendu aux lèvres d'Antoine Bouet, n'avait pas besoin de cet aiguillon. Puis il secoua la cendre de sa pipe sur son pouce et reprit :

—Le quêteux n'avait pas plus tôt fait ce geste que, cric ! crac ! le moulin s'arrêta net.

Jean lâcha un juron et s'en fut voir ce qu'il y avait. Mais il eut beau examiner la grand'roue, les courroies, les petites roues d'engrenage et tout le bataclan..... rien. Tout paraissait en ordre. L'eau ne manquait pas non plus.

Il appela son frère :

"—Hé ! Thomas ?

"—Ensuite ?

"—Le moulin est arrêté.

"—Je le vois bien.

"—De quoi est-ce que ça dépend !

"—J'en sais rien.

"—Comment, t'en sais rien ! Mais, c'est qu'il faut le savoir, mon garçon !

"—C'est pas mon affaire, à moi. Regarde ce qu'il a, ton moulin.

"—Ah ! ah ! c'est pas ton affaire ! ..... On va voir ça, mon petit. Rempoche-moi un peu l'avoine que tu viens de vider dans la moulange : il y a des pierres dedans, je le gagerais.

"—Y a pas de cailloux dans mon avoine. Je les aurais vus, je suppose.

"—T'as pas la vue bonne, aujourd'hui. Rempoche tout de suite, ou sinon.....

"—Viens-y donc pour voir ! " répliqua aigrement Thomas. Mais il n'eut pas plus tôt aperçu les yeux gris, tout pleins d'étincelles, de son frère Jean, qu'il se baissa immédiatement et se mit en devoir de vider le grand entonnoir où, comme vous le savez, se jette le grain destiné à être moulu.

La meule se trouva à découvert.

Jean se baissa à son tour, tâta, palpa, fit toutes les simagrées imaginables.....

Rien !

"—C'est pas mal drôle, tout de même, cette affaire-là, marmotta-t-il entre ses dents : tout est en ordre, et, cependant, le moulin ne veut pas marcher.

"—Je sais ce que c'est ! fit tout à coup Thomas, en se frappant le front.

"—Si tu le sais, dis-le donc, imbécile.

"—C'est le maudit quêteux de tout à l'heure qui lui a jeté un sort.

"—Crée bête ! tiens, v'là où je les loge, moi, les sorts, " ricana Jean Plante, en allongeant à son frère un maître coup de pied.

Ce pauvre Thomas, il en souleva de terre et alla retomber sur les mains à dix pieds plus loin.

Quand il se releva, il était bleu de colère et il courut tout droit sur Jean. Mais le meunier, qui pouvait en rosser une demi-douzaine comme celui-là, lui prit les poignets et l'arrêta court.

"—Halte-là ! mon gars, dit-il ; on ne lève pas la main sur Jean Plante, ou il en cuit."

Thomas vit bien qu'il n'était pas le plus fort. Il ne répondit point, et pleurant de rage, il alla ramasser son chapeau. Puis il sortit en montrant le poing à son frère et en lui disant d'un ton de menace :

"—Quand tu me reverras !..... "

Jean resta donc seul.

Tout le reste de l'après-midi, il l'employa à essayer de faire marcher son moulin ; mais bernique ! la grand'roue faisait un tour, puis, crac ! la mécanique s'arrêtait net.

"—On verra demain ce qui l'empêche d'aller, se dit à la fin Jean Plante. En attendant *fêtons*, puisqu'il n'y a pas autre chose à faire. "

Et notre homme installa sa cruche sur la table et se mit à boire, que c'était une bénédiction. Un verre de rhum n'attendait pas l'autre, si bien qu'à minuit, il était saoûl comme trois cent mille Polonais.

Il songea alors à se coucher.

C'est une chose facile à faire quand on est à jeun et qu'un bon lit nous attend ; mais, lorsque les jambes refusent le service, il faut s'y prendre à plusieurs fois avant de réussir. Or, cette nuit-là, le meunier avait les siennes molles comme de la laine.

Il se cognait à tous les meubles et prenait des embardées qui l'éloignaient toujours de sa paillasse.

Finalement, il se fâcha.

"—Ah ! ça ! dit-il en se disposant à essayer une dernière fois, de ce coup-là, je me lance pour la mort ou pour la vie."

Et il prit son élan, les bras en avant. Mais ce ne fut pas sa couchette qu'il atteignit : ce fut la porte de l'escalier, qui était restée ouverte.

Jean roula jusqu'en bas comme un paquet de linge et se trouva dehors, à la belle-étoile.

Essayer de remonter ? Impossible. Il fallut donc passer la nuit là, au beau milieu du bois et avec la terre dure pour paillasse.

Aussi, quoique saoûl, Jean ne put fermer l'œil. Il s'amusa à compter les étoiles et à voir les nuages glisser sur la lune.

Vers environ deux heures du matin, un grand vent du nord s'éleva qui, s'engouffrant dans la cage de l'escalier, éteignit la chandelle restée allumée dans le moulin.

"—Merci, monsieur le vent, dit Jean Plante : vous êtes plus ménager que moi, vous soufflez ma chandelle."

Et il se mit à ricaner. Mais son plaisir ne dura pas longtemps.

La lumière reparut au bout de cinq minutes et, pendant une bonne heure, elle se promena d'une fenêtre à l'autre, comme si une main invisible l'eût fait marcher. En même temps, il arrivait de l'intérieur du moulin des bruits de chaînes, des gémissements, des cris étouffés, que c'était à faire dresser les cheveux sur une tête chauve et à croire que tous les diables d'enfer faisaient sabbat là-dedans. Puis, quand ce tapage effrayant eut cessé, ce fut autre chose Des feux-follets bleus, verts, rouges se mirent à danser et courir sur le toit, d'un pignon à l'autre. Il y en eut même qui vinrent effleurer la figure du pauvre ivrogne, au point qu'ils lui roussirent un peu la chevelure et la barbe. Enfin, pour combler la mesure, une espèce de grand chien à poil roux, haut de trois pieds, au moins, rôdait au milieu des arbres, s'arrêtant parfois et dardant sur le meunier deux gros yeux qui brillaient comme des charbons enflammés.

Jean Plante avait froid dans le dos et les cheveux *droit-à-pic* sur la tête, comme des broches à tricoter.

Il essaya plusieurs fois de se relever pour prendre sa course vers les maisons ; mais la terreur le paralysait autant que l'ivresse, et il ne put en venir à bout qu'au petit jour, alors que toutes les épouvantes de la nuit avaient disparu.

Avec la clarté, Jean retrouva son courage et se moqua de ce qu'il avait vu. Pourtant, il lui restait une certaine *souleur*, qui l'empêcha d'abord d'en rire bien franchement. Mais il n'eut pas plus tôt lampé deux ou trois bons verres, qu'il redevint gouailleur comme la veille et se mit à défier tous les revenants et tous les loups-garous du monde de venir lui faire peur.

La journée se passa en essais inutiles pour faire repartir le moulin. Il était ensorcelé tout de bon, car il n'y eut pas tant seulement moyen de lui faire faire de suite deux tours de roue.

Jean vit approcher le soir avec une certaine défiance. Il avait beau se dire qu'il avait rêvé la nuit précédente... son esprit n'était pas en repos. Mais, comme l'orgueil l'empêchait de monter aux maisons, où l'on n'aurait pas manqué de le railler, il coucha bravement au moulin,—non toute-

fois sans avoir soigneusement fermé portes et fenêtres.

Tout alla bien jusqu'à minuit.

Jean se flattait que les scènes de la veille ne se renouvelleraient pas et qu'il pouvait compter sur un bon somme. Mais, ding ! ding ! le douzième tintement de l'horloge n'avait pas fini de résonner, que le tapage recommença. Pan ! un coup de poing ici ; boum ! un coup de pied là... Puis des lamentations !... puis des grincements de chaînes !... puis des éclats de rires... des chuchotements... des lueurs soudaines... des souffles étranges qui passaient dans la chambre... un charivari à faire mourir de frayeur !

Jean, lui, se fâcha blanc. Il bondit sur sa faux, et, jurant comme un possédé, il fureta dans toutes les chambres du moulin, sans même en excepter le grenier.

Mais, chose curieuse, quand le meunier arrivait dans un endroit, le bruit y cessait aussitôt pour se reproduire à la place qu'il venait de quitter.

C'était à en devenir fou.

De guerre lasse, Jean Plante regagna son lit et ramena les couvertures par-dessus sa

tête— ce qui ne l'empêcha pas de grelotter la fièvre tout le reste de la nuit.

Cela dura ainsi pendant une semaine.

Le soir de la huitième journée— qui se trouvait être le propre jour de la Toussaint —Jean veillait encore seul au moulin. Il n'avait pas été à la messe, sous prétexte qu'il *faisait trop mauvais*, aimant mieux passer son temps à *buvasser* et braver le bon Dieu

Il était pourtant bien changé, le pauvre homme. Sa figure bouffie et ses yeux brillants de fièvre disaient assez quelle affreuse semaine d' nsomnie il avait passée.

Au dehors, le vent de nord-est faisait rage, fouet tant les vitres avec une petite pluie fine, qui durait depuis le matin. Pas la moindre lune au firmament. Une nuit noire comme de l'encre !

Jean était accoté sur la table, en face de son éternelle cruche, qu'il regardait d'un air hébété. La chandelle fumait, laissant retomber sur le suif le bout de sa longue mèche charbonnée. Il faisait noir dans la chambre.

Tout à coup, l'horloge sonna onze heures.

Jean Plante tressaillit et fit mine de se

lever. Mais l'orgueil le fit retomber sur sa chaise.

"—Il ne sera pas dit que je cèderai..... murmura-t-il d'une voix farouche. Je n'ai pas peur, moi !..... non, je n'ai peur de rien ! "

Et il se versa à boire d'un air de défi.

Minuit arriva. L'horloge se mit à sonner lentement ses douze coups : ding ! ding ! ding !.....

Jean ne bougea pas. Il comptait les coups et regardait partout, les yeux grands comme des piastres.

Au dernier tintement, flac ! une rafale de vent ouvrit violemment la porte, et le grand chien roux de la première nuit entra.

Il s'assit sur son derrière, près du chambranle, et se mit tranquillement à regarder Jean Plante, sans détourner la vue une seule seconde.

Pendant cinq bonnes minutes, le meunier et le chien se mirèrent comme ça,—le premier, plein d'épouvante et les cheveux droits sur la tête ; le second, calme et menaçant.

A la fin, Jean n'y put tenir. Il se leva

et voulut moucher la chandelle pour mieux voir.

La chandelle s'éteignit sous ses doigts.

Jean chercha vite un paquet d'allumettes, qui devait se trouver sur la table.

Le paquet d'allumettes n'y était plus.

Alors il eut véritablement peur et se mit à reculer dans la direction de son lit, observant toujours l'animal immobile.

Celui-ci se leva lentement et commença à se promener de long en large dans la chambre, se rapprochant peu à peu du lit.

Ses yeux étaient devenus brillants comme des tisons, et il les tenait toujours fixés sur le meunier.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas de Jean, le pauvre homme perdit la tête et sauta sur sa faulx.

"—C'est un loup-garou!" cria-t-il d'une voix étranglée.

Et, ramenant avec force son arme, il en frappa furieusement l'animal.

Aussitôt, il arriva une chose bien surprenante. Le moulin se prit à marcher comme un tonnerre, pendant qu'une lueur soudaine envahissait la chambre.

Thomas Plante venait de surgir, tenant

entre ses doigts une allumette enflammée.

Le grand-chien avait disparu !

Sans souffler mot, Thomas ralluma la chandelle. Puis, apercevant son frère qui tenait toujours sa faux :

"—Ah ! ça ! dit-il, qu'est-ce que tu faisais donc là, à la noirceur ?..... Deviendrais-tu fou, par hasard ? "

Jean, livide et hagard, ne répondait pas. Il regardait Thomas, à qui il manquait un bout de l'oreille droite.

"—Qui t'a arrangé l'oreille comme ça ? " demanda-t-il enfin, d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

"—On me l'a coupée ! " répondit durement Thomas.

Jean se baissa et ramassa par terre un bout d'oreille de chien, encore saignant.

"—C'était donc toi ? " murmura-t-il.

Et, portant la main à son front, il éclata de rire.

Jean Plante était fou !

—

CHAPITRE V

SINISTRE PRÉDICTION

Ici, Antoine le beau parleur se tut et, se levant avec une dignité lugubre, alla rallumer sa pipe au poële.

Quant aux auditeurs, ils restèrent pendant quelques minutes sous le coup de l'émotion profonde causée par ce récit ; puis enfin Ambroise Campagna, presque aussi impressionné que les autres, hasarda l'observation suivante :

—Comme ça, tu crois que Thomas avait été changé en loup-garou par le quêteux ?

—Je fais plus que le croire, j'en suis sûr, répliqua Antoine.

—Rien ne le prouve, cependant.

—Non ?..... Et son absence inexplicable de huit jours ?..... Et ce bout d'oreille qui lui manquait, comptes-tu ça pour rien ?

—Thomas a dit dans le temps qu'il était allé à Québec chercher de l'ouvrage et qu'il s'était fait mordre ce bout d'oreille-là par un Irlandais, dans une chicane.

Antoine se mit à rire narquoisement.

—La belle histoire ! dit-il. Comme si ce garçon-là aurait été assez bête pour avouer sa *métempiscose !*

—Dame !...

—Et, d'ailleurs, reprit Antoine en baissant la voix, je peux bien vous dire ça, à vous autres qui êtes mes amis : une personne qui a été loup-garou ne s'en souvient pas,—si bien qu'il peut s'en trouver parmi ceux qui m'écoutent qui ont eu ce malheur-là sans le savoir.

—C'est-il possible ?.....Ah ! mon Dieu ! firent les convives, en s'entre-regardant avec terreur.

—Comme je vous le déclare, répondit solennellement le conteur.

Puis, employant sa formule favorite :

—Au moins, n'allez pas vous figurer que je soupçonne quelqu'un en particulier. Je parle d'une chose possible,—et tout est possible en ce monde.

—Et il n'en reste rien, une fois revenu au naturel ? demanda une voix.

—Oh ! si peu de chose..... répondit Antoine d'un ton mystérieux.

—Quoi, encore ?

—Une bagatelle..... J'ai presque envie de ne pas vous le dire, car ça vous portera peut-être à des soupçons mal placés.

—Non, non, parle.

—C'est bon, puisque vous le voulez. Voilà. Une fois que le loup-garou est délivré— c'est-à-dire qu'un chrétien baptisé lui a tiré du sang— il reste d'abord une marque chez l'homme au même endroit où l'animal a été blessé. Vous l'avez vu pour Thomas, quand son frère l'eut délivré en coupant un bout de l'oreille à ce satané grand chien qui lui fit si peur.

—Oui, oui, c'est vrai.

—En outre de ça, il y a d'autres signes. Parfois, c'est une vague ressemblance avec l'animal, les dents de l'œil plus longues que d'ordinaire, la lèvre d'en haut pendante comme une babine de chien ; d'autres fois, c'est une touffe de poils parmi les cheveux, ou les ongles recourbés en forme de griffes. Enfin, il y a une masse de petites indications connues seulement de certaines personnes *qui s'y entendent.*

Antoine appuya sur ces derniers mots, laissant augurer par là que lui-même ne serait nullement embarrassé de reconnaître des ex-loups-garous dans bon nombre de ses concitoyens de l'Ile.

On voit d'ici ce qui arriva..... Chacun jeta un regard furtif sur son voisin, dans la

crainte ou..... l'espoir peut-être d'y découvrir quelques-uns des signes énumérés par Antoine.

Puis, cet impérieux besoin de curiosité satisfait, on se remit à questionner le conteur.

—A propos de Jean Plante, qu'est-ce qui lui serait arrivé s'il n'avait pas tiré du sang au loup-garou ?

—Hum ! hum ! toussa Antoine.

—Tu ne réponds pas ?

—Il serait arrivé que Thomas courrait encore les bois de l'Ile, déguisé en bête,—à moins que le bon Dieu ne lui eût fait rencontrer le quêteux qui lui avait jeté un sort.

—Et si ce *quêteux*-là était mort avant lui ? insista le questionneur.

—Tu en veux savoir trop long, mon ami : ça ne porte pas chance, répondit le beau parleur, mis au pied du mur. Au moins, ajouta-t-il aussitôt comme correctif, ne vas pas te figurer que je te souhaite la moindre chose : je suis trop bon chrétien pour ça, Dieu merci.

Le curieux n'osa poursuivre et se tut.

Ce fut un jeune garçon de Sainte-Famille, engagé chez Baptiste Morency, qui reprit l'entretien.

—Ça me chiffonne de savoir si Jean Plante en eut pour longtemps de sa folie ? hasarda-t-il avec timidité.

Antoine se tourna successivement vers ses deux voisins de droite et de gauche, et répondit :

—Il y a ici deux respectables habitants de l'Argentenay : demande-*leu* ça, mon garçon.

—Jean Plante est mort fou ! grondèrent ensemble les deux Argentenayens, d'une voix effrayablement creuse.

—Pas possible ! le pauvre homme ! fit-on autour des tables.

—Il vécut un an après l'affaire du moulin, reprit Antoine..... Mais quelle vie ! Tout le monde en avait peur et se sauvait de lui, comme d'un possédé. C'est qu'aussi il n'était pas agréable à rencontrer, surtout la nuit. Toujours armé de sa faux, il courait les champs et les bois, cherchant des loups-garous et massacrant tous les gros chiens qu'il pouvait approcher,—à tel point que ces pauvres bêtes, de tant loin qu'elles l'apercevaient, se sauvaient à toutes pattes, jappant de peur. Un matin, on le trouva mort dans le haut du clos du bonhomme

La Poche-à-l'anguille— le propre père de mon épouse.

—Ça t'écorcherait-il la bouche de dire le *père Picard ?* riposta une voix aigre, qui n'était autre que l'organe de dame Eulalie.

—Psit ! Picard ou Poche-à-l'anguille, c'est tout un et ça loge dans la même culotte. Faites pas attention, madame mon épouse, répliqua tranquillement Antoine.

—Si l'on peut donner un *sobriquet* pareil à un chrétien ! glapit la femme, en dardant sur son mari des regards furibonds.

—Un chrétien, cette vieille trogne-là ! repartit irrévérencieusement le beau parleur, qui se leva de table.

Tous les convives l'imitèrent, empêchant ainsi l'épouse de répliquer vertement et coupant court à une scène conjugale qui se renouvelait fréquemment.

On se répandit un peu partout.

Les femmes entourèrent le berceau de la petite Anna et se mirent à discourir bruyamment sur son compte, — chacune lui trouvant quelques traits de ressemblance avec ses propres enfants.

Quant aux hommes, ils passèrent dans la cuisine, où bientôt l'épaisse fumée de leurs

pipes les déroba presque complètement à la vue.

La mère Bouet, elle, assistée de plusieurs ménagères de bonne volonté, desservait les tables, afin de permettre aux danses de s'organiser dans la chambre qu'elles encombraient.

Bientôt, les sons aigres d'une chanterelle de violon, alternant avec le roulement sonore d'une *dorée* vigoureusement frottée, se firent entendre, dominant la tapageuse conversation de ces dames.

C'était le ménétrier du village qui accordait son instrument.

Ce fut bientôt fait. Alors, un véritable torrent de gammes, de trilles, d'arpèges— en quadruples croches— envahit la maison, pendant que le plancher était ébranlé d'une manière continue par de vigoureux battements de pieds qui tenaient la mesure.

Il y avait de quoi électriser un paralytique.

Ce n'était rien moins que le susdit ménétrier, qui pour mettre la danse en train et se faire le bras, exécutait la gigue la plus échevelée de son répertoire.

—Allons danser pour faire descendre notre souper, se dirent les jeunes gens.

—Les gens priés en place ! cria bientôt une voix autorisée.

La grand'chambre fut vite prise d'assaut, et des merveilles de chorégraphie ne tardèrent pas à s'étaler au milieu d'un cercle joyeux de spectateurs. Aux gigues succédèrent des cotillons, puis des *reels* à quatre et à neuf, puis des *triomphes*, puis des *foins*, puis des *horn-pipes*, puis... toutes sortes de choses, enfin ! Si bien qu'au petit jour, on jouait encore du jarret et que le pauvre *violoneux* n'en pouvait plus, tout gorgé qu'il fût d'un rhum généreux.

La danse dut cesser, faute de mesure pour la guider, et chacun se disposa au départ.

Une demi-heure après, il ne restait plus, en fait d'étrangers à la maison, que maître Antoine Bouet et sa digne épouse.

Tout en faisant ses apprêts et en causant à bâtons rompus, le beau parleur reluquait la petite Anna dans son berceau, avec la persistance d'un homme qui a quelque chose sur le cœur et n'ose pas le dire.

Son frère Pierre finit pas s'en apercevoir.

—Ah ça ! lui fit-il remarquer, qu'as-tu donc à lorgner ma petite fille ?..... On

dirait, ma parole, que tu lui trouves quelque chose qui te *chacote* ?.....

—Oh ! non, non..... fit distraitement Antoine. Ne vas pas croire.....

—Si, si..... je m'aperçois bien que tu la regardes drôlement.

—Ce n'est rien : une idée... une simple idée !

—Quelle idée ?

—A quoi bon ?..... puisque je te dis que c'est une pure supposition.

—Dis toujours.

—Au fait, c'est un service à te rendre. Eh bien ! mon pauvre Pierre, cette enfant-là a une triste destinée écrite sur la figure.

—Hein ? firent ensemble le père et la mère Bouet.

—Hélas ! oui, continua Antoine d'un ton dolent. Je me trompe fort, ou elle deviendra.....

—Quoi donc ?

—Loup-garou ! acheva le terrible pronostiqueur.

—Loup-garou ! Seigneur-Jésus ! gémit Marianne.

—Loup-garou, ma petite Anna ! s'exclama Pierre, qui s'approcha du berceau, comme pour défendre l'enfant.

—Oh ! pas maintenant, mais plus tard... Dieu sait quand.

—Tu veux rire, Antoine. C'est mal de nous mettre comme ça dans l'inquiétude, à propos de rien.

—Pierre, je ne ris jamais de ces choses-là, reprit Antoine avec solennité. En bon frère, je crois devoir t'avertir, voilà tout.

Les deux vieillards étaient atterrés. Ils se regardaient avec des yeux où se lisaient mille appréhensions.

—Mais que faire, mon Dieu ? s'écria le mari.

—Ecoute-moi, Pierre. Commence par tuer tout à l'heure ton gros chien : c'est une bonne prudence.

—Tuer Pataud..... Y penses-tu ? Et pourquoi faire ?

—Pour en faire du savon et laver l'enfant avec, deux fois par jour.

—Et ça la préservera ?

—Du moins, jusqu'à nouvel ordre.

—Pauvre Pataud ! Une si bonne bête ! C'est égal, il y passera. Mais, du diable si je comprends pourquoi un petit chérubin comme Anna se voit menacé de devenir loup-garou !

—As-tu oublié comment elle est arrivée ici, dans les bras d'un fantôme ?

—Un fantôme ! tu crois que c'était un fantôme ?

—Tiens ! comme si un chrétien en chair et en os s'amuserait à courir le fleuve, par des nuits de tempête, et à distribuer des enfants !

—C'est bien curieux, en effet, murmura le père Bouet tout songeur.

Antoine souhaita le bonjour à son frère et sortit, flanqué de sa femme.

Arrivé au bas du perron, il se retourna pour crier :

—Au moins, Pierrot, ne vas pas te figurer que je veux du mal à la petite : je l'aime, au contraire, comme si elle était ma vraie nièce.

Et il gagna le chemin royal, entraînant l'estimable Eulalie et riant d'un mauvais rire.

—Dis-moi donc un peu pourquoi tu lui fais tuer son chien ? demanda la digne femme.

—Pourquoi ? ricana Antoine. Dame ! c'est peut-être bien pour empêcher cette bête féroce là de me dévorer quand il me prend

fantaisie d'aller, la nuit, compter les poules ou les moutons de mon richard de frère. Qu'en dites-vous, madame ?

Et Antoine se prit à ricaner de plus belle.

—

CHAPITRE VI.

ANTOINE BOUET LE BEAU PARLEUR.

Cet Antoine Bouet était décidément un fier coquin, il n'y a pas à le cacher. Et, puisque nous avons lâché ce gros mot, complétons la biographie du personnage. Aussi bien, il est appelé à jouer dans l'histoire que nous racontons un rôle trop proéminent, pour que nous ne fassions pas connaître son caractère jusque dans ses moindres replis.

De dix ans moins âgé que son frère, Antoine Bouet présente avec lui un constraste frappant, non-seulement sous le rapport du physique, mais encore, et surtout, du côté moral. Lorsque Pierre est un petit veillard rondelet, large d'épaules et court de jambes, Antoine, lui, n'offre de développement que dans le sens de la longueur ;

quand le premier ne laisse voir sur toute sa grassouillette personne que des lignes arrondies, des contours moëlleux, le second, au contraire, est fait d'angles saillants ou rentrants, énergiquement accusés sous une peau sèche et brune ; autant l'aîné a le regard bienveillant et l'expression enjouée, autant le cadet se distingue par un œil dur et une physionomie renfrognée. De même, sous le rapport moral, autant celui-là est gai et naturellement porté aux entraînements du cœur, autant celui-ci se plaît à paraître lugubre et à n'écouter que la voix de ses intérêts ou de ses passions

Ils sont enfin l'antipode l'un de l'autre.

Et pourtant, seuls enfants d'un cultivateur à l'aise, ayant hérité chacun d'une moitié du patrimoine paternel amplement suffisante pour les faire vivre tous deux hors des atteintes du besoin, combien de raisons n'ont-ils pas eues pour que leurs penchants et leur humeur se soient développés semblablement, soumis qu'ils ont été aux mêmes influences !

Mais non. Pierre est resté laborieux, sage, économe, content de son lot et le faisant valoir le plus possible ; tandis qu'An-

toine, pris de la fièvre du mouvement, a voulu faire son petit voyage aux Etats-Unis et tâter de la vie des manufactures.

Il avait environ vingt-six ans quand cette terrible maladie de *yankisme* s'abattit sur ses épaules,—et des milliers de nos compatriotes savent par expérience qu'on ne résiste guère à une affection comme celle-là.

Il afferma donc son bien, vendit un clos pour se faire de l'argent de poche, et le voilà parti pour la grande République, cet Eldorado des jeunes gens à humeur vagabonde qui se figurent naïvement que la Fortune, chez l'étranger, est moins marâtre qu'au pays.

Antoine ne tarda pas à dégringoler du haut de ses illusions. Ce fut quand, après avoir épuisé sa première *mise de fonds*, il se trouva en face d'une cruelle nécessité : le travail. Jusque là, il avait cru vaguement qu'aux Etat-Unis l'argent se gâgnait à estropier la langue anglaise et à respirer l'âcre fumée des usines. Aussi, la chûte fut-elle rude pour un garçon qui n'avait jamais fait autre chose, dans son pays, que se promener d'une paroisse à l'autre dans le cabriolet paternel et courir les veillées, à la recherche des jolies filles.

Toutefois, l'orgueil lui tint lieu de courage, et, pendant quatre années, Antoine végéta dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, travaillant dur, gagnant peu et dépensant tout. A peine se put-il amasser de quoi payer ses frais de route, lorsque, la désillusion étant complète, il songea au retour.

Une autre mésaventure l'attendait au pays. Il n'avait pas mis le pied dans son île natale, qu'on lui apprit la fuite de son fermier, quelques jours auparavant. Ce drôle, après avoir épuisé la terre confiée à ses soins par une culture sans assolement et sans engrais, n'avait trouvé rien de mieux à faire, en apprenant la prochaine arrivée du propriétaire, que de vendre secrètement tout ce qu'il put et de prendre la poudre d'escampette.

Le voilà donc bien avancé, notre ami Antoine, avec un patrimoine diminué, une terre épuisée et tout un matériel de culture disparu dans les poches d'un filou ! C'était bien la peine, ma foi, d'aller au-delà de la ligne quarante-cinq apprendre à nasiller une langue étrangère et à faire de la brique !

L'ex-manufacturier fut donc obligé de

recourir à une fâcheuse extrémité, qui est ordinairement l'indice du commencement de la décadence chez un cultivateur : il dut emprunter sur hypothèque.

C'était ouvrir la porte aux embarras d'argent et aux rentes à payer. Un emprunt en appelle un autre, jusqu'à ce qu'enfin les intérêts accumulés ne peuvent plus être soldés et que la terre passe au laminoir du shérif, pour en sortir...amincie de la belle façon.

Antoine n'arriva pas là de suite ; mais les choses allaient leur petit bonhomme de chemin dans cette direction, et rien n'était fait pour en enrayer la marche funeste.

Dix ans se passèrent de la sorte. Au lieu de travailler ferme et de chercher à améliorer sa culture, Antoine se laissait tout doucement entraîner vers la ruine complète. Insouciant comme un homme qui n'a pas à s'occuper de l'avenir, il passait une bonne partie de son temps en promenades avec des amis de l'Argentenay ou en ripailles dans ce joyeux coin de l'île d'Orléans.

Et, comme si cette manière de vivre n'écornait pas encore assez vite son avoir, maître Antoine, dont le caractère s'aigris-

sait de jour en jour, se fit recevoir huissier et se jeta à corps perdu dans la chicane. Normand comme ses ancêtres, il se prit à adorer Thémis et à chérir les procès. Jamais on ne vit plaideur plus endiablé—et pourtant Dieu sait s'il s'en trouve de formidables dans nos campagnes avoisinant Québec ! Il plaidait pour tout, pour tous et à cause de tout. Une barrière restée ouverte, une clôture à laquelle il manquait une perche, un chien qui lui aboyait aux mollets, un ruisseau dont un des méandres envahissait sa terre.... tout était pour lui matière à procès. La fabrique de la paroisse, le conseil municipal, les commissaires d'écoles, les inspecteurs de voierie, le gardien d'enclos lui-même n'avaient qu'à se bien tenir et à marcher droit, car Antoine les guettait, et, au moindre écart, vlan ! le papier timbré leur arrivait sous larges enveloppes.

Les avocats de Québec étaient dans la jubilation et ne parlaient de rien moins que de faire une souscription entre eux pour présenter à Antoine Bouet un témoignage non équivoque de leur estime.

Ce n'était pas tout. A force de manipuler les assignations, les brefs de saisies et

autres belles choses écrites sur papier timbré, d'huissier, Antoine était pas-é jurisconsulte. On le consultait comme un oracle, et il ne manquait jamais d'envenimer les questions les plus simples, de manière à en faire surgir de bons gros procès. Beau parleur, habile et finaud, rien ne lui était plus aisé que de circonvenir les crédules habitants de son entourage et de se faire passer à leurs yeux pour un homme de grande capacité.

Disons enfin, pour terminer cette courte biographie, que le digne huissier ne se possédait pas de satisfaction, lorsqu'il avait quelque *ordre* à porter ou quelque saisie à faire. Mais la joie, chez lui, se traduisait d'une drôle de façon. Elle était toute intérieure et nullement sur la figure ou dans les manières. Ce qui faisait que jamais maître Antoine n'avait la mine plus lugubre et la parole moins encourageante, que dans ces circonstances-là.

Quand on le voyait passer tout gourmé dans sa grande redingote râpée, la physionomie vent debout et fredonnant quelque complainte larmoyante, on pouvait se dire à coup sûr : " Antoine a quelque grosse

saisie à faire aujourd'hui, car il a pris sa figure des dimanches. "

Au reste, le terrible huissier n'en avait guère d'autre à cette époque. Soit que ses implacables fonctions eussent déteint sur son moral, ou soit plutôt qu'en vieillissant son caractère naturellement morose se fût développé outre mesure, toujours est-il qu'Antoine Bouet était devenu tout à fait lugubre, au moment où nous le mettons en scène.

Il voyait tout en noir et faisait ses délices à prédire toutes sortes de malheurs. Les grains avaient-ils bonne apparence et balançaient-ils au soleil d'août leurs épis lourds et jaunissants ?... " — Hum ! hum ! grommelait-il, ça pousse trop bien : gare la grêle ou la gelée ! "

Un habitant possédait-il quelque belle bête, par exemple un superbe cheval, admiré et envié des connaisseurs ?.... Le fatidique Antoine ne manquait pas de dire : — " Trop beau pour une brute ! Il aura le *souffle* ou attrappera des *écarts*, un de ces jours.... "

Comptait-on sur la pluie pour faire lever les semences ?... Le prophète annonçait une

longue sècheresse ! Fallait-il du soleil après des orages répétés ?... Allons donc ! on en avait pour quinze jours de ce déluge !

Singulier homme ! Il n'était jamais à court quand il lui fallait décourager.

C'est avec des dispositions semblables qu'il prit femme, cinq ans à peu près avant l'époque où commence notre récit.

Nous devons à la vérité de dire que, si cet événement amena du changement chez lui, ce ne fut pas pour le mieux—bien au contraire. C'est en vain que la *douce* Eulalie chercha à mettre un peu de rose dans le noir de ce caractère : elle y perdit sa logique et ses glapissements ; en vain aussi qu'elle donna à ce père ténébreux un gros garçon et une fille dodue à fendre avec l'ongle : Antoine n'en devint que plus lugubre.

Disons ici, à la louange de cette femme estimable, qu'elle ne pouvait rien pour amener la guérison morale de son mari : car l'envie ne se guérit pas,—et Antoine Bouet était mordu au cœur par ce terrible serpent.

La prospérité de son frère— tandis que lui-même marchait vers la ruine—l'exaspérait. Il ne lui pardonnait pas d'être labo-

rieux, économe, bon cultivateur. Les belles tiges de blé, de seigle et d'avoine qui se balançaient dans les champs de Pierre, tout à côté de ses clos incultes ou mal entretenus, à lui, paraissaient à ses yeux comme autant d'accusateurs lui reprochant son incurie ; et il ne pouvait voir les beaux grands bestiaux et les superbes moutons paissant dans l'herbe haute et drue de la prairie voisine, sans maudire le bonheur insolent de son aîné.

Hâtons-nous d'ajouter toutefois que ces manifestations haineuses étaient tout intérieures et ne se traduisaient jamais au dehors. Hypocrite autant que méchant, Antoine était, au contraire, le premier à féliciter son heureux frère de cette prospérité qui lui donnait le cauchemar.

C'est qu'en *homme de loi* entendu, le coquin n'ignorait pas que Pierre n'ayant pas d'enfants et ne pouvant emporter ses biens dans l'autre monde, les dits biens devaient fatalement lui revenir, à lui Antoine—sauf peut-être la part de Marianne. Mais Marianne étant elle-même sans parents connus, il y avait mille à parier contre un que tout le magot resterait dans la famille

Bouet, c'est-à-dire dans les poches du frère cadet.

Cette considération était plus que suffisante pour faire prendre patience à un homme habile comme notre huissier. Aussi se montrait-il, vis-à-vis du détenteur d'un héritage si chaudement convoité, non-seulement serviable et empressé, mais encore d'une obséquiosité hors ligne.

Tel était, par le gros et le menu, Antoine Bouet le beau parleur.

—

CHAPITRE VII.

PARRAIN ET MARRAINE

A peine de retour chez eux, Antoine et sa femme échangèrent un regard terrible. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls depuis l'étonnante nouvelle de la matinée, et il est facile d'imaginer s'ils en avaient gros sur le cœur.

Ce fut la femme qui engagea le combat.

— Eh bien ! monsieur *l'homme de loi*, êtes-vous content de votre journée ? demanda-t-elle avec une ironie des plus aigres.

Le mari ne répondit pas. Il se promenait d'un air farouche, tirant de sa pipe d'épais nuages de fumée.

—Vous devriez être content, continua l'épouse : vous voilà dans les *honneurs*, et avec une jolie petite nièce, par-dessus le marché.

L'époux accéléra sa marche, mais ne desserra pas encore les dents.

—Faudrait être bien difficile, assurément, poursuivit l'impitoyable Eulalie..... Un amour d'enfant qui vous évitera plus tard le trouble d'hériter de votre frère.

Pour le coup, Antoine bondit. La botte l'avait atteint en pleine poitrine.

—Va au diable ! rugit-il, en lançant contre le poële sa pipe, qui se brisa comme verre.

Ce fut au tour d'Eulalie de se taire. Elle avait mis l'eau sur la roue du moulin : le moulin allait tourner.

—Le gueux ! le scélérat ! se prit à grommeler Antoine, tout en arpentant nerveusement la pièce, me voler ainsi !.... me dépouiller !.... me arracher le pain de la bouche !.... réduire mes enfants à la famine !.... Et pour qui ? pour une va-nu-pieds, une quêteuse, une canaille, un marmot du diable venu

on ne sait d'où !.... Ah ! ça ne se passera pas ainsi, satané corbillard ! ou j'y perdrai mon nom.

La douce Eulalie écoutait dans le ravissement. Il lui semblait que son propre cœur se dégonflait en entendant son cher époux épancher le sien.

Cependant, comme ce dernier se taisait, elle eut peur de ne l'avoir pas assez aiguillonné et qu'il en restât là.

—Il est bien temps, reprit-elle, oui, il est bien temps, en vérité, de t'apercevoir que ton frère veut te piller.... Il y a *belle lurette* que je te dis de veiller au grain et d'empêcher ce bêta de Pierre de te jouer quelque vilain tour.

—Est-ce que je pouvais prévoir ?..... voulut répliquer Antoine.

—Oui, tu devais t'en douter ! glapit la doucereuse épouse. Ne savais-tu pas, par hasard, que ce vieux fou-là a déjà voulu adopter la petite Josephte à Pierriche, sous prétexte que ses père et mère venaient de mourir ?

—Eh bien ! je ne l'ai pas empêché, peut-être ?

—Fallait faire de même pour l'autre,

pour cette petite jean f.....qu'est laide à jouer avec!

—*Bêtasse !* comme si ç'avait dépendu de moi et que je me fusse trouvé, la nuit dernière, à épier les chaloupes qui distribuaient des marmots! Dis donc des choses qui ont le sens commun.

—C'est ça, nigaud, chante-moi pouilles parce que je prends tes intérêts et ceux de tes enfants. Ah! ce qui t'arrive, tu le mérites bien, et je m'en moque pas mal.

—Ce qui m'arrive est en dehors des prévisions humaines, et il faut être folle comme toi pour m'en rendre responsable.

—Ça n'empêche pas que le bien de ton frère nous échappe et qu'avant peu il va nous falloir *prendre la poche et le traineau*, malgré toutes tes finesses et tes beaux discours. Un bel avenir, allez, pour tes enfants!

Antoine eut un éclair dans le regard. Cet homme sans cœur et sans entrailles avait pourtant un bon sentiment, un seul, réfugié au plus profond de son être: il aimait ses enfants.

Le chacal, lui-même, a de la tendresse pour sa progéniture.

—Les petits! s'écria-t-il, ils ne pâtiront pas, j'en réponds. Satané corbillard! je voudrais bien voir mes enfants manquer de pain, tandis qu'une étrangère se gaudirait avec l'héritage de la famille... Non! non! pareille honte n'arrivera pas...ou il y aura du *bouillon*, je le promets.

Eulalie se mit à rire avec ironie.

—On le connaît, ton bouillon, dit-elle: des queues d'échalottes avec de l'eau claire.

—Laisse... laisse mijoter, ma femme, répondit Antoine d'une voix sombre. Dans le bouillon que je servirai à la petite sorcière de cette nuit, il y a d'abord les maladies naturelles: la scarlatine, la rougeole, la grippe et autres ingrédients de cette nature, qui viendront se placer d'eux-mêmes dans la marmite; puis, si cela ne suffit pas, ajouta-t-il avec un geste de menace, j'y joindrai certaines petites combinaisons de mon cru qui me débarrasseront bien de cette aventurière et lui feront lâcher mon héritage légitime.

—Là! là! Antoine, ne va pas si loin. Il est vrai que la mauvaise chance nous poursuit et que nous nous serions bien passés de la filleule qui nous arrive; mais faut en

prendre son parti. Tu t'accoutumeras toi-même à l'idée de voir le bien de ta famille passer en d'autres mains que les tiennes. Il faut faire la charité, après tout!

La digne marraine laissa tomber négligemment, d'un ton doucereux, cette phrase mortelle sur la sourde irritation de son époux, avec la certitude qu'elle produirait de l'effet.

Eulalie ne se trompait pas. Elle connaissait bien son homme.

Celui-ci s'arrêta et donnant un grand coup de poing sur la table :

—Jamais ! s'écria-t-il avec une extrême véhémence, jamais—souviens-toi de ça—je ne consentirai à me laisser dépouiller de ce qui m'appartient en toute justice. Quant à s'arrêter un seul instant à la pensée que le temps amènera du changement dans mes idées, c est pure folie. Au contraire, plus je deviendrai pauvre, plus je subirai de privations, plus aussi je m'attacherai à cet héritage,qui est notre seule planche de salut, si nous ne voulons pas tendre la main comme des quêteux. Demander l'aumône ?..... voir mes enfants quêter ou à la merci du public ?..... Misère ! avant que pareille

chose arrive, Antoine Bouet aura fait joliment du grabuge *quelque part*, je ne dis que ça !

La terrible menace cachée sous cette dernière phrase de son époux amena un beau sourire sur les lèvres d'Eulalie. La brave femme s'enleva doucement, sur les ailes de l'espérance, jusqu'aux nuages dorés du troisième ciel, et, de là, elle crut voir sa petite filleule, en haillons et dépossédée, traînant sur l'île d'Orléans une existence misérable. A cette vision séraphique, son cœur s'inonda d'une joie sereine et elle eut une vague envie d'embrasser Antoine.

Pourtant elle réprima vite ce désir extravagant et reprit :

—D'ailleurs Pierre est encore plein de vie, et Marianne n'a pas l'air, non plus, de vouloir mourir de sitôt. Ces gueux-là sont capables de nous enterrer, oui-dà !

—Je ne dis pas non...grommela Antoine : il ne nous manquerait plus que ça !

—Nos enfants n'en resteraient pas moins pour faire valoir nos droits, qu'en dis-tu ? continua Eulalie.

—Inconstestablement.

—Dans ce cas-là, reprit délibérément la

brave femme, faisons-nous pas de bile et laissons grandir notre chère filleule. Pour moi, Antoine, je t'assure que je n'ai pas gros comme ça de haine contre ce chérubin-là et que j'irai l'embrasser tous les jours, jusqu'à ce que.....

—Si tu pouvais l'étouffer !.....interrompit à voix basse le digne parrain.

—Jusqu'à ce que quelque déplorable accident la prive de mes caresses ! acheva la non moins digne marraine, en riant aux éclats de sa lugubre façétie.

En ce moment, un pas lourd qui faisait craquer l'escalier conduisant au grenier interrompit la conversation des époux ; bientôt ce bruit s'accompagna d'une sorte de bêlement aigu, allant toujours *crescendo* jusqu'aux notes le plus extrêmes de la gamme ; puis enfin la porte de la *montée* s'ouvrit et une espèce de maritorne en jupe courte apparut, tenant dans ses bras un affreux bambin de trois ou quatre ans.

Ce dernier n'était autre que le fils aîné de maître Antoine Bouet.

—Ce cher petit, déjà éveillé ! s'écria la tendre Eulalie en se précipitant vers l'enfant.

—Viens embrasser ton père, Ti-Toine ! dit à son tour le mari.

Et tous deux de se disputer le marmot, pour avoir ses premiers baisers. Mais le marmot, encore tout ensommeillé, n'entendait pas le badinage ce matin-là, paraît-il, car il redoubla ses bêlements et ne répondit aux avances des auteurs de ses jours que par des coups de poings et des ruades.

Il fallut, pour l'apaiser, lui fourrer dans la bouche une miche de pain trempée dans la crême. Alors, mais seulement alors, il livra aux lèvres de ses père et mère ses joues barbouillées.

—Vois-tu, le gaillard, si ça vous a déjà un appétit ! s'exclama Antoine avec orgueil.

—Hélas ! ce n'est que trop vrai ! soupira Eulalie. Puis elle ajouta aussitôt, en baissant la voix et regardant fixement son mari : pourvu qu'il y ait toujours de quoi le satisfaire, son appétit !

Le père courba la tête, et un nuage sombre envahit sa figure.

Cette rusée Eulalie, comme elle savait bien piquer son homme à la bonne place et avec quelle délicatesse de main elle vous retournait le couteau dans la plaie !

Le coup porté, elle abandonna Antoine à ses réflexions, et s'adressant à la Maritorne:

—Javotte !

Quoi-ce que c'est ?

—Maria-Claudia dort encore ?

Maria-Claudia, c'était la dernière née, un poupon de dix-huit-mois.

—Qui ça ? la petite ? demanda Javotte, moins entichée que sa maîtresse des noms en *a*.

—Tu le sais bien, *ébécile*.

—Ma foé, il est ben temps qu'elle dorme, après avoir braillé toute la nuit, que j'en ai encore les oreilles étourdies.

—Faut pas la *bourasser*, Javotte ; prends-y garde, à cette pauvre chatte.

—Je la bourrasse point ; mais c'est tout de même embêtant, allez, d'entendre à cœur de nuit : hè ! hè ! hè !

Comme pour confirmer l'assertion de la servante, une série de hè ! hè ! hè ! modulés sur un ton des plus aigus, se fit entendre au grenier, où couchait mademoiselle Maria-Claudia.

—Va me la chercher, Javotte, la chère ange ; je veux qu'elle se réjouisse avec le reste de la famille de l'arrivée, chez son

oncle Pierre, d'une petite cousine, une belle enfant comme elle.

—Une cousine, ça ! s'écria brusquement Antoine, qui prit la balle au bond... Je te défends, entends-tu bien, Eulalie, je te défends d'accoutumer les enfants à appeler cousine ce mioche de malheur.

—Eh ! mon Dieu, comment veux-tu donc qu'ils l'appellent ?

—Je veux qu'ils ignorent son existence, jusqu'à ce que j'aie pourvu à ce qu'elle ne leur nuise pas dans l'avenir.

Et, en prononçant ces paroles menaçantes, Antoine Bouet prit son chapeau et sortit, en proie à une sombre colère.

Eulalie ne le retint pas. Elle savourait à long traits le malin plaisir d'avoir enfin échauffé tout de bon la bile à monsieur son mari.

—

CHAPITRE VIII

LA SORCIÈRE DE L'ARGENTENAY

Antoine alla droit à son écurie, y sella un cheval et partit au grand trot dans la direction du nord.

Après avoir traversé, sur sa propre terre, une zône de forêt, il se trouva dans les clos du versant septentrional de l'île.

A une vingtaine d'arpents de la lisière du bois, espacées sur le rebord de la côte bordant la rive, blanchissaient les maisons de l'Argentenay, patrie, comme on le sait, de dame Eulalie.

Antoine pressa sa monture et, en un temps de galop, il se trouva à l'entrée d'un bouquet d'aubépine, où il pénétra et disparut.

Quelques secondes après, il mit pied à terre, attacha son cheval à une longe, qui semblait être fixée là à dessein, puis il se faufila à travers les branches épineuses.

Il ne tarda pas à se heurter contre le mur dégradé d'une sorte de mâsure à moitié perdue dans le feuillage. Une porte basse se trouva à portée de sa main. Il y frappa deux coups.

Aussitôt un bruit de meubles glissant sur un plancher raboteux se fit entendre, suivi d'un pas lourd s'approchant de la porte.

—Qui est là ? demanda une voix cassée.

—Antoine, répondit le visiteur.

—Ah ! ah ! je t'attendais..... fit-on de l'intérieur.

En même temps, un verrou glissa dans ses crampons, et la porte s'ouvrit.

Antoine se trouva en face d'une vieille femme, qui s'effaça pour le laisser passer et referma aussitôt la porte.

—Ah ! ah ! fit de nouveau la vieille, il paraît qu'on a encore besoin de la mère *Démone*, puisqu'on revient la voir après une si longue absence.

—La mère, il y a du nouveau..... dit le visiteur d'une voix brève.

—Allons donc ! ricana la bonne femme, est-ce que ton frère se serait laissé mourir, le cher homme ?..... Mais assieds-toi, mon petit, et raconte ça à maman.

En même temps, la vieille désignait à Antoine un méchant escabeau installé contre la muraille et près d'une table de bois brut.

Antoine se laissa tomber sur le siège indiqué et se recueillit un instant.

Laissons-le pour une minute à ses réflexions et disons un mot du logis et de son occupante.

La mère *Démone* était ainsi nommée par les gens de l'Ile à cause de la supertitieuse terreur qu'elle inspirait. Il n'y avait pas

une personne de sa connaissance qui ne lui attribuât un pouvoir surnaturel et ne lui décernât sans conteste un brevet de sorcellerie. Selon la croyance populaire, elle pouvait à son gré évoquer les mauvais esprits de l'autre monde pour les faire servir à ses desseins, ou les forcer à retirer les maléfices qu'ils avaient jetés sur quelqu'un. Devant sa puissance, les donneurs de sorts n'étaient que des farceurs et les loups-garous, des chiens de mascarades. Il n'y avait pas jusqu'aux esprits forts, jusqu'aux incrédules, qui ne la redoutassent vaguement, sans trop se rendre compte de leur faiblesse et sans s'expliquer leur crainte—à moins qu'elle n'eût pour cause l'horrible physique de la sorcière.

C'était une petite vieille d'âge indéfinissable, mais à coup sûr dépassant quatre-vingts ans. Les affreuses mégères du peintre espagnol Goya et les sorcières de Macbeth n'étaient que de charmantes jeunes filles, comparées à la Démone. Seules, peut-être, les plus abominables d'entre les hideuses mendiantes de la Vieille-Castille pouvaient lutter avec elle de fantastique laideur.

C'était quelque chose de stupéfiant, d'in-

descriptible. Le front semblait absent, tant il fuyait vers l'occiput. Les sourcils, blancs, longs et buissonneux, avaient l'air de deux haies d'aubépine en fleurs penchées sur deux gouffres, qui étaient les orbites. Au fond de ces abîmes roulaient, comme des globes de feu verdâtre, deux petits yeux sans cesse en mouvement et d'une âpreté de regard qui faisait mal. Et le nez ?.....oh ! le nez ! c'est cela qu'il fallait voir.....à distance ! Il s'avançait, formidable et rigide comme un minaret renversé, jusqu'en bas de la bouche, qu'il masquait complètement, pour se joindre au menton, venu au-devant de lui. C'était sous cette arcade étrange, que se trouvait l'ouverture buccale, à distance respectable. Tapissez maintenant ce visage d'une peau tannée, criblée, ratatinée ; ornez la lèvre supérieure et le menton d'une folle barbiche ressemblant à de la moisissure de fromage, et.....faites un violent effort d'esprit pour vous représenter cette figure impossible...

Vous n'y arriverez pas.

Car ce qui donnait un cachet d'horreur inimaginable à la physionomie de la Démone c'était l'expression—une de ces expressions

diaboliques, moitié rictus moitié ricanement, que l'on ne voit qu'en rêve, alors que le cauchemar nous couvre d'une sueur froide.

La Démone était à l'Argentenay depuis un temps immémorial. Les plus vieux de la paroisse ne se rappelaient pas l'avoir vue jeune. Elle n'avait ni famille ni parents. On ne connaissait pas son lieu d'origine, ni rien de ce qui avait précédé sa venue dans l'Ile. Seulement, un beau matin, on l'avait trouvée installée entre les quatre pans d'une mâsure abandonnée, qu'elle recouvrit à la grosse et où le propriétaire ne chercha pas à la déranger.

Depuis cette époque, elle vivait isolée dans son taudis, inspirant à tout le monde une terreur salutaire qui faisait respecter son repos. Ce n'est pas à elle, bien certainement, que les gamins et les farceurs de l'endroit eussent joué des tours. Sa mauvaise réputation lui rapportait au moins ce profit-là.

Comment vivait-elle, et de quoi vivait-elle?

Ah! dame, il ne lui fallait pas grand' chose pour nourrir sa chétive personne, et

d'ailleurs elle ne manquait pas de ressources pour se faire un petit pécule.

Aux amoureux assez hardis pour pénétrer dans son repaire, elle disait ce qui se passait dans le cœur de leurs *prétendues;* à celles-ci, en retour, elle racontait les infidélités de ceux-là. Moyennant six sous, elle tirait aux cartes et se chargeait de faire retrouver les objets perdus, d'établir des pronostics sur les personnes et les choses, d'annoncer le retour d'un parent regretté ou le départ plus ou moins prochain d'un enfant prodigue, d'ouvrir tout grand enfin le livre de l'avenir sous les yeux du consultant.

Mais la mère Démone ne se contentait pas de dire ainsi la *bonne aventure;* elle avait un talent bien autrement recherché: elle enlevait les *sorts*, jetés sur le monde ou les animaux par les quêteux malfaisants ou autres personnes douées du *mauvais œil.*

Ce remarquable pouvoir—possédé par infiniment peu de privilégiés—lui valait une clientèle étendue et une grande considération. C'était le plus beau fleuron de sa couronne satanique.

Si nous ajoutons qu'elle connaissait la

vertu de tous les simples de l'Ile, depuis le plantain vainqueur des foulures, jusqu'à la *racine de garçon*, qui se joue des *efforts*; qu'elle arrêtait le sang, même à distance; qu'elle faisait disparaître le mal de dent, rien qu'à y penser; qu'elle guérissait les cancers avec des crapauds et la consomption avec de l'urine; qu'enfin elle *ramanchait* les os *sensés* déboîtés, tout comme si elle eût été le septième fils consécutif d'un même père et d'une même mère,—nous aurons à peu près terminé la nomenclature des talents variés de la mère Démone.

Et maintenant, pour fermer la parenthèse, disons vite que le misérable logis de la vieille était séparé en deux pièces, par une cloison branlante. La première pièce, ayant vue sur le chemin, servait aux clients ordinaires; la seconde, au contraire, ne recevant aucun jour de l'extérieur, était réservée aux rares intimes qui avaient à traiter des affaires d'une nature particulière. Une chandelle de suif y brûlait constamment. C'était là que la Démone broyait ses herbages, triturait ses onguents et demandait à sept paquets de cartes ayant chacun une des couleurs de l'arc-en-ciel le secret de l'avenir.

C'est par cette pièce privilégiée qu'était entré Antoine Bouet, comme on l'a vu.

L'huissier s'était donc assis près de la table et ne se pressait pas d'entamer l'entretien, tout beau parleur qu'il fût.

La mère Démone dut lui venir en aide.

—Voyons, dit-elle, mon petit, pas de façons et dis un peu à maman ce qui t'amène... Pierre t'aurait-il fait donation, par hasard ?

Antoine ne répondit que par un regard furieux et un grognement.

—Non ! reprit la vieille. Alors, c'est toi qui t'es donné à lui, peut-être ?

—Vous êtes folle, la mère, et vous avez tort de railler, repartit brusquement Antoine : il s'agit de choses sérieuses, ne le devinez-vous pas ?

—Comment veux-tu que je le devine ?

—Hé ! c'est votre métier.

—Sans doute. Mais je n'ai pas mes cartes dans les mains, là, vois-tu. Raconte-moi plutôt la chose, sans me forcer à fatiguer mes pauvres yeux.

—Ma foi, non ; je veux mettre votre science à une épreuve décisive.

—Douterais-tu de mes capacités, par hasard ?

—Ce n'est pas cela ; mais...

—Me prends-tu pour une menteuse ?

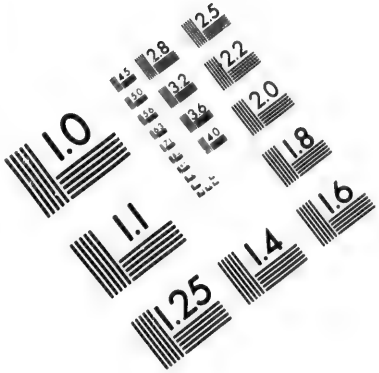
—Pas le moins du monde. Cependant....

—Il n'y a pas de cependant : tu me fais injure, Antoine ; tu ne crois qu'à demi en moi et tu veux tendre un piége à ta vieille amie. C'est mal, mon fils ; tu es ingrat.

—Encore une fois, la mère, je ne doute aucunement de votre grande expérience dans le maniement des cartes et de la faculté que vous possédez d'y lire comme dans un livre ouvert ; mais, je vous l'ai dit, il s'agit d'une question de vie ou de mort pour moi, et j'ai besoin d'une certitude.

La vieille se redressa et fixant sur Antoine ses yeux vipérins :

—Une certitude ! sécria-t-elle..... tu veux une certitude !..... Ah ! malheureux, quelle tentation tu me donnes de te la fournir terrible et complète, cette assurance que tu exiges si imprudemment ! Mais non. .... les yeux des hommes ordinaires ne sont pas faits pour voir et leurs oreilles pour entendre les choses que je puis évoquer. Tes cheveux blanchiraient de peur en une minute, mon pauvre Antoine, si seulement je voulais écouter la drôle d'idée qui me trotte dans la tête.



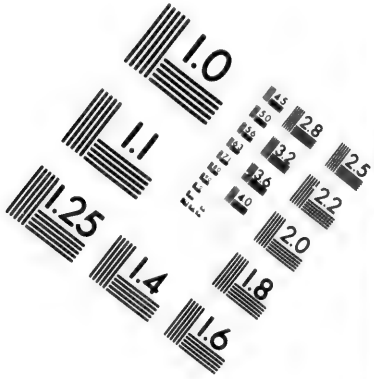
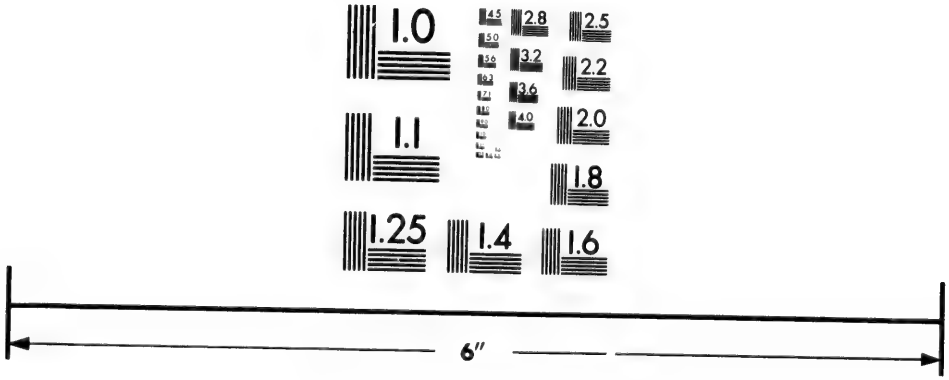
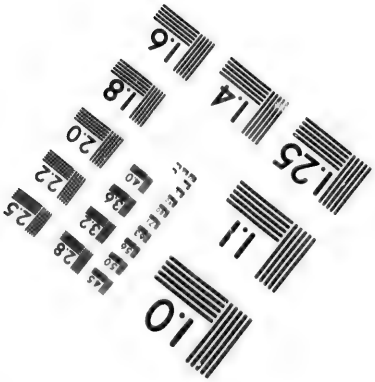
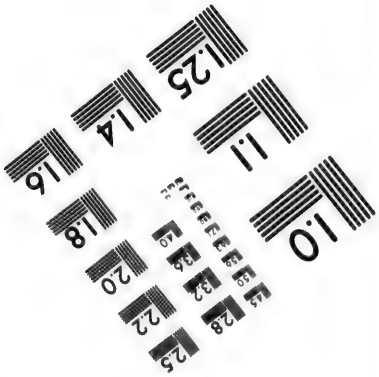


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

—Quelle idée ? fit le beau parleur, un peu ému.

La Démone se leva et redressant sa taille de naine :

—Apprends, mon petit, qu'il m'est aussi facile de faire surgir sous tes yeux les sept grands diables d'enfer, que de jouer avec le feu du ciel lui-même.

Et, en disant ces mots, la vieille alluma rapidement à la chandelle un papier contenant une poudre noirâtre, puis elle tourna plusieurs fois sur elle-même, tenant à la main cette singulière fusée.

Aussitôt la pièce se trouva envahie par des flammes vaporeuses, vertes, rouges, bleuâtres, qui se mirent à danser pendant quelques secondes d'une manière fantastique, puis s'éteignirent, laissant une forte odeur de souffre.

La chandelle, après avoir pétillé bruyamment, s'était éteinte, elle aussi : de telles sortes qu'à des clartés fulgurantes succéda sans transition une obscurité profonde.

Pour le coup, Antoine frissonna sérieusement. Il n'avait rien compris des manœuvres de la vieille.

Celle-ci ralluma la chandelle.

—Eh bien ! qu'en dis-tu, petit ? fit-elle avec un ricanement satanique.

—Je vous crois, la mère, je vous crois ! répondit vivement Antoine.

—A la bonne heure !

—Tout ce que je vous demande, c'est de répondre franchement à une question.

—Va.

—Avez-vous confiance vous-même en ce que disent vos cartes ?

—Une confiance absolue, mon fils. C'est si bien le cas que si elles m'annonçaient que ma cahute va brûler aujourd'hui, je déménagerais de suite, sans chercher à empêcher le feu de prendre.

—Bien vrai ?

—Aussi vrai que tu es là devant moi.

Antoine regarda la Démone.

Une véritable sincérité se lisait dans ses yeux.

—En ce cas, dit-il aussitôt, prenez vos sept jeux de cartes et apprêtez-vous à les faire parler.

—Tu veux donc que je tire *en grand ?*

—Oui.

—Tu sais que c'est six sous par jeu ?

—Tenez, voilà un écu.

—Peste ! es-tu riche un peu ?

—Je ne le suis pas, mais je veux le devenir. Faites de votre mieux.

—Tu seras content, mon petit.

Et la vieille, après avoir soigneusement serré la pièce d'argent, se mit en devoir d'organiser ses jeux de cartes.

Après qu'elle les eut bizarrement étendus sur la table, observant un ordre de couleurs déterminé, elle se retourna vers Antoine.

—Que veux-tu savoir ? demanda-t-elle.

—Je veux savoir d'abord ce qui s'est passé chez mon frère pendant la nuit d'hier.

—C'est-à-dire que tu veux t'assurer si mes cartes le savent aussi bien que toi.

—Je ne dis pas non.

—C'est bien ; tu vas être satisfait dans une minute.

La Démone raffermit ses lunettes sur son terrible nez et se prit à examiner les cartes qui couvraient toute la table. Tantôt elle les changeait de place ; tantôt elle promenait ses doigts osseux d'une rangée à l'autre, établissant entre les figures de chaque jeu de mystérieuses corrélations, qui lui arrachaient parfois des murmures ininteligibles.

Un temps assez long s'écoula ainsi.

Tout à coup la vieille poussa un cri de surprise :

—Ah !

Puis elle ajouta, en regardant Antoine avec une fixité singulière :

—Par les cornes du diable, c'est il possible ?

—Quoi ? demanda l'huissier, qui devint pâle.

—Un enfant ! s'écria la Démone, ton frère a un enfant !

—Un garçon ou une fille ? demanda anxieusement Antoine.

—Une fille ! répondit la tireuse de cartes, après avoir jeté un coup-d'œil sur la table. Puis elle continua, comme se parlant à elle-même :

—Oh ! la jolie blondine, avec ses grands yeux bleus et sa petite bouche rose !..... je la vois à l'âge de quinze ans, un peu pâle, un peu triste, mais si mignonne dans sa taille élancée, si gentille sous sa chevelure d'or,— le vrai portrait de sa mère, qu'elle porte à son cou.

Le beau parleur était atterré.

—D'où vient cette enfant ? reprit-il.

—De la mer.... Oh!

—Quoi donc?

—Il y a un mystère..... un horrible mystère, que mes cartes elles-mêmes ne sauraient pénétrer à présent, du moins.

—Quand le pourront-elles?

—Ah! dame... je ne sais trop, mais certainement pas avant que la fillette ait atteint sa dix-septième année.

—C'est bien long, et vous serez peut-être alors..... dans l'autre monde, ma pauvre vieille.

La Démone eut un ricanement nerveux.

—Sois sans inquiétude, dit-elle, j'enterrerai encore la moitié de la paroisse, et quand ta filleule...

—Quoi, vous savez cela aussi?

—Les cartes me l'ont dit: elles ne me cachent rien. Quand donc ta filleule aura ses dix-sep ans, tu reviendras me consulter, car elle courra alors un grand danger, un danger de mort.

L'œil d'Antoine s'alluma.

—Pas auparavant? fit-il avec un regret féroce.

—Pas auparavant, répondit la vieille, après s'être de nouveau penchée sur les car-

tes étalées. A moins, continua-t-elle en regardant fixement son interlocuteur, à moins que tu ne veuilles aider le hasard.... Il arrive tant d'accidents dans cette pauvre vie !

Antoine blêmit et baissa les yeux sous le regard acéré de la Démone.

—Ce serait jouer gros jeu ! murmura-t-il.

—Oui, trop gros jeu..... pour le moment, poursuivit à voix basse la tireuse de cartes, tenant toujours sa prunelle verdâtre rivée sur l'huissier. Il vaut mieux attendre l'époque indiquée par l'oracle, d'autant plus que Pierre ayant encore de longues années à vivre, rien n'est pressé de ce qui concerne la petite.

Antoine ne trouva rien à dire à cette dernière considération et se leva pour partir.

Mais, à ce moment, on frappa à la porte donnant sur le chemin.

—Qu'est-ce ? fit l'huissier.

—Attends-moi ici, pendant que je vais aller voir qui m'arrive. J'ai dans mon idée que tu vas avoir une surprise nouvelle.

La vieille alla ouvrir. Un homme entra.

C'était Pierre Bouet.

CHAPITRE IX

L'HOROSCOPE

Après le départ d'Antoine, Pierre Bouet et sa femme demeurèrent un moment silencieux, sous le coup d'une même préoccupation.

La petite Anna—cette enfant de leurs rêves, cette délicieuse fillette qui dormait souriante dans son berceau—la petite Anna était menacée d'un horrible malheur !

Chacun des deux époux se faisait cette sinistre réflexion et envisageait avec une tendresse effrayée ce point noir signalé par le beau parleur à l'horizon de l'avenir. Quoi ! ce pauvre petit être, déjà privé de ses parents par quelque mystérieuse infortune, avait encore une dette à payer à la fatalité ! son innocence ne trouverait pas grâce devant l'inexorable justice de Dieu !

Quelle occulte et néfaste influence avait donc présidé à sa naissance, pour que le Souverain Juge ne désarmât pas sa colère en face de ce chérubin de la terre, aussi pur que ceux du ciel !

Tel les étaient les pensées que retour

naient dans leur cœur les bonnes gens, sincèrement émues, et qui se lisaient couramment dans leurs yeux inquiets.

Pierre s'arracha le premier à ces tristes idées. S'approchant brusquemment du berceau où dormait l'enfant, il embrassa une boucle blonde échappée du bonnet de la petite et se retira sur la pointe des pieds, suivi de son chien.

En voyant sortir Pataud, Marianne devina ce qui allait se passer et ouvrit la bouche pour retenir son mari ; mais une réflexion subite étouffa la voix dans sa gorge, et elle se prit à sangloter.

—C'est pour l'enfant...se dit-elle. Pauvre chien !

Et elle s'éloigna de la fenêtre, ne voulant pas voir mourir l'animal.

Pendant que la tendre Marianne se désolait ainsi, Pierre, lui, se dirigeait rapidement vers sa grange. Pataud gambadait à ses côtés, sans songer le moins du monde qu'il marchait au supplice. La brave bête se savait la conscience nette et n'avait pas la plus petite appréhension.

C'était un magnifique terre-neuve, au poil noir et frisé, dont les miroitements

rappelaient l'aile du corbeau. Fort comme un bœuf, aussi vigilant que toutes les oies du Capitole ensemble, doux et caressant aux amis, mais montrant vite les dents aux gens malintentionnés, cet excellent Pataud rendait beaucoup de services à son maître, qui l'aimait fort et ne l'aurait vendu à aucun prix.

Aussi n'est-il pas besoin de se demander s'il en coûtait à Pierre Bouet de tuer ce fidèle compagnon de ses sorties nocturnes sur la batture, le dévoué gardien de sa propriété ! Certes, si une impérieuse nécessité n'eût exigé ce sacrifice, ou si seulement le bonhomme eût trouvé un biais pour se soustraire à une aussi pénible obligation, il n'est pas douteux que Pataud aurait pu compter encore sur une longue existence.

Mais il s'agissait d'Anna ! le bonheur à venir de cette chère petite était en jeu !....

Plus d'hésitations : à mort, Pataud !

Le père Bouet se disait bien à lui-même toutes ces choses fort raisonnables, mais ça n'empêchait pas le cœur de lui chavirer un peu en songeant à ce qu'il allait faire.

Arrivé à la grange, Pierre ouvrit la porte de la *batterie* et y pénétra, toujours suivi de l'insoucieux terre-neuve.

Un vieux licou, servant d'attache aux chevaux, se trouvait là d'aventure, suspendu à une cheville. Bouet s'en empara, y fit un nœud coulant à l'une des extrémités, puis lança l'autre par-dessus une poutre, de façon à pouvoir la ressaisir.

La potence était prête.

—Ici, Pataud ! commanda-t-il ensuite, affermissant sa voix.

Pataud obéit avec empressement ; mais il n'eut pas plutôt le nœud coulant passé autour du cou, qu'il comprit de quoi il s'agissait et se prit à gémir doucement, en fixant snr son maître ses grand yeux intelligents et éplorés.

Pierre hésita. Ce regard lui alla au cœur et fit trembler sa main.

Pourtant, il fallait en finir...La corde fut tirée brusquemment et l'animal perdit pied de ses pattes de devant. Il cessa alors de se plaindre et se résigna courageusement à son sort.

Pierre allait l'enlever tout à fait ; mais, à ce moment, le chien évolua et se trouva face à face avec lui...Deux grosses larmes coulaient des yeux de la brave bête, dont le regard profond s'attacha sur son bourreau.....

Pierre lâcha tout, secoué par une puissante émotion.

—Non, mon pauvre chien, tu ne mourras pas de ma main! s'écria-t-il en se précipitant sur Pataud ahuri et lui enlevant le licou qui l'étouffait; non, il ne sera pas dit que tu m'auras sauvé la vie un jour que je me noyais et que j'aurai payé ton dévouement par une mort affreuse!.. Viens, Pataud: advienne que pourra!

Le chien ne se le fit pas dire deux fois et, se secouant comme un barbet mouillé, il courut lécher les mains qui avaient failli lui jouer un si mauvais tour.

Pierre retourna à la maison et déclara carrément à Marianne qu'il ne se sentait pas le cœur de tuer Pataud, ni de charger un autre de la besogne. Il était résolu de lui laisser la vie à tous risques.

Marianne, partagée entre la satisfaction de garder le brave animal et la crainte superstitieuse d'attirer des sorts à sa fille d'adoption, ne savait que dire et branlait la tête.

Mais Pierre était ce matin-là en pleine révolte contre les idées reçues; il ne croyait plus que vaguement aux loups-garous et se

moquait presque des sorts, le malheureux !

—Au diable, Antoine et ses prédictions ! dit-il avec énergie. Je garde mon chien.

—Oui, mais s'il allait arriver malheur à la petite? objecta Marianne.

—Dieu ne le voudra pas. Puisqu'il nous l'a donnée, ce n'est pas pour nous la reprendre ou pour lui faire courir les bois, déguisée en bête féroce.

—C'est aussi mon avis...Tout de même, tu ne ferais peut-être pas mal d'aller consulter la sorcière de l'Argentenay.

—La Démone ?

—Oui. Conte-lui la chose sans faire semblant de rien...Elle en sait long, la vieille, sur ce chapitre-là.

—Tu as raison, ma femme... Le temps d'atteler Bob, et j'y cours.

Pierre fit comme il le disait.

Et voilà pourquoi il entrait chez la mère Démone, juste au moment où son frère se disposait à en sortir.

Comme on le pense bien, Antoine n'eut garde de s'absenter. Il allait, sans nul doute, assister à une conversation des plus intéressantes et, qui sait?... peut-être à des confidences qui le mettraient sur la piste de ce cachottier de Pierre.

Il se blottit donc près de la cloison qui séparait en deux pièces le misérable logis, et là, retenant son souffle, il colla tantôt un œil, tantôt une oreille, contre une fente qui lui permettait de tout voir et de tout entendre.

—Bonjour, la mère, dit en entrant le visiteur, comment ça va-t-il?

—Ça va bien, et toi?

—Bien, merci, comme vous voyez.

—Assieds-toi, mon garçon ; qu'est-ce qu'il y a pour ton service ?

Pierre se gratta la nuque, ne sachant trop de quelle façon entamer l'entretien.

—Il y a, dit-il, après une courte pause, il y a qu'il m'est arrivé une drôle de chose, l'avant-dernière nuit...

—Ah bah! quoi donc?

—Vous allez voir ça...Mais d'abord, êtes-vous seule? reprit Bouet, en baissant la voix.

—Toute fine seule, mon fiston. Tu peux parler et parler fort, car j'ai l'oreille dure. On n'est plus à l'âge de quinze ans, vois-tu.

—Ah! pour ça, non, c'est sûr. Voici la chose. J'étais donc allé voir à mes lignes, mercredi dans la nuit, comme de coutume.

Vous savez s'il en faisait un temps !...Une bourrasque, ratatinette ! à ne pas mettre un chien dehors. J'avais fini d'appâter ma ligne du large et je me disposais à revenir, quand, flic et flac ! j'entends ramer sur le fleuve. Je m'arrête, tout surpris ; j'avance au bord de l'eau, dirigeant vers le large la lumière de mon fanal... Qu'est-ce que je vois arriver sur moi ? Devinez.

—Une chaloupe ?

—Tiens, qui vous l'a dit ?

—Personne .. Mais puisqu'on ramait à bord, ce n'était pas une charrette, je suppose !

—C'est, ma foi, vrai. Je continue : vous n'êtes pas au plus creux. J'étais là tout bête, regardant cette étrange apparition, quand tout à coup la chaloupe aborde près des crans, où la mer se brisait en millions de morceaux. Un homme saute à terre, vient droit à moi et me remet... Pour le coup, je vous défie de le dire...

—Un enfant !

Pierre resta la bouche ouverte, regardant la Démone avec des yeux démesurés.

— Quelqu'un vous l'a dit ? s'écria-t-il.

—Je n'ai pas vu une âme depuis trois

grands jours, répondit tranquillement la vieille.

—Alors, vous êtes sorcière?

—Dame, tu ne le sais donc pas !

Et la Démone fixa sur Pierre ses yeux verdâtres, avec une indéfinissable expression d'orgueil.

Celui-ci frissonna.

—On me l'avait assuré, mais je n'y croyais qu'à demi, murmura-t-il en tremblant.

– Ah ! fit la vieille.

—A présent, j'en suis sûr.

--Tant mieux, mon garçon. C'est qu'il ne fait pas bon être incrédule avec moi.

--Je ne le suis plus, ma bonne dame. Pour l'amour du bon Dieu, n'allez pas me jeter un sort: je mettrais à présent ma main au feu pour soutenir que vous êtes sorcière.

—C'est fort heureux pour toi. Allons, continue ton histoire et ne parlons plus de cela.

Pierre exhala un soupir de soulagement et reprit :

—Bon...où en étais-je?...Ah ! j'avais fini. Pourtant, non... Je voulais encore vous

demander un conseil à l'égard de la petite.

—C'est une fille en effet.

—Oui, et une fière, allez !

—Parle.

—Je voudrais savoir sa destinée....comme qui dirait sa bonne aventure.

—Ou sa mauvaise...murmura la vieille. Puis plus haut : tu veux que je tire aux cartes ?

—Oui, c'est bien cela.

—En grand, avec les sept jeux aux couleurs du spectre, ou en petit, avec un seul jeu ? C'est six sous par jeu.

—Les sept jeux en disent-ils plus long ?

—La belle demande !

—Alors, tirez en grand. Voici un trente sous et un douze.

La vieille saisit de ses doigts crochus les deux pièces de monnaie, les examina minutieusement, puis les mit dans sa poche en grommelant :

—Vieux pingre ! pas un sou de plus.

Elle alla chercher ses tarots dans l'autre appartement, et, quand elle eut fini de les arranger, elle se retourna vers Pierre :

—Que veux-tu savoir ? demanda-t-elle.

—Tout ce que vous pourrez me dire,

répondit Bouet : d'où elle vient?..... si elle a son père et sa mère ? s'ils viendront me la réclamer ?..... si elle vivra ou mourra de maladie ?.....enfin, sa destinée, quoi ?

—En voilà beaucoup à la fois, et je ne puis répondre maintenant à toutes ces questions, du moins à celles qui concernent le passé. Car, vois-tu, mon lot, à moi, c'est l'avenir. Plus tard, quand la fillette aura atteint un certain âge, il me sera possible de découvrir son origine.

—Quel âge, à peu près ?

—Sa dix-septième année.

—Elle vivra donc ? sécria Pierre joyeusement.

—Oui, mais à une condition, répondit la sorcière avec solennité.

—Quelle condition ? Dites, oh ! dites vite. Si cette condition dépend de moi, elle sera remplie.

—Réponds d'abord à mes questions,

—Faites.

—Aimes-tu bien cette petite fille ?

—Plus que ma vie.

—Tu comptes, je suppose, lui laisser tes biens après ta mort ?

Pierre hésita.

—Réponds, et surtout n'essaie pas de me tromper, insista la tireuse de cartes.

—Eh bien ! oui, articula nettement Pierre Bouet.

—Même au détriment de ton frère Antoine ?

—Antoine a eu autant que moi de notre défunt père ; s'il a gaspillé son héritage, tant pis pour lui.

—Ainsi, tu ne lui laisseras rien de rien ?

—On verra dans le temps..... répondit Pierre, que l'insistance de la vieille commençait à inquiéter.

Celle-ci s'en aperçut, et voulant le rassurer :

—Tu peux parler sans crainte, dit-elle ; je suis comme un confesseur, moi : jamais un mot de ce qui se dit ici n'est répété à qui que ce soit. Autrement, vois-tu, j'aurais perdu depuis longtemps la confiance de mes clients—et, Dieu merci, j'en ai un grand nombre.

—Alors, puisque c'est comme ça, vous pouvez marcher.

—Bien, mon fils ; songe que si je te questionne, c'est pour ton bien et celui de ta fille d'adoption.

—Allez, allez.

—Tes *arrangements* sont-ils faits ?

—Ma foi, je n'y ai pas encore songé.

—C'est de bon augure....Il faut continuer à n'y pas songer jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à....

—Jusqu'à quel temps ?

—Jusqu'à ce que la petite atteigne sa dix-septième année.

—Ah ! bon Dieu, mais j'ai le temps de mourir dix fois d'ici là !

—Sois sans crainte. Mes cartes, qui ne se trompent jamais, te promettent une longue vie.

Cette assurance audacieuse ne laissa pas que de faire grand plaisir au brave cultivateur.

—Vrai ? dit-il ; ratatinette ! mon excellente dame, je vous remercie tout de même. En pouvez-vous dire autant de la Marianne ?

—Ta femme ?

—Oui, oui, mon épouse, mon *uxor*, comme disent ces savants notaires.

—Elle en a pour une bonne *pipe*, elle aussi, répondit la Démone, après avoir examiné ses cartes.

—Voyez donc ! fit naïvement Pierre Bouet.

Je vas lui causer une furieuse joie en lui apprenant cette nouvelle-là.

Il fit une pause. La vieille semblait absorbée dans l'étude des jeux multicolores éparpillés sur la table. Tout-à-coup, elle se redressa et demanda brusquement :

—Combien vaut ta terre ?

—Toute nue ou avec le *tremblement* ?

—En bloc ?

—Dame !... je ne la donnerais pas pour trois mille piastres, bien sûr.

—Et combien as-tu d'argent de prêté ?

—Hum ! hum ! c'est que .....

—Réponds ; il le faut, si tu tiens au bonheur de la petite Anna.

—Trente-sept cent cinquante piastres, répondit sans hésiter le père adoptif.

Un frôlement soudain ébranla la cloison, comme cette phrase était prononcée.

Pierre se retourna brusquement.

—Ce n'est rien, mon fiston, dit la Démone avec un singulier sourire ; c'est mon gros chat qui a des puces.

—Ah ! tant mieux, j'avais cru.....

—Mimie ! tiens-toi tranquille ! glapit la vieille, s'adressant au prétendu matou.

Puis, envisageant son client avec solennité, elle reprit :

—Pierre Bouet, écoute bien ce que dit l'horoscope des sept jeux aux couleurs du spectre : ta fille vivra heureuse jusqu'à l'âge de dix-sept ans, mais à la condition expresse que, d'ici là, tu ne fasses en sa faveur aucun testament ni arrangement en vue de lui laisser tes biens. As-tu bien compris ?

—Parfaitement. Et quand elle entrera dans sa dix-septième année ?

—Tu pourras agir à ta guise. Souviens-toi pourtant que cette année-là sera terrible pour elle.

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'un malheur la menacera, une série d'accidents que je ne puis préciser.

—Des maladies ?

—Non pas : autre chose.. Mais je n'en puis dire davantage aujourd'hui. Il ne faut pas irriter l'oracle.

—Et, ces accidents, n'y aura-t-il pas moyen de les prévenir ? demanda Pierre après un court silence.

—Peut-être.. Enfin, tu reviendras me voir dans le temps, c'est-à-dire vers la fin de juin 1857. Je te dirai ce qu'il faudra faire.

—Mais qui vous dit ?...commença Bouet, tout interloqué.

Ne t'inquiète pas, mon fils, interrompit la sorcière : ce n'est pas moi qui manquerai au rendez-vous que je t'assigne. Hé ! bon Dieu, j'ai à peine quatre-vingts ans ! achevat-elle avec un lugubre ricanement.

Le pauvre insulaire demeurait tout interdit, ne sachant que penser d'une assurance aussi impertubable.

—Me donnes-tu ta parole que tu reviendras ici en juin 1857 ? reprit la vieille.

—Si je suis vivant, oui, je reviendrai, répondit Pierre Bouet, qui se leva pour partir.

—A la bonne heure, mon garçon ! Tu peux vivre en paix jusqu'à cette date ; ta fille n'a rien à redouter.

—Pas même la possibilité de tourner en loup-garou ?

—Qui t'a prédit cela ?

—Antoine.

—Ah ! ah ! fit la Démone, dont un singulier sourire plissa les lèvres. J'empêcherai cela par mes conjurations. Tu pourras rassurer ton excellent frère à cet égard.

—Je n'y manquerai pas, allez ! répliqua vivement Pierre, avec une pointe d'ironie.

Puis, se coiffant de son bonnet de laine et soulevant la clanche de la porte :

—Comme ça, il est inutile aussi que je tue mon chien, pas vrai, la mère?

—Pourquoi tuer ton chien ?

—Pour en faire du savon et laver la petite avec.

—C'est encore Antoine, je suppose, qui t'a conseillé cela?

—Oui.

—Le bon frère que cet Antoine! il prévoit tout. C'était une des premières précautions à prendre. Mais, du moment que je me charge d'empêcher les sorts d'arriver à ta petite fille d'adoption, tu peux dormir tranquille et garder ton chien.

—Ah ! grand merci, mère Démone...C'est que je n'aurais pas pu m'y résoudre, voyez-vous ! Allons, adieu !

—Au revoir, mon garçon ! à l'année 1857 !

Pierre Bouet regagna sa voiture et reprit au grand trot le chemin de Saint-François.

.....

Quant à Antoine, il demeura longtemps encore en tête-à-tête avec la sorcière, et ce ne fut que tard dans la journée qu'il rentra chez lui.

DEUXIÈME PARTIE

—

CHAPITRE I

DIX-SEPT-ANS APRÈS

Dix-sept ans se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter.

Cette longue suite d'hivers a bien un peu secoué ses neiges périodiques sur la tête des personnages de notre histoire ; en les effleurant de son aile de fer, le Temps a bien creusé par-ci par-là une ride sur des figures qui n'en avaient pas au moment où nous les avons vues pour la dernière fois ; mais, à part ces inévitables ravages, nous retrouvons tout notre monde plein de vie, agité des mêmes passions, caressant les mêmes rêves d'avenir.

Chose étrange, en effet, le corps a beau vieillir, s'user, tomber en décrépitude, l'attachement aux choses de la terre, lui, semble rajeunir ; la voix de l'intérêt n'en acquiert que plus de force ; l'ambition—cette passion sénile qui grandit à mesure que s'opère

la décadence corporelle—n'en devient que plus insatiable.

Il y a toujours prétexte aux aspirations humaines. Quand ce n'est pas pour soi que l'on travaille, que l'on s'échine, que l'on se martelle le cerveau, on le fait pour ses descendants, pour ceux qui devront continuer l'œuvre commencée, transmettre aux âges futurs le fruit des semences arrosées de nos sueurs.

Que voulez-vous ?.... L'homme est ainsi fait, et il n'y a pas moyen d'en changer le moule.

De tous nos personnages, celui qui paraît le plus sentir le poids des dix-sept années par-dessus lesquelles nous avons sauté à pieds joints est sans contredit Pierre Bouet. Non pas qu'il soit devenu un valétudinaire perclus de rhumatismes et appuyant sur une canne son corps tremblant et courbé vers la terre ; mais plutôt parce que nous l'avons quitté déjà parvenu aux confins extrêmes de l'âge mûr, et qu'en redescendant la pente de la vie, les années comptent double.

Pierre Bouet est maintenant un vieillard de soixante-douze ans. Il est encore cepen-

dant alerte et dispos, bien que moins solide à l'ouvrage qu'au temps jadis. Ses cheveux grisonnent à peine, et il les a aussi abondants qu'un jeune homme.

Si le bonheur idéal existait ici-bas, au lieu d'être une décevante chimère, nous pourrions écrire hardiment que Pierre Bouet en jouit à cœur-que-veux-tu ; mais soyons moins absolu et disons que le bonhomme est le mortel le plus heureux de la création,—ce qui est bien déjà quelque chose ! Appuyé d'un côté sur la bonne vieille Marianne, sa compagne toujours chère, et de l'autre sur sa fille Anna, qu'il idolâtre, le père Bouet achève paisiblement le chemin de la vie, sans la moindre inquiétude sur la fin du voyage.

Sa prospérité ne s'est pas ralentie un instant. Au contraire, le petit capital qu'il a péniblement amassé dans ses jours de vigueur s'est plus que doublé par la seule accumulation des rentes ; et, bien qu'il ne se livre plus à la pêche et qu'il se fasse aider pour les travaux des champs, le père Bouet n'en continue pas moins de voir son magot s'arrondir.

Quant à Marianne, c'est toujours la sage

ménagère que nous avons connue ; mais elle a singulièrement vieilli, elle aussi, l'excellente femme. Elle porte pourtant encore assez allègrement ses soixante-sept hivers, et n'était une invincible faiblesse dans les jambes, on la verrait comme autrefois faire seule le service intérieur de la maison. Néanmoins, cette impotence qui la force à laisser tout le gros de la besogne à la servante Joséphine, ne l'empêche pas de manier son éternel *tricotage*. C'est là pour elle une grande consolation, car la pauvre vieille s'en voudrait beaucoup de rester inoccupée, ne serait-ce qu'une heure par jour.

Au reste, ce travail machinal, inconscient presque du tricot lui permet de regarder tout à son aise, et vingt fois en une minute, une jolie enfant de dix-sept ans environ qui va et vient dans la maison, dirigeant avec une rare habileté les mille détails du ménage.

Avons-nous besoin de dire que cette jeune intendante n'est autre que l'*Enfant Mystérieux* des premiers chapitres de cette histoire, la filleule d'Antoine le beau parleur, la petite Anna, enfin !

Il y a bien loin de la mignonne poupée du 15 septembre 1840 à la belle jeune fille que nous avons maintenant sous les yeux. La petite figure ronde et rosée d'autrefois est devenue le galbe pur et l'ovale parfait d'un visage de femme, tandis que les tons vifs de la peau ont fait place à la pâleur chaudement teintée qui caractérise les races latines. Les boucles folichonnes qui se jouaient jadis sur le front de l'enfant se sont transformées en opulentes tresses blondes sur la tête de la jeune fille, encadrant la plus ravissante physionomie du monde, où de grands yeux bleus mélancoliques tempèrent la sévérité d'un front élevé et l'expression un peu grave d'une bouche aux lèvres carminées. De même, la taille ronde et épaisse du bébé que nous avons connu s'est amincie, s'est développée, a acquis cette grâce féline, cette morbidesse de l'Andalouse, que ne désavouerait pas elle-même la plus élégante *senorita* de Grenade.

C'est dire qu'Anna est admirablement belle.

Faisant à peine les premiers pas dans les sentiers fleuris de l'adolescence, sur le

seuil de cette vie nouvelle qui s'ouvre pour la jeune fille à l'époque de la puberté, elle possède déjà toutes les séductions de la femme, jointes aux grâces naïves de l'enfant. La nature semble avoir épuisé pour elle les trésors de ses faveurs, car elle a fait Anna bonne autant que belle. La lame est digne du fourreau.

Inutile de se demander si Pierre Bouet et sa femme n'ont rien négligé pour donner à un pareil bijou la ciselure de l'éducation, pour inculquer dans ce jeune cœur les principes de piété bien entendue, sans lesquels une femme n'a pas d'auréole. Dès l'âge de six ans, la petite fut mise à l'école du village, qu'elle fréquenta jusqu'à la date de sa première communion. Puis ce fut au tour des bonnes religieuses de Sainte-Famille, qui complétèrent l'œuvre commencée, en ayant soin de ne pas omettre les connaissances pratiques · travaux d'aiguille, théories culinaires, etc., que tout couvent ne devrait jamais négliger.

Quand elle sortit du pensionnat, à quinze ans, Anna n'était pas sans doute une savante, mais elle avait une bonne instruction élémentaire, amplement suffisante

pour le milieu où elle était appelée à vivre.

D'ailleurs il n'est pas bon, en thèse générale, que les femmes en sachent trop long : elles perdent en qualités pratiques ce qu'elles gagnent en science.

La fille adoptive de Pierre Bouet n'eut pas à éviter cet écueil, car elle aimait d'instinct la vie simple des champs, et ce fut avec un contentement sincère qu'elle reprit sa place au foyer de la famille.

Depuis lors, c'est-à-dire depuis deux années environ, l'existence de la jeune fille est douce comme une idylle de Théocrite, heureuse comme celle des bergères chantées par les poètes. Quand vient le temps de la fenaison, elle jette sur sa chevelure blonde un ample chapeau de paille et suit les travailleurs aux champs. Là, pendant que les engagés abattent à grands coups de faux les foins mûrs, que son père étend et retourne le précieux fourrage, que la servante Joséphine, armée d'un râteau, réunit en longues rangées parallèles celui qui est assez sec, Anna se livre à de douces rêveries, mollement étendue sur le revers gazonné du ruisseau où chantent les eaux de drainage. Elle respire avec ivresse les

senteurs odorantes du foin coupé et livre à la brise d'août les nattes épaisses de ses cheveux. Le caquetage des oiseaux, pillards audacieux qui viennent se disputer le millet jusque sous les pieds des moissonneurs, le cliquetis des pierres à aiguiser sur les faux sonores, le chant de quelque jeune gars dans la prairie voisine, les aboiements des chiens qui se répondent à plusieurs arpents de distance... tout cela lui semble un concert qui doit être agréable à l'oreille de Dieu, lui fait chérir davantage la vie paisible de la campagne.

Quelquefois aussi, — mais seulement lorsque le père Bouet a le dos tourné et ne peut la voir,—Anna s'empare d'un râteau, trop pesant pour ses blanches menottes, et se met vaillamment à l'ouvrage. Le sang ne tarde pas à rougir ses joues et la fatigue à paralyser ses poignets... Il faut en rester là... Tout de même, la petite est bien heureuse : elle a travaillé aux foins !

Puis c'est l'automne qui arrive, avec ses épis dorés que balance le vent du nord, ses vergers qui ploient sous les fruits les plus appétissants, ses légumes multiformes qui garnissent les plates-bandes. Anna aide à la

cueillette de toutes ces richesses. Elle ne dédaigne pas de manier la faucille, et elle a, ma foi, un faux air de druidesse antique lorsqu'elle circule au milieu des épis, son instrument sur l'épaule. Il ne manquerait, pour compléter l'illusion, que de remplacer la faucille de fer par une serpette d'or. Enfin, quand est venu le tour des fruits, il n'est pas rare de la trouver perchée au beau milieu des branches, faisant pleuvoir autour d'elle pommes ou prunes, et jetant aux échos du verger les notes joyeuses de sa voix d'enfant.

Tel est le tableau que présente la famille de Pierre Bouet au moment où nous reprenons la plume,— tableau rustique, mais doucement éclairé par la lumière d'un bonheur paisible.

Rien ne trouble donc la sérénité de cette maison bénie où la vieillesse et l'adolescence cheminent insoucieusement vers l'avenir, appuyées l'une sur l'autre. Il y a *belle lurette*,—comme dirait notre ancienne connaissance Eulalie—que les fatidiques prédictions de la mère Démone ont été oubliées ; ou, du moins, si Pierre Bouet s'en souvient encore, à coup sûr il n'en

tient pas compte et ne s'en soucie pas plus que de Colin-tampon.

Toutefois, soit concession aux idées superstitieuses, soit obéissance à l'horoscope d'autrefois, le riche cultivateur n'a pas encore fait de testament. Il a attendu, comme il s'y était engagé vis-à-vis de la Démone, que sa fille adoptive ait atteint sa dix-septième année pour prendre à son égard les arrangements légaux qui lui permettront d'hériter, après la mort des *bonnes gens*.

Or, suivant toute apparence, Anna doit être née vers la mi-juin 1840, puisqu'elle semblait avoir trois mois lorsqu'elle fut remise à Pierre Bouet, dans la nuit fameuse du 15 septembre de la même année.

En choisissant donc le 25 juin 1857 pour aller chez le notaire, les époux Bouet accordent une marge suffisante aux erreurs de calcul et sont à peu près sûrs que les dix-sept ans d'Anna seront sonnés.

Au moment où nous voilà arrivés, trois jours séparent à peine nos personnages de cette date.....

Nous sommes au jeudi, 22 juin.

Antoine Bouet et la mère Démone ne paraissent pas donner signe de vie.

Est-ce le calme trompeur qui précède l'éruption du volcan?....

C'est ce que nous ne tarderons pas à connaître.

—

CHAPITRE II

L'ILE A DEUX-TÊTES

Le navigateur qui laisse le port de Québec et descend le Saint-Laurent rencontre d'abord, sur sa gauche, l'île d'Orléans, charmante terre de plus de six lieues de longueur et dont les hauts côteaux sont couronnés de verdure; puis, un peu plus au sud, un chapelet d'îlots qui s'étend jusqu'aux *Piliers*, sur un parcours d'une vingtaine de milles.

A part la Grosse-Ile, station de quarantaine, l'île aux Grues, où la population est assez dense, et une couple d'autres qui n'ont que de rares habitants, ces îlots sont déserts et ensevelis dans l'ombre de leurs épaisses forêts de sapins. Seuls, les pieds du chasseur ou de quelque marin surpris par le gros temps foulent parfois les grèves sablonneuses de ces délicieux oasis de la

mer. Et, pourtant, que de jolis points de vue, que d'aspects variés, que de sites champêtres n'offrent pas ces modestes petites îles où la nature est encore dans toute sa sublime virginité !

Voici d'ahord, presque en face de Saint-François, l'île Madame et l'île aux Réaux, deux sœurs siamoises que relie, à marée basse, une étroite bande de rochers disséminés, entre lesquels se précipite le jusant ; puis, quelques arpents plus bas, l'Ile à Deux Têtes, dont la forme singulière, vue de quelque distance sur le fleuve, rappelle assez bien les deux bosses du dos d'un chameau ; au sud-est, c'est la Grosse-Ile ; enfin, s'effaçant dans le lointain bleuâtre, l'île Sainte-Marguerite, l'île aux Grues, l'île au Canot, l'île aux Corneilles, l'île aux Oies, puis les Piliers.

Mais, comme nous venons de le dire, deux au moins de ces dernières îles sont habitées ; aussi nos remarques ne doivent-elles pas leur être appliquées dans tout ce qu'elles comportent.

C'est à l'île à Deux-Têtes, la troisième du premier groupe, que nous trouvons surtout cette solitude complète, cette nature vierge,

ces sites empreints de sauvage poésie, qui charment les yeux et l'imagination.

Cet îlot, qui n'a guère plus de deux milles de tour, semble constitué par deux bastions de roches volcaniques, surgis brusquement du sein du fleuve et reliés en contre-bas par une courtine de granit,---le tout recouvert d'une couche assez mince de terre végétale et boisé d'essences diverses, mais surtout résineuses.

Tout autour de ces hauts rochers et de ces escarpements abruptes règne une plage de sable fin où viennent s'ébattre les oiseaux chanteurs, tandis que la batture de galets sert de point de ralliement au gibier de bouche: canards, outardes, bécassines et alouettes.

Cet ensemble de majesté et de grâce, ce mélange du terrible et du charmant a je ne sais quoi d'attrayant qui provoque, d'imposant qui émeut.

L'homme n'a pas encore défloré tout-à-fait ce joli atôme du globe, et l'on y reconnaît presque fraîche l'empreinte géante de la main du Créateur.....

.....

Le 23 juin 1857, à peu près vers deux

heures du matin, un *flat* (1) monté par un seul homme doublait la pointe de Saint-François, se dirigeant vers le groupe d'îles que nous venons de passer rapidement en revue.

La nuit, sans être claire, était cependant assez transparente, grâce aux étoiles qui brillaient dans un ciel d'une pureté d'émeraude; mais l'absence de la lune donnait aux objets ces formes vagues, noyées dans la pénombre, que leur prête le brouillard pendant le jour. En revanche, pas un souffle n'agitait l'air, et le fleuve était calme comme un lac d'huile.

La petite embarcation filait rapidement, sous l'impulsion de deux rames, que maniait avec beaucoup d'habileté le nocturne voyageur.

Bientôt elle fut en vue de l'île Madame, dont la masse sombre se dessinait droit en face sur le bleu foncé du firmament. Le navigateur tira alors ses rames et laissa tomber sa tête dans ses mains, pendant que le courant de *baissant* entraînait le *flat* vers l'île aux Reaux.

(1) La plupart de nos compatriotes appellent *flat*,—mot anglais qui signifie *bateau plat*,—une petite embarcation pointue par un bout, à bordages minces et à fond plat, d'un usage général sur les rives du fleuve.

Au bout de cinq minutes de réflexion, l'homme releva la tête, et la figure maigre d'Antoine Bouet se trouva éclairée en plein par les étoiles.

C'était bien, en effet, le beau parleur !

Il venait de passer la soirée en conférence avec la mère Démone, et c'est au sortir de chez elle qu'il s'était élancé sur le fleuve.

Quel pouvait donc être le motif qui le faisait ainsi courir la nuit dans les parages de l'île Madame ?

C'est ce que nous allons apprendre, si nous voulons bien prêter l'oreille à l'étrange monologue qu'il est en train de se débiter :

—Satané corbillard ! faut-il être bête comme moi pour n'avoir pas songé à cela plus tôt ?...Au lieu de fouiller l'île Madame et l'île aux Reaux, où il vient tous les étés un tas de monde pour la pêche, j'aurais dû commencer par l'île à Deux-Têtes... c'est évident. Là, point de curieux, pas même un chien...Quel plus bel endroit pour cacher un trésor ?...Des rochers à pic ! des précipices a donner le vertige ! un fouillis de broussailles et de *sapinage* à faire perdre la tramontane au diable lui-même !... C'est là, bien sûr, que ce malin de Fournier a dû

enfouir son magot, et c'est là que je le trouverai, satanée trompette du jugement dernier!

Antoine se tut et reprit ses rames.

Le courant entraînait rapidement le *flat* vers l'île aux Reaux, et le chercheur de trésor, n'ayant plus maintenant l'intention d'y aborder, dut regagner le large.

Ce fut l'affaire de quelques coups de rames, et un quart-d'heure ne s'était pas écoulé qu'Antoine laissait à sa droite cette seconde île et voyait distinctement les énormes massifs de l'île à Deux-Têtes se dresser sur le fleuve, à un demi-mille de distance.

—Allons! se dit le beau parleur, en croisant de nouveau ses avirons sur les plats-bords du *flat*, c'est ici le moment de prendre ses mesures...Voyons d'abord si je me souviens parfaitement des instructions de la mère Démone... Il y a une vingtaine d'années que Fournier arriva un beau jour à Saint-François, retour de Californie.... Il devait rapporter un fort sac, quoiqu'il se soit dit pauvre dans le temps...Mais chacun savait que ce Fournier était un finaud et qu'il avait mis son trésor en lieu sûr...

Pourtant rien ne transpira à cet égard, et on eut beau épier ses démarches.... bernique ! Il allait bien à la pêche le long des îles, mais il débarquait rarement et rentrait chaque soir chez lui.

Que penser ?.... On finit par se dire qu'il était possible, après tout, que Fournier n'eût pas réussi dans le pays de l'or.

Oui-dà ! Si la mère Démone n'eût pas été du monde, ce malin de Fournier était bien capable de le faire accroire et d'emporter son secret en mourant ; mais c'est qu'elle y était, la vieille !.... si bien qu'elle a fini par découvrir que le trésor existe, en beaux lingots tout neufs...Seulement, faut savoir où

Les cartes disent que ça doit être dans une de ces trois îles, pas loin du rivage et à proximité d'une talle de cinq bouleaux, formant un W, en tirant des lignes d'un tronc à l'autre. Le trésor est enfoui juste à l'endroit où les lignes prolongées de la première et de la dernière branche des V se rejoignent....C'est clair, cela, ou les cartes ne sont plus les cartes, satané chien !

Il n'y a donc plus qu'à trouver ces maudits bouleaux, disposés en W. L'île Madame a été parcourue inutilement d'un bout à

l'autre ; j'ai déjà jeté un coup d'œil sur l'île aux Reaux, où je voulais retourner aujourd'hui....

Mais non ! c'est à l'île à Deux-Têtes qu'est le magot.... Quelque chose me le dit.. Enfin, j'en aurai le cœur net ; et, si je ne trouve rien, satané massacre !....

Antoine s'arrêta un instant, puis il acheva avec un geste de suprême menace :

—Tant pis pour cette Anna de malheur : elle disparaîtra !

En ce moment, l'embarcation se trouvait à quelques encâblures du bout nord de l'île à Deux-Têtes. Antoine nagea vigoureusement et, dix minutes plus tard, il abordait dans une sorte de crique, abritée contre les vents d'est et d'ouest par d'énormes rochers à pic.

Tout au fond de cette rade naturelle, le flot venait mourir sur une étroite plage de sable, qu'il submergeait entièrement dans les hautes marées. Puis c'était encore des quartiers de roc superposés, envahis par les mousses, couronnés de sapins trapus et violemment écartés pour former une profonde ravine, où coulait une eau limpide comme le cristal.

Les rameaux entre-croisés des arbres qui bordaient chaque côté de cette crevasse lui faisaient une voûte sombre, à travers laquelle les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer.

De l'entrée, l'œil lui-même ne voyait pas plus loin qu'à une dizaine de pieds, dans ce couloir obscur.

Le chercheur de trésor, qui venait de débarquer avec un pic et une pelle sur l'épaule, y jeta en passant un regard curieux et ne put s'empêcher de murmurer :

—Satané corbillard ! en voilà un drôle de trou ! ... Ce n'est pas moi qui m'y hararderais la nuit !

Mais il n'était pas venu sur l'île à Deux-Têtes pour en admirer les curiosités naturelles. Il se mit donc de suite à escalader les rochers qui se dressaient sur sa droite, et bientôt, après s'être aidé des branches et des arbustes, il prit pied sur une sorte de plateau, d'où la vue embrassait tout l'horizon du nord.

La première chose que fit Antoine, une fois orienté, fut de voir quelle espèce d'arbres dominaient autour de lui.

Hélas ! ce n'étaient partout que des troncs

à écorce grise ou brune ! Pas un seul de ces feuillets d'un blanc jaunâtre qui enveloppent la tige élégante des bouleaux ne rompait la monotonie du paysage.

—Toujours ces maudits sapins ! grommela avec colère le beau parleur. C'est à en devenir enragé. Ah ça ! le bouleau était donc bien rare quand le bon Dieu a fait le monde !

Tout en pestant de la sorte, Antoine s'était engagé sous le couvert du bois et marchait rapidement vers le milieu de l'île. Bientôt il lui fallut descendre une pente assez douce, qui le rapprocha insensiblement du niveau de l'eau. Il se trouva alors sur un terrain plus égal, et le bois franc commença à remplacer le bois mou.

Ce furent d'abord des chênes, quelques érables, puis des trembles, puis enfin des bouleaux.

Antoine poussa un cri de joie.

Bondissant d'un arbre à l'autre, décrivant les zigzags les plus étranges, il arriva en quelques minutes au pied d'un escarpement, qu'il lui fallut gravir.

C'était la *tête* méridionale de l'île.

En haut se continuait le bois de bouleaux,

mais avec des dispositions moins symétriques, des arrangements plus capricieux.

Le trésor devait être là, s'il était quelque part.

A peine arrivé sur le rebord de ce nouveau plateau, Antoine jeta un regard fiévreux autour de lui ; puis, étouffant aussitôt une exclamation de bonheur, il reprit sa course.

A une couple d'arpents en face, l'intrépide chercheur venait d'apercevoir un groupe de cinq gros bouleaux, dont les cîmes aigues se détachaient en vigueur sur l'azur du ciel.

Antoine, tout haletant, bondissait comme un lévrier ; il approchait ; il allait toucher de la main les bienheureux arbres.....

Mais, à ce moment, une voix terrible lui cria d'un rocher voisin :

—Arrête, ou tu es mort !

En même temps, le craquement sec d'une batterie d'arme à feu déchira l'air.

—

CHAPITRE III

TAMAHOU

Le tonnerre tombant à ses pieds n'eût pas plus surpris Antoine.

Il s'arrêta net et jeta un regard anxieux dans la direction d'où semblait être partie la voix.

Ce qu'il vit n'était certes pas fait pour le rassurer.

Un homme de haute taille se tenait debout sur une éminence, à quelques pas de là, le couchant en joue avec une longue caribine.

Cet homme devait être un Sauvage, à en juger par son teint cuivré, ses pommettes saillantes, ses cheveux relevés en touffe sur le sommet de la tête, et surtout le bizarre accoutrement qu'il portait. Une vieille couverture de laine lui tenait lieu de manteau, et ses jambes étaient enveloppées de mitasses frangées de poils de porc-épic. Sur la partie de la tête entourant la touffe, un mouchoir rouge à carreaux était enroulé comme un turban, en guise de coiffure.

—Que viens-tu faire ici ?..... qui es-tu ? demanda le Sauvage, de sa même voix terrible et tenant toujours son arme abaissé dans la direction d'Antoine.

Ce dernier, en proie à la plus violente terreur, ne put que balbutier quelques mots inintelligibles.

—Réponds vite, ou je tire ! continua l'inconnu, en mettant un doigt sur la détente.

L'imminence du péril tira Antoine de sa torpeur. Il tomba à genoux et joignant les mains :

—Ne tirez pas, mon ami ! ne tirez pas !.... Je vais vous dire.....

—Parle, alors.

—Je suis un pauvre pêcheur égaré, que le courant a entraîné jusqu'ici.

—Où est ton canot ?

—Là, du côté nord de l'île.

—Es-tu seul ?

—Tout fin seul.

Le Sauvage, qui venait d'abaisser son fusil, l'épaula de nouveau.

—Tu mens ! cria-t-il ; tu vas mourir !

—Je vous jure.....commença vivement Antoine.

—Tu mens ! te dis-je. Si tu n'étais qu'un

pêcheur en quête de poisson, pourquoi courais-tu ici, comme un fou, vers ma cabane ?

—Je voulais....je prenais de l'exercice.... C'est qu'il ne fait pas chaud, savez-vous, avant soleil levé !.....Brrrrou !

—Et le beau parleur, sans s'en appercevoir, épongea son front couvert de sueur.

—Tu vois bien que tu mens ! repliqua l'autre, d'une voix sardonique. D'ailleurs, la langue des blancs ne sait pas faire autre chose ; elle est fourchue comme celle du serpent. Mais on n'en impose pas à Tamahou. Tu venais pour surprendre ma retraite et me livrer aux hommes noirs de la reine.

—Pourquoi faire, mon Dieu ?

—Pour qu'ils me pendent ou me fassent mourir lentement dans leurs grandes bâtisses de pierre... Aoh ! mais c'est qu'ils ne me tiennent pas encore et que j'en refroidirai plus d'un avant d'avoir la corde au cou. Que les manitous détournent de moi leurs faces, si je ne dis pas vrai !

—Mais mon cher ami... insinua Antoine.

—Quant à toi, poursuivit violemment le Sauvage, je vais t'apprendre à t'occuper de mes affaires.. Adresse ta prière au Grand-Esprit, et dépêches-toi, car je ne t'accorde que cinq minutes de vie.

—Ah ! mon Dieu ! quel mal vous ai-je donc fait en venant sur cette île, que je croyais déserte? larmoya le pauvre insulaire de Saint-François, complètement terrifié.

—Tu es venu m'espionner.

—Jamais de la vie, monsieur le Sauvage ! Que le ciel m'écrase si.....

—Le temps marche : tu n'as plus que quatre minutes à toi ! se contenta de répondre gravement le singulier juge.

—Mais, puisque je vous dis que je ne vous connaissais ni d'Eve ni d'Adam, avant de vous avoir rencontré tout-à-l'heure ! se récria Antoine, avec la persistance de l'innocent faussemeni accusé.

—Plus que trois minutes ! fit la voix solennelle du Sauvage.

Le malheureux chercheur de trésor se tut, comprenant enfin que ses lamentations demeureraient vaines. Il se prit à regarder bien en face sa position.

Cette position était effrayante.

Il se trouvait complètement au pouvoir du bandit qui le tenait au bout du canon de son fusil. Pas le moindre secours à attendre ! Aucune chance de s'échapper !

Nul moyen d'attendrir le meurtrier ! Et, avec cela, seulement trois minutes pour réfléchir !

Il y avait de quoi devenir fou.

Mais il arrive souvent, dans ces crises suprêmes, où quelques secondes balancent la vie d'un homme, que les facultés se concentrent brusquement et font jaillir de leur choc désespéré l'étincelle qui sauve, en éclairant.

C'est ce qui eut lieu pour Antoine.

Au moment où les trois minutes étant écoulées, le Sauvage penchait la joue sur la crosse de son fusil, allongeait l'index vers la détente et allait tirer, l'huissier s'écria tout d'une haleine :

—Arrêtez ! et je vous donne assez d'argent pour vous acheter de l'eau-de-feu, de la poudre et du plomb, tant que vous en voudrez !

Une vague réminiscence lui était venue tout à coup que les Sauvages aiment passionnément les boissons spiritueuses, qu'ils nomment eau-de-feu, et il recourait à ce moyen *in extremis* de persuasion.

Il n'avait pas tort.

Tamahou laissa vivement retomber son

arme, et une flamme extraordinaire passa dans ses yeux.

—Dis-tu vrai ? fit-il avec agitation.

—Vous allez en juger, répondit Antoine, qui poussa un immense soupir de soulagement et se remit sur ses jambes.

—Parle vite, et tu es sauvé, si tu ne me trompes pas.

—Ecoutez, mon ami...Mais, auparavant, déposez votre arme, si vous voulez que la langue ne me fourche pas. On ne dit jamais la vérité en face d'un canon de fusil.

Le Sauvage parut comprendre la justesse de cette observation, car il s'exécuta aussitôt.

—Voici la chose, reprit Antoine, que le désarmement de son interlocuteur parut mettre singulièrement à l'aise: il y a ici même, sous nos pieds, un trésor suffisant pour acheter toute l'eau-de-feu que contient la ville de Québec.

—Uu trésor? fit Tamahou,qui ne semblait pas comprendre parfaitement.

—Oui, un trésor, mon ami....c'est-à-dire de l'or et de l'argent à remuer à la pelle.

—Qui te l'a dit?

—Une sorcière de l'île d'Orléans pour qui

les entrailles de la terre n'ont pas de secrets.

Tamahou parut impressionné. Cette qualification de sorcière valait à elle seule plus que tous les arguments du monde.

Il réfléchit un instant, puis relevant la tête et regardant Antoine avec une sorte de timidité :

—Et cette sorcière a fait une médecine qui lui a révélé que le trésor était enterré ici ?

—Oui... c'est-à-dire qu'elle n'a pas désigné l'île à Deux-Têtes, mais qu'elle m'a affirmé que le trésor doit se trouver près d'une talle de cinq bouleaux, sur l'un des des trois îlots qui avoisinent l'île d'Orléans, [illegible] elle demeure.

—[illegible] fit le sauvage, complètement radouci.

—Vous voyez donc que j'avais de bonnes raisons pour courir, en apercevant les cinq arbres que voici, et que je n'avais aucune mauvaise intention à votre égard

—C'est vrai, je me suis trompé. Le Grand-Esprit seul ne se trompe jamais.

—Il faut avouer que votre erreur a été bien près de me coûter cher....Mais, enfin,

n'en parlons plus et donnons-nous la main.

Tamahou hésita.

—Tu es l'ami de la sorcière? dit-il.

—Son plus grand ami.

—Et c'est elle qui t'a envoyé?

—Oui.

—C'est bon. Tu lui feras faire une médecine pour que Tamahou échappe à ceux qui le poursuivent.

—Je vous le promets.

Les deux hommes, qui s'étaient rapprochés, se tendirent la main, et la paix fut conclue.

Alors commença le grand œuvre, le déterrement du trésor.

Mais disons, avant de poursuivre, de quelle façon étaient disposés les cinq bouleau si heureusement découverts par Antoine Bouet.

Ils formaient deux lignes à peu près parallèles, à la distance d'environ six pieds l'une de l'autre.

La première ligne se composait de trois arbres énormes, couronnant une sorte de ap qui terminait le plateau de ce côté-là. Quelques-unes de leurs racines, après s'être élancées au-delà de la saillie du cap, se con-

tournaient en dessous, pour aller s'enfoncer dans les crevases des rochers qui servaient d'assises au promontoire.

On eût dit un enchevêtrement de boas.

Trois pieds à peine séparaient chacun de ces arbres.

Les deux bouleaux de la seconde rangée—situés, comme nous l'avons vu, six pieds en arrière—étaient plus petits que leurs chefs de file enfoncés en pleine terre, mais la même distance existait entre-eux.

Tout, dans cette disposition fortuite, était donc conforme aux indications de la Démone.

Le trésor n'avait qu'à se bien tenir !

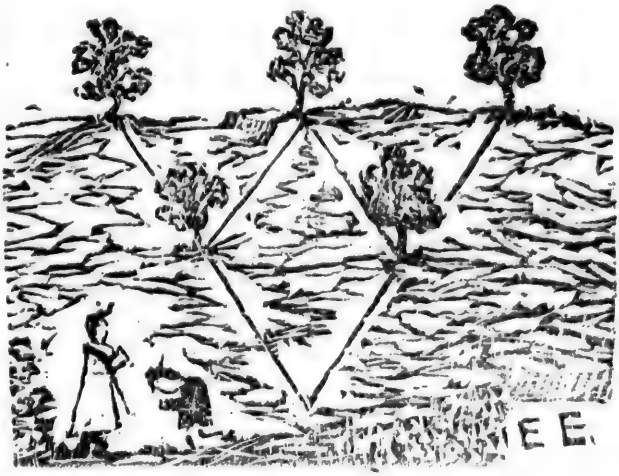
En effet, puisque la cartomancie donnait à la sorcière raison sur un point, pourquoi lui ferait-elle faux bond sur un autre ?

Voilà ce qu'Antoine se disait, tout en prenant ses mesures, c'est-à-dire en tirant des lignes sur le sol d'un arbre à l'autre, de manière à former un W, puis en prolongeant la première et la dernière branche des V jusqu'à les faire opérer leur jonction en arrière.

Jamais arpenteur ne fit mieux les choses.

Quand ce beau travail géométrique fut

terminé, les lignes tracées sur le sol représentaient la figure suivante :



Antoine frappa de son pic le sommet de cet angle et s'écria :

—Le trésor est ici !

Tamahou avait assisté à ce singulier travail sans y prendre part. Debout contre un arbre voisin et majestueusement drapé dans sa couverte crasseuse, il n'avait laissé lire sur sa figure impassible aucun étonnement, bien que son esprit fût agité d'une étrange façon.

Pour lui, en effet, toutes les simagrées d'Antoine paraissaient des invocations à

quelque divinité inconnue, veillant comme l'antique dragon des Hespérides sur le trésor de l'île à Deux-Têtes. Les lignes cabalistiques tirées sur le gazon, les mesures prises avec soin, et même jusqu'au geste solennel de son compagnon frappant de son pic un point déterminé du sol, tout cela était dans l'ordre aux yeux du Sauvage. Il s'agissait de se rendre la gardienne favorable : les jongleries ne devaient pas être épargnées.

Tout en étant donc sous le coup d'un respect superstitieux, Tamahou ne s'était pas autrement ému et avait attendu avec un flegme de sagamo la fin des préparatifs.

Dès qu'Antoine se fut écrié : " Le trésor est ici ! " il quitta lentement son poste et s'avança.

—A l'œuvre, compère ! lui dit le beau parleur, dont l'œil brillait de fièvre. Pendant que je ferai jouer le pic, vous vous escrimerez avec la pelle et rejetterez hors du trou la terre que j'y aurai détachée. Allons, dépêchons-nous.... il y va de notre fortune !

Tamahou, sans prononcer une parole, prit la pelle apportée par Antoine et se mit à creuser.

L'autre entamait déjà le gazon à grands coups de pic.

Il était alors un peu plus de quatre heures du matin. Le disque rouge-feu du soleil surgissait lentement des hauteurs dentelées de la côte sud, et ses rayons traversaient resque horizontalement le feuillage du plateau, pour aller se jouer sur les travailleurs. Une légère brise commençait à s'élever, venant de l'ouest ; elle faisait onduler doucement les rameaux sonores des bouleaux, mais elle était impuissante à sécher le front trempé de sueur des deux compères.

C'était un étrange spectacle, qu'aurait reproduit volontiers le fantastique pinceau de Salvator Rosa.

Après une demi-heure d'un travail acharné, Antoine et son compagnon durent prendre un instant de repos. Leurs vêtements étaient collés sur leur peau ruisselante et les veines de leur cou gonflées à se rompre.

Tamahou avait dû même faire un sacrifice pénible : il s'était dénanti de sa couverte, qui gisait lamentablement sur le gazon, à quelques pas de là. Le pauvre homme avait alors apparu dans un costume

à effrayer les oiseaux de proie et à faire rire un *recorder* en fonctions. Imaginez des mitasses, devenues hauts-de-chausses, et montant jusque sous les bras, puis une sorte de sarrau tout en loques, d'une étoffe impossible à définir, recouvrant la partie supérieure du tronc et retombant en franges multiformes jusqu'à la hauteur des reins... Ajoutez à cela la coiffure que vous savez, faisant diadème à la figure grotesquement impassible du pauvre Sauvage... et songez un peu à ce que ça devait être !

Le lugubre Antoine lui-même faillit presque sourire à cette apparition carnavalesque ; mais la fièvre d'or qui le consumait l'empêcha vite de se livrer à cet excès de passion, et il préféra supputer mentalement la valeur de *son* trésor.

Quant à Tamahou, il était à cent lieues de se douter qu'il ne fût pas mis comme un cockney d'Hyde-Park, et il se cambrait aussi fièrement sous ses guenilles, qu'un mendiant castillan drapé dans ses haillons.

Après cinq minutes de répit, les travailleurs se remirent à l'œuvre. Bientôt leur tête seule émergea d'une excavation de six pieds carrés, au fond de laquelle le pic

continuait à s'enfoncer furieusement, pendant que la pelle, de beaucoup plus calme, rejetait méthodiquement les débris au dehors.

Tout-à-coup Antoine s'arrêta. Son outil venait de rencontrer une surface résistante, résonnant creux.

—Le voilà ! le voilà ! s'écria le chercheur, d'une voix étranglée.

—Aoh ! fit Tamahou. Es-tu sûr ?

—Sûr et certain. Hardi ! compagnon ; enlève vite la terre qui recouvre le coffre, pendant que je vais déblayer autour.

Et le beau parleur, fou d'émotion, se prit à donner le long des parois inférieures de la fosse de si furieux coups de pic, que tout en tremblait. Le promontoire entier résonnait comme un bronze creux.

—Hardi ! mon brave, hardi ! vocifère Antoine...nous y sommes !...nous le tenons ! ...Ah ! satané corbillard ! quelle fortune !... Ce coffre est aussi grand que la fosse !

Et le pic de frapper ! et le cap de résonner avec des bruits de canon qui détonne !

Soudain—ô miracle !—un formidable craquement se fait entendre ; la terre parait trembler, et le coffre ensorcelé se dérobe

sous les pieds des travailleurs, les entraînant avec lui dans les entrailles de la falaise !

C'est à peine s'ils ont eu le temps de jeter un cri.

Quelques instants s'écoulent ; puis le son d'une voix rauque monte de l'abîme, en même temps qu'un bruit étrange de terre et de rochers qui dégringolent.

—Aoh ! grommelle la voix.

—Satané coffre ! murmure un autre organe souterrain.

—Pas mort, toi non plus ? demande Tamahou.

—Pas tout à fait. Et vous ? gémit Antoine.

—Je n'en suis pas sûr. C'est peut-être ici l'enfer du Grand-Esprit.

—Ce maudit trou n'en vaut guère mieux.

—C'est la fée du trésor qui nous a punis.

—Au diable les trésors et les fées. Tâchons pour le moment de sortir d'ici. Où sommes-nous ?

—Dans la terre.

—Connu. Mais dans quelle partie ? à combien de profondeur ? Voyons ça.

Et Antoine se tire péniblement d'un amas de terre qui l'ensevelit jusqu'à mi-corps.

Il tâte à droite et à gauche les parois de la fosse où il vient de choir d'une façon si innatendue. Ses doigts ne rencontrent que le roc vif. Il répète la même opération en avant de lui. Là, il trouve le vide—un vide obscur, humide, impénétrable.

—Par ici ! crie-t-il à son compagnon.

Tamahou, qui vient aussi de se dégager, s'approche en tâtonnant.

—Je veux être pendu, dit-il avec humeur, si nous n'allons pas rencontrer quelque esprit dans ce trou noir.

—Viens toujours, mon garçon, réplique le beau parleur. On va savoir à quoi s'en tenir dans une minute.

Les deux hommes, l'un suivant l'autre, s'engagent alors dans une sorte de boyau souterrain, haut de six pieds et large de trois environ, s'ouvrant devant eux en pente douce et conduisant Dieu sait où.

Ils font ainsi une dizaine de pas, puis sont forcés de s'arrêter en face d'une muraille de rochers à pic.

C'est le boyau qui se termine là, en cul-de-sac.

Que faire ? Va-t-il falloir retourner en arrière et se retrouver dans la fosse aban-

donnée tout à l'heure.

Antoine veut au moins constater à l'évidence l'impossibilité d'aller plus loin. Il tâte, sonde, palpe les parois qui l'entourent... Rien. Pas d'issue !

—Allons ! se dit-il, c'est pire que je ne pensais. Est-ce que, par hassard, nous serions condamnés à crever de faim dans ce maudit cachot ?

Tamahou, lui, attend impassible le résultat des recherches de son compagnon. Son stoïcisme d'Indien ne lui permet pas de s'émouvoir, bien qu'il se croie sûrement sur la route qui mène aux plaines de chasse du Grand-esprit.

C'en était fait !

Antoine, après de vaines tentatives pour trouver une issue, allait retrourner sur ses pas, lorsque son pied gauche, en s'écartant pour faire volte-face, ne rencontra que le vide.

Le beau parleur faillit tomber et ne réussit à garder son équilibre qu'en s'arc-boutant du bras gauche contre la paroi rocheuse.

Mais cet incident lui donna un vague espoir. Il se baissa et se mit à sonder de

la main la solution de continuité du sol.

Une ouverture triangulaire, assez grande pour livrer passage à un homme, béait dans l'angle du cul-de-sac.

L'obscurité seule avait empêché de l'apercevoir.

Antoine s'y engagea bravement, les pieds en avant. Tamahou l'imita sans se faire prier.

Les deux hommes se glissèrent ainsi dans la fissure l'espace d'une minute. Puis Antoine tomba sur ses pieds, en s'écriant :

—Nous voilà sauvés !

Le beau parleur venait de déboucher dans une grotte assez spacieuse, faiblement éclairée par un jour lointain.

Tamahou ne tarda pas à le rejoindre, mais il n'eut pas plutôt regardé autour de lui, qu'il poussa un cri de stupeur :

—Ma cabane !

CHAPITRE V.

OU TAMAHOU ET ANTOINE SE FONT D'AIMABLES CONFIDENCES

Pour bien comprendre l'exclamation d'étonnement échappée à Tamahou et ne

pas être tenté de crier à l'invraisemblance, il faut que le lecteur remonte avec nous de quelques jours en arrière, jusqu'au cinq de ce mois de juin où nous en sommes rendus.

Ce jour-là — ou plutôt ce soir-là, car c'était vers huit heures de relevée—il ventait frais sur le fleuve et la mer se brisait en un violent ressac le long des falaises qui relient le cap Brûlé au cap Tourmente. Ce dernier promontoire surtout voyait ses assises de granit assaillies par une multitude de lames courtes, affolées, se heurtant en tous sens, se soulevant en milliers de pyramides ou se façonnant en aigrettes blanches, comme si un immense feu souterrain les eût mises en ébullition.

La mer n'est jamais bonne au pied de ce bastion géant des Laurentides; mais le soir du 5 juin 1857, soit qu'elle flairât la tempête, soit que le flot eût peine à combattre le jusant, elle était véritablement affreuse, et pas une petite embarcation n'eût osé s'aventurer à travers son clapotis.

Et pourtant, aussitôt que vint la nuit, un observateur accroché au flanc nord-est du cap aurait pu voir un léger canot d'écorce, monté par un seul homme, surgir

tout à coup d'une anfractuosité de la falaise et s'élancer hardiment vers la haute mer.

Le canot, vigoureusement pagayé, se cabra sur la lame, dansa au milieu du ressac, vit les aigrettes liquides déborder sa fine proue, mais il passa tout de même et se perdit bientôt dans l'obscurité.

L'audacieux canotier qui le montait n'était autre que Tamahou, fuyant les recherches des agents de la police, qui avaient mandat de l'arrêter.

Tamahou était un Sauvage montagnais, depuis longtemps en rapports avec les officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson, établis à la Malbaie. Chasseur remarquable et trappeur habile, il avait réalisé d'assez jolis bénéfices par la vente de ses peaux ; mais une insurmontable passion pour les liqueurs alcooliques et les violences dont il s'était rendu coupable en état d'ivresse avaient forcé les agents de la Compagnie à se défaire d'un aussi dangereux employé.

Tamahou éprouva un furieux dépit de ce contre-temps et jura de se venger.

L'occasion ne se montra que trop tôt.

En effet, à quelques jours de là, l'agent même qui avait renvoyé le Montagnais dut se rendre à un poste de traite assez éloigné, en compagnie d'un homme à son service.

Le malheur voulut qu'il rencontrât Tamahou sur sa route et qu'il s'adressât à lui pour un renseignement. La réponse du Sauvage fut un coup de fusil en pleine poitrine, qui étendit raide mort le malheureux agent.

Voilà pourquoi Tamahou affrontait une mer affolée et se dirigeait nuitamment vers le sud.

La police était à ses trousses depuis un grand mois et l'avait suivi des rives du lac Ha-Ha aux Laurentides. Là, elle avait perdu sa trace au milieu de ce fouillis de montagnes, de forêts et de vals, où le diable lui-même égarerait ses diablotins.

Tamahou eut donc le temps de respirer et profita de ce répit pour se construire le canot d'écorce que nous venons de voir bondir comme un dauphin sur le fleuve déchaîné.

Pendant deux heures entières, le Sauvage lutta contre le vent et la mer. Enfin, il aborda sur une île, qu'il jugea déserte.

C'était l'île à Deux-Têtes.

Après une nuit passée à l'endroit même où il avait pris terre—la seule nuit peut-être de calme sommeil qu'il eût goûtée depuis son meurtre–Tamahou cacha son canot dans les broussailles du rivage et parcourut en tous sens son nouveau domaine pour constater s'il en était bien l'unique habitant.

L'île était absolument déserte.

—Aoh ! se dit le Sauvage, c'est ici que j'élèverai ma cabane. Les hommes noirs seront plus habiles que les renards du lac Ha-Ha, s'ils suivent ma piste jusque sur cette île déserte.

Et, sans plus se soucier des moyens d'existence qu'il trouverait sur cet ilot perdu, Tamahou se mit en frais d'installation. Il découvrit, près de l'extrémité méridionale de l'île et proche de la mer, une grotte naturelle creusée, par les vagues probablement, dans le roc de la falaise.

Seules, les hautes marées équinoxales devaient battre maintenant cette partie du promontoire, car une dune de sable, couverte de bois flotté, indiquait à cinquante pieds de là le maximum d'élévation atteint par le flot en temps ordinaire.

Le Montagnais en fit ce qu'il appelait pompeusement sa *cabane* et y transporta son canot d'écorce, son mince bagage et ses armes.

La grotte où s'était établi Tamahou consistait d'abord en une excavation à peu près circulaire, haute d'environ sept pieds et pouvant en avoir le double de diamètre. Cette excavation semblait être le résultat d'une profonde fissure de la falaise, dont la partie supérieure, hors des atteintes de la mer, s'était bouchée petit à petit par la terre éboulée, les racines et les détritus de toutes sortes transportés par le vent, tandis que les vagues avaient incessamment agrandi l'extrémité inférieure.

Une ouverture, à peine assez grande pour livrer passage à un homme, donnait accès dans cette singulière caverne.

Puis, faisant suite à la première, venait une seconde grotte plus petite, moins élevée et affectant une forme oblongue, dont l'axe obliquait vers le nord.

Les deux pièces communiquaient ensemble par une étroite crevasse—couloir humide travaillé dans le roc par la main capricieuse de la nature.

La voûte de ces cavernes constituait une partie du plateau où, dans un précédent chapitre, nous avons vu Antoine Bouet courir comme un fou vers les bouleaux qui en couronnaient le rebord et s'arrêter net à la voie menaçante de Tamahou. Or, l'endroit choisi pour déterrer le prétendu trésor indiqué par la Démone se trouvait être précisément au-dessus d'une profonde fissure qui, partant du fond de la dernière grotte, courait vers le nord jusqu'en arrière des bouleaux.

Cette mince voûte avait cédé sous les furieux coups de pic de notre ami Antoine, entraînant dans sa chûte les travailleurs et une masse considérable de terre.

Tamahou ne soupçonnait pas l'existence de cette espèce de boyau, faisant suite à son logis. Aussi fut-il très-étonné de se retrouver comme cà, tout à coup, *chez lui*, sans être entré par la porte, et s'écria-t-il avec ahurissement :

—Ma cabane !

—Comment..... ta cabane ? répliqua Antoine.

—Eh ! oui, c'est ma cabane..... reprit le Sauvage, en se baissant pour palper un

objet gisant sur le sol. Je la connais bien, je suppose, puisque je l'habite depuis quinze jours. Tiens, voici mon filet pour prendre de la *boitte* ! voilà deux oiseaux que j'a abattus hier sur la grève ! Et là, dans ce coin, sur une tablette de roc, il y a mes lignes, de la poudre, du plomb, deux couteaux, une petite provision de tabac... Tu vois bien que c'est ma cabane !

—Je ne conteste pas..... Mais comment se fait-il..... ? murmura le beau parleur.

—Cela se fait qu'au lieu d'être entrés par la porte, nous avons culbuté dans une crevasse qui nous y a conduits. Suis-moi : tu vas comprendre.

Tamahou s'approcha alors d'une des parois de la grotte et s'effaça pour se faufiler dans une nouvelle fissure où tremblait un rayon de lumière.

Antoine en fit autant, et les deux hommes débouchèrent aussitôt dans une seconde caverne, mais plus grande et abondamment éclairée par une échancrure de la falaise, à travers laquelle se voyait et s'entendait la mer déferlant sur le rivage.

—Ah ! satané corbillard ! la vue du fleuve

me fait du bien ! s'écria Antoine, en respirant bruyamment.

—Hum ! toussa le Montagnais, à moi aussi !

—Et c'est ici que tu demeures ?

—Oui.

—Depuis quinze jours, m'as-tu dit ?

—Depuis la nouvelle lune.

—Où étais-tu auparavant ?

Tamahou étendit son bras vers le nord.

—Là-bas, dans la forêt, dit-il ?

—Avec les tiens ?

Le Sauvage fit signe que oui.

—Pourquoi les as-tu quittés ? demanda Antoine, après un court silence.

Tamahou hésita. Puis, paraissant prendre brusquement un parti :

—Ecoute, dit-il... Mais auparavant jure-moi sur les os de ton père que tu ne me trahiras pas.

—Je te le jure.

—Bien. Si tu me trompais, la balle de mon fusil irait te chercher jusque sur la grande île. Maintenant, ouvre tes oreilles, car je vais te confier un secret qui peut me faire pendre : j'ai tué un homme.

—Vrai ? fit le beau parleur en reculant d'un pas.

—Je ne te l'aurais pas dit si j'eusse pu vivre ici sans le secours de personne. Mais le gibier est rare et ma provision de poudre s'épuise..... J'ai besoin de quelqu'un pour renouveler mes munitions et m'acheter des engins de pêche sur la terre ferme. Voilà pourquoi je me confie à toi. Iras-tu vendre le pauvre Sauvage exilé de ses terres de chasse ?

—Non, certes ! répondit fortement Antoine qui, depuis quelques secondes, semblait en proie à une étrange préoccupation.

—Alors, tu es disposé a m'aider et à faire ce que je te demande ?

—Je t'achèterai tout ce qu'il te faut et t'apporterai moi-même ces objets dans mon *flat*.

—Aoh ! tu es un ami et j'ai bien fait de t'épargner la vie.

Le confident de la mère Démone ne répondit pas. Il paraissait retourner dans sa tête quelque idée diabolique, à en juger par les éclairs fauves qui jaillissaient de ses yeux.

Tout à coup, il se redressa, et regardant Tamahou bien en face :

—Si je ne te laisse manquer de rien, dit-il ; si je t'apporte de la viande, de la farine,

du sel, une marmite, des munitions, tout ce que tu veux avoir, enfin, me rendras-tu un service ?

—Tamahou sera ton chien, si tu fais cela ! répondit aussitôt le sauvage.

—Quelque soit la nature du service ? insista Antoine.

—Je ferai tout, tout. J'irai tuer tes ennemis, si tu en as, jusque dans leurs cabanes.

—Jure ! dit le beau parleur.

—Sur les ossements de mes ancêtres, je le jure.

Un nouveau silence coupa la conversation des deux hommes. Le misérable Antoine hésitait encore à confier au Sauvage le plan qui venait de surgir dans son esprit relativement à son éternel cauchemar, sa filleule Anna.

Dans la voie du crime, c'est le premier pas qui coûte....

Antoine allait le faire, ce terrible premier pas.

—Allons ! dit-il enfin, le sort en est jeté : il faut que l'obstacle à ma fortune disparaisse, ou je ne serai qu'un gueux toute ma vie....J'ai assez tardé, combattu....même ; s

j'eusse trouvé le trésor de Fournier, je n'en serais pas venu là ; mais la fatalité qui s'acharne sur moi ne l'a pas voulu...Tant pis ! que les scrupules aillent aux cinq cents diables ! je veux que mes enfants aient du pain !

Et, s'asseyant sur une saillie du roc, le beau parleur fit signe à Tamahou de l'imiter.

Le Sauvage prit une pipe, la bourra conciencieusement et l'alluma avec un briquet et de l'amadou ; puis, s'asseyant par terre les jambes croisées, il attendit gravement.

Que se passa-t-il entre ces deux compères également doués pour le mal, éminemment faits pour s'entendre ?....Quels noirs complots tramèrent-ils dans le secret des grottes de l'île à Deux-Têtes ?

C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir, car le temps est proche où les événements prédits par la mère Démone doivent recevoir leur accomplissement.

Antoine ne regagna Saint-Français qu'à la tombée de la nuit.

CHAPITRE VI

OU PIERRE BOUET S'OCCUPE DE SON MAGOT.

Le surlendemain du jour où se sont accomplis les événements rapportés dans le précédent chapitre, le père Bouet et sa femme, assis l'un près de l'autre dans la cuisine de leur maison, causent à voix basse.

Il est huit heures du soir, et la nuit s'étend sur la campagne. Ce n'est pas tout à fait l'obscurité, car le ciel d'un azur sans nuage garde encore les derniers reflets de l'astre qui s'en va ; mais ce sont ces teintes crépusculaires qui commencent à noyer les contours des objets, puis qui, s'épaississant peu à peu, finissent par les envelopper d'une gaze à peine translucide.

Les travailleurs sont encore aux champs. Ils profitent des quelques beaux jours qui viennent de se succéder pour achever leurs hersages, mettre la dernière main aux semailles et terminer la toilette de leurs terres, avant de les abandonner aux influences diverses qui favorisent l'œuvre mystérieuse de la germination.

Au dehors tout est silence, et le village semblerait endormi si, de temps à autre, une voix d'enfant ne réveillait les échos du soir et si, de loin en loin, on ne voyait une femme, armée de chaudières, enjamber prestement la clôture du chemin et gagner les clos pour traire ses vaches.

Assis à côté l'un de l'autre, les époux Louet sont donc engagés dans une conversation à voix basse.

—Vois-tu, bonne femme, dit le mari, je ne serai tranquille qu'après avoir terminé ces arrangements.

—On dirait, à t'entendre, que tu sens ta mort ! répond en souriant Marianne.

—Si l'on peut dire ! Je n'ignore pas que je ne suis plus à l'âge de quinze ans... Mais le coffre est encore solide, ratatinette ! et le bon Dieu, qui m'a fait vivre près de trois-quarts de siècle, m'accordera bien un *robinet* d'une couple d'années pour voir ma fille mariée à celui qu'elle aime et faire sauter sur mes genoux un de ses enfants.

—Où est-*il* à présent ?

—Le Charles à Anna ?

—Oui, son prétendu.

—Sur la grande mer, *parbleur !*...c'est-

à-dire non... Il doit s'en revenir avec sa goëlette.

—Ah ! mon Dieu !... Et les gros temps qu'on a eus ces jours derniers ?

—Psitt !.... il en a vu d'autres que ça depuis qu'il navigue. Ce n'est pas lui qui se laisse surprendre par la tempête.

—Mais il devrait être de retour à cette heure !

—Tu badines ! Il a dit comme ça qu'il arriverait à la fin de juin ou au commencement de juillet, selon que les affaires de son commerce iraient bien ou mal.

—C'est vrai....je me rappelle.

—Alors, faut pas se faire de bile avant le temps. Il y a bien assez de cette pauvre Anna qui se *chacote* pour rien.

—Oui. elle est bien triste, la chère enfant.

—Toutes les jeunes filles sont comme ça quand leur amoureux est loin. Ça s'en ira comme s'en va la brume au premier vent du matin. Laisse arriver le Charles...et tu verras.

—En attendant, elle pâtit, la pauvre ange, et ça me chavire le cœur.

—Faut pas s'attrister inutilement, ma bonne Marianne. C'est son dernier voyage, il l'a promis.

—Tant mieux ! car c'est trop inquiétant d'avoir un mari sans cesse éloigné et en danger de périr. Je lui aurais plutôt refusé ma fille, s'il n'avait pris cet engagement-là.

—C'est ce que je lui ai dit, moi aussi. Mais tu sais comme il est fier. Il ne voudrait pas épouser Anna, sans apporter autant qu'elle, crainte de passer pour avoir recherché sa bourse.

—Ça leur fera un joli magot, sais-tu ?

—Ils le méritent, ma femme, car ce sont de bons enfants. Nos biens ne seront jamais mieux placés qu'entre leurs mains.

—Et ton frère ?

—Antoine ?

—Oui.

—En voilà un fainéant et un gaspillard qui guette mon sac, sans que ça paraisse ! Mais, ratatinette ! Pierre Bouet n'est pas si bête qu'il en a l'air... Antoine peut se tetter les pouces : je ne suis pas pour dépouiller ma fille d'adoption, mon enfant légitime, celle qui fait la joie de ma vieillesse, pour encourager les vices d'un pareil grugeur. Pas si fou !.... C'est qu'il avalerait mes épargnes en quelques années, le coquin !

—Je ne dis pas non ; mais, mon pauvre Pierre, il ne faut pas oublier qu'il a des enfants et que ce n'est pas leur faute si leur père est un panier percé.

—Hem !

—La terre d'Antoine est couverte d'*impothèques* et va être vendue d'un jour à l'autre.

—Tant mieux pour lui ! il sera obligé de travailler.

—Mais s'il ne travaille pas ?

—Il crèvera de faim.

—Et les enfants ?

—Hem ! hem !

—Ce sont nos neveux.

—Je ne conteste pas.

—S'ils allaient pâtir, manquer de pain ?

—Ils viendront manger ici.

—Jamais Antoine ne consentira.

—Alors.....

—Alors ?....

Un court silence. Puis Bouet parait prendre une brusque détermination.

—Tiens, vieille, dit-il, je n'aime pas à voir souffrir les enfants, quand bien même ils ne m'appartiennent pas ; je dirai au notaire de marquer cinq cents piastres pour Ti-Toine, à prendre sur ma part.

— n ferai autant pour Maria.

— is, attention ! il ne faut pas qu'Antoine che un mot de cela, car il serait capable de se fier l-dessus et de continuera à paresser en attendant notre succession.

—Je me garderai bien de lui en souffler mot, et nous recommanderons le secret au notaire.

—C'est ça. De façon que nos testaments seront d'abord...

—Au dernier vivant les biens.

—Oui, mais à la condition expresse que la part du premier mourant retourne à Anna, lorsque l'autre lèvera le pied.

—Bien sûr. Nous ferons chacun un testament pareil, de telle manière que la petite aura tout, en fin de compte.

—Oui, sauf toutefois les mille piastres données aux enfants d'Antoine.

—Comme de raison.

Nouveau silence.

Le père Bouet se lève, allume sa pipe-fait quelques pas dans la pièce, puis s'arrê, tant tout à coup :

—Ah ! mais dis donc, Marianne...

—Quoi ?

—C'est drôle, mais j'ai quasiment l'idée que nous arrangeons mal nos affaires.

—Comment ça, vieux ?

—Eh bien ! oui...une supposition...

—Fais.

—Suppose pour un moment que je crève le premier ..

—Ce n'est pas à craindre.

—Suppose toujours. Dans ce cas, tu hérites de moi, mais la petite est au moins sûre de ma moitié, quand tu seras venue me rejoindre.

—Naturellement.

—Bon. Suppose maintenant que tu meures à ton tour, sans avoir fait un nouveau testament : qui va mettre la main sur ta part ?

—Hé ! la petite !

—Mais non.

—Mais oui.

—En vertu de quel acte ? Pas du testament que nous ferons demain, dans tous les cas, puisque ce sera à moi que tu auras laissé tes biens...

—Après ?

—Et que je n'y serai plus pour remplir la condition de les remettre à Anna.

—C'est ma foi vrai. Voyez donc un peu !

—Hein ! Ce n'est pas si simple que ça paraissait.

—Comment faire, alors ?

Le père Bouet devient perplexe. Cette difficulté inattendue le chiffonne beaucoup, car il ne voit pas trop comment la tourner. Sa marche s'accélère ; les bouffées succèdent aux bouffées, d'une seconde à l'autre plus épaisses, plus pressées ; mais aucun expédient ne lui vient à l'esprit.

Marianne, de son côté, laisse inactives les aiguilles de son tricot et jongle, les yeux tournés vers le plafond.

Cinq minutes se passent ainsi.

On entend la voix des travailleurs qui arrivent des champs. Anna elle-même va sans doute rentrer d'un instant à l'autre. Il faut prendre une décision, pendant que tout le monde est absent.

—Ratatinette! faut-il être bête! s'écrie tout à coup le père Bouet, en s'approchant de Marianne.

— Tu dis ?... fait cette dernière, en se remettant vivement à tricoter, avec l'effarement d'une personne surprise en flagrant délit.

—Je dis que ça prend moi pour n'avoir pas de *jarnigoine*.

—Explique-toi.

—C'est bien simple. Je viens de pêcher

une idée, que j'aurais dû avoir tout de suite, et qui nous eût tiré d'embarras en un clin-d'œil.

—Quelle idée ?

—Mon Dieu ! celle de faire chacun notre testament directement en faveur de la petite, sans nous occuper du survivant.

—En effet, pourquoi pas, puisque tout est pour elle, sauf toutefois les mille piastres des enfants ?

—Sans doute. Comme cela, pas de *chacoterie* à redouter après notre mort.

—Pas la moindre.

—Allons ! c'est dit, n'est-ce pas ?

—C'est entendu. Le notaire peut venir quand il voudra.

—Je l'ai mandé pour demain après les vêpres. Mais, chut ! voilà *nos gens* qui arrivent.

Les échos du voisinage se renvoyaient, en effet, une rumeur grandissante. C'était des chants, des apostrophes, des coups de fouets, mêlés de mugissemnts, d'aboiements et de bruits de roues sur le sol durci du chemin.

Les cris les plus disparates se confondaient : " Pigeon ! Barré ! marche donc !—

Hue! Bob!—Dia! Cendrée! —Holà! Grisette!— Belée, ma satrée paresseuse! "

Tout cela entre-coupé du claquement sonore des *mises* de fouets et de ce sifflement particulier usité pour aiguillonner les bêtes de somme.

Le père Bouet se rendit au-devant de ses engagés, alors occupés à défaire les attelages de leurs chevaux près de la grange et à remiser les instruments aratoires.

Une voix lui cria des bâtiments voisins :

—Hé! Pierre, comment ça va-t-il?

Le père Bouet se retourna et vit son frère Antoine en train lui aussi de dételer un cheval et une paire de bœufs, avec l'aide de son aîné.

—Pas mal, et toi? répondit le bonhomme. As-tu fini tes hersages?

—Il me reste encore une petite pièce dans mes *terres fortes*.

—Moi, j'ai fini; il n'y a plus qu'à laisser pousser.

—Oh! toi!... murmura Antoine, en disparaissant sous la porte de son écurie.

Quand les deux engagés et la servante Joséphine furent rentrés dans la maison et que la table eut été dressée, le père Bouet demanda :

—Où donc est Anna ?

—En effet... où est-elle ? dit à son tour la vieille Marianne. Elle est partie vers cinq heures pour aller lire sous le gros noyer du bord de la côte...et il est près de neuf.

—Je cours voir ! s'écria le bonhomme, en proie à une vive inquiétude.

Et, prenant à la hâte son bonnet de laine, il franchit rapidement les deux arpents qui séparaient la maison de la côte.

Arrivé sous un gigantesque noyer, dont les branches touffues s'étendaient presque jusqu'à terre, il regarda autour de lui.

Personne. Le livre de la jeune fille—*Voyages du capitaine Cook*—gisait par terre, en face d'un banc de bois brut adossé à l'arbre ; mais pas autre chose... pas même une frange de son fichu !

Le père Bouet eut froid au cœur, sans trop savoir pourquoi, et voulant se faire une raison : "Je suis fou, dit-il : elle est allée chez Francillon pour lui montrer à broder. Cette pauvre veuve, elle a bien besoin qu'on lui aide...Seule avec six enfants ! "

Tout en faisant ces réflexions, le bonhomme enjambait les clôtures et, courant malgré son âge, se rendait au domicile de la veuve.

Cette femme déclara n'avoir pas tant seulement vu le bout du nez de la *petite demoiselle.*

Bouet sentit ses jambes se dérober sous lui. Sans répondre un mot, il quitta la Francillon et continua ses recherches jusqu'au presbytère même.

Personne n'avait vu Anna !

Alors le père Bouet revint chez lui, en proie au plus violent désespoir.

—Ma fille ! ma fille est perdue ! s'écria-t-il en s'affaissant sur un siège.

Marianne, malgré la faiblesse de ses jambes, se trouva debout.

—Quoi ! tu ne la ramènes pas ! dit-elle, les yeux dilatés par la terreur.

—Personne n'en a eu connaissance..... Elle est perdue !... nous ne la reverrons jamais ! répondit sourdement Pierre Bouet, dont les bras pendaient inertes le long de sa chaise.

—Perdue ! gémit Marianne, en portant les mains à son front. Ah ! Seign... !

Elle ne put achever et tomba lourdement sur le plancher de la cuisine.

On la transporta aussitôt sur son lit, et une voiture fut dépêché au médecin le plus proche.

Pendant toute la nuit, les recherches continuèrent sans résultat. Le lendemain, la paroisse entière était en émoi. On organisa des battues en règle et, huit jours durant, l'île fut fouillée de sa pointe orientole à sa pointe occidentale.

Les braves habitants de Saint-François, qui partageaient sincèrement la douleur de leur plus aimé concitoyen, firent noblement les choses. Antoine Bouet, entre autres, le frère désolé de l'homme si lourdement atteint, se distingua par sa dévorante activité. Il ne se donna ni repos ni trève pendant cette semaine de patrouilles à travers l'île. Dirigeant une escouade de jeunes gens, il ne laissa pas un seul recoin inexploré et s'attira l'admiration de tous par la sincérité de son chagrin.

Mais, hélas ! tout fut inutile....

Anna demeura introuvable.

—

CHAPITRE VII.

Où Ambroise Campagna commence à n'avoir plus peur

Une semaine après la disparition d'Anna —c'est-à-dire le premier dimanche de juillet suivant— vers huit heures du soir, la maison de Pierre Bouet était envahie par une foule silencieuse et émue.

On attendait une grande visite—celle du bon Dieu. Le curé de la paroisse devait, en effet, administrer le viatique à Marianne, dont la situation très grave inspirait de sérieuses alarmes.

La pauvre femme n'avait recouvré la connaissance, que pour se voir envahie par une fièvre, qui n'avait fait qu'augmenter depuis son apparition. Aussi, redoutant une crise pour la nuit qui approchait, le médecin avait-il cru devoir informer le père Bouet de la gravité du cas et lui recommander de prendre ses précautions, en vue d'un résultat fatal.

Le notaire était venu, après les vêpres, recevoir le testament de la malade—circonstance dont avait profité Pierre Bouet pour

faire aussi le sien ; c'était maintenant au tour du curé de régler une affaire autrement importante, la grande affaire du salut. Déjà, dans le lointain, on entendait le tintement de la clochette précédant le ministre du culte ; le bruit des voitures roulant sur le chemin grandissait de seconde en seconde ; bientôt il devint tonnerre et cessa brusquement en face de la maison.

Une minute s'écoula ; puis soudain tous les genoux fléchirent, toutes les têtes se courbèrent : le prêtre entrait.

Il n'y a rien de grand comme ces scènes, si majestueuses dans leur simplicité. On les voit tous les jours, sans s'y habituer ; on y assiste toute sa vie, sans parvenir à se défendre de l'austère émotion qu'elles produisent !

Quand la cérémonie fut terminée ; quand la voiture qui ramenait le curé chez lui eut cessé de faire entendre son roulement, les lèvres, jusqu'alors muettes, se prirent à chuchoter. Des groupes se formèrent ci et là, dans la cuisine, devisant à voix basse sur la disparition d'Anna, cause de la soudaine maladie de cette pauvre Marianne.

Pierre Bouet, abîmé dans une morne douleur, était resté près du lit de sa femme, qu'il n'avait pas quittée, du reste, depuis la fatale soirée du 24 juin.

Les conjectures et les suppositions pouvaient donc aller leur train, sans risque d'être retenues par la crainte d'aviver inutilement la plaie saignante ouverte au cœur du bonhomme.

Aussi ne se faisait-on pas scrupule d'émettre les avis les plus fantastiques.

—On ne m'ôtera pas de l'idée que la petite se retrouvera, disait Ambroise Campagna. Après tout, une *créature* ne disparaît pas comme ça d'une paroisse, sans qu'on puisse seulement savoir quel *bord* elle a pris.

—C'est-y pas sacrant ! répliquait Olivier Asselin. Faudrait alors qu'elle se fût évanouie en fumée !

—Ou encore que la chasse-galerie l'eût enlevée dans un de ses tourbillons ! continuait un troisième.

—Ou encore que les gens qui l'ont apportée ici fussent revenus la chercher ! supposait un quatrième.

Et les têtes de hocher, avec des airs mystérieux.

—Ça ne serait pas juste, ça ! fit remarquer Ambroise Campagna, répondant à la dernière conjecture. Pierre a élevé cette enfant, comme si c'eût été sa propre fille ; il l'a fait éduquer en vraie demoiselle ; il s'est mis en quatre pour la rendre heureuse, et, au jour d'aujourd'hui, on viendrait la lui reprendre, sans même dire merci ! Encore une fois, ça ne serait pas juste, sacrable de mille commerces ! Pas vrai, Antoine ?

Le beau parleur, ainsi interpelé, releva vivement la tête et parut secouer une invincible torpeur. Sa figure anguleuse, sur laquelle un profond chagrin semblait avoir mis son empreinte, s'anima un instant. Il demanda d'une voix creuse :

—Quoi ?

—Je dis que si c'est les gens de la chaloupe-fantôme qui ont enlevé la petite, il ont fait là un vilain coup, qui ne les mènera pas en paradis.

—Tu as la berlue, Ambroise. Tu sais bien que, si une chaloupe était venue à Saint-François en plein jour, on l'aurait vue.

—Elle pouvait être cachée dans la rivière Bellefine (1), en attendant la nuit.

—Va donc ! Ne te souviens-tu pas que j'ai pris à cet égard tous les renseignements possibles ? D'ailleurs, Anselme Théberge, qui descendait de Québec avec sa chaloupe pleine de passagers, n'a-t-il pas déclaré qu'il n'avait rencontré aucune embarcation remontant le fleuve, le soir de la disparition ?

—C'est vrai, ça : j'y étais, répondit Asselin.

—Tu vois ! reprit Antoine, en s'adressant à Campagna.

—Oui, j'admets qu'une chaloupe se dirigeant vers Québec n'aurait pu manquer d'être vue par Anselme, répondit ce dernier. Mais si cette chaloupe eût pris l'autre côté, se fût dirigée vers les îles, par exemple ?

—A cette supposition, fort plausible, pourtant, le parrain d'Anna sentit un frisson lui courir de la plante des pieds à la racine des cheveux.

—Vers les îles !..... y songes-tu ? se récria-t-il.

(1) Rivière Dauphine. Gros ruisseau qui sépare Saint François de Saint-Jean.

—Pourquoi pas ? demanda tranquillement Ambroise.

—Pourquoi pas ? ..... Dame ! parce que... enfin, tu as de drôles d'idées !

—Eh ! sacrable de tonnerre ! faut toujours bien que cet enfant-là soit quelque part ! Qui empêche qu'on ne l'ait entrainé là ?

—Où... là ?

—A l'île Madame, à l'île aux Reaux, à l'île à Deux-Têtes... n'importe laquelle.

—A l'île à Deux-Têtes ?.... Cette bêtise ! Pourquoi plus à l'île à Deux-Têtes qu'ailleurs ?

—Tiens ! comme si j'avais parlé de l'île a Deux-Têtes plus que des autres.

Antoine se mordit les lèvres. Il s'aperçut qu'il venait de faire un pas de clerc et répondit aussitôt :

—Au fait, Ambroise, la chose est possible, quoique infiniment peu probable. Ne vas pas croire au moins que je voudrais négliger une seule chance de succès dans les recherches que nous avons entreprises. C'est tellement le cas, que j'ai une proposition à te faire.

—Une proposition ! Laquelle ?

—Tu aimes bien Pierre, n'est-ce pas ? et tu serais disposé à tout faire pour lui rendre sa fille ?

—C'est-il pas sacrant ! Pierre m'a souvent rendu service, et ce n'est pas Ambroise Campagna qui en perdra le souvenir.

—Bien. Dans ce cas, aide-moi à faire une dernière tentative pour recouvrer la petite.

—Tout de suite, Antoine.

—Alors, attelle ton cheval, sans plus tarder : nous allons chez la Démone.

A ce nom redouté, un frisson courut dans le groupe des causeurs.

—La Démone ! murmura Ambroise, avec une émotion involontaire.

—Oui, la Démone, répondit tranquillement le beau parleur.

—C'est que, vois-tu...

—Quoi donc ?

—Elle n'a pas une trop bonne réputation.

—C'est une *jeteuse* de sorts ! dirent les autres.

—Qu'importe, pourvu qu'elle nous dise où est la petite ?

—Tu as raison, Antoine. Je ne te cacherai pas que cette démarche me répugne,

mais c'est égal ! je peux bien faire un sacrifice pour un ami comme Pierre. Allons-y.

—Mets un rameau bénit dans ta poche, dit Olivier Asselin : ça préserve du diable.

—Donne.

Asselin se dirigea vers une branche de sapin clouée au-dessus de la croix traditionnelle, en cassa un bout et l'apporta à Ambroise.

—Merci, dit ce dernier. Maintenant, je suis prêt, ajouta-t-il.

—Va atteler. Nous partons tout de suite, répondit Antoine, en se levant.

Trois-quarts d'heure plus tard, les deux insulaires heurtaient à la porte de la sorcière.

Celle-ci n'était pas encore couchée et demanda aussitôt :

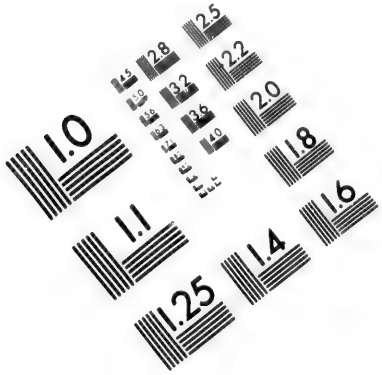
- Qui est là ?

—Des amis de Pierre Bouet, cria le beau parleur à travers le trou de la serrure.

La porte s'ouvrit aussitôt.

—Eh ! bonsoir, mes fils, dit la vieille. Qui vous amène si tard ?...Il arrive minuit, savez-vous !

—Nous venons vous consulter, la mère, répondit Antoine.



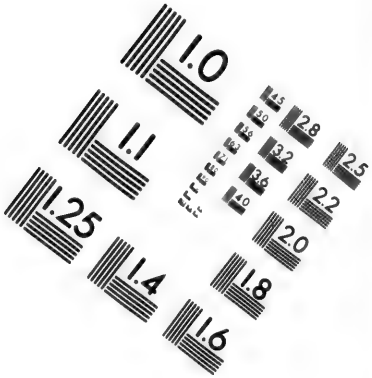
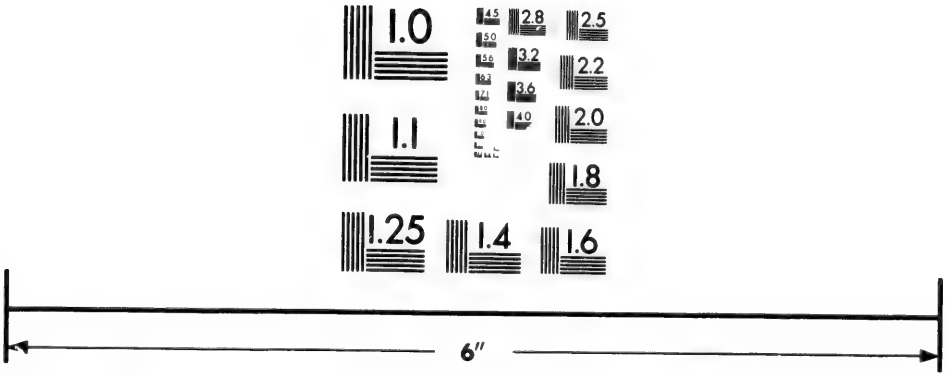
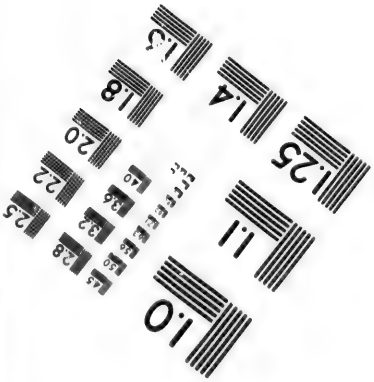
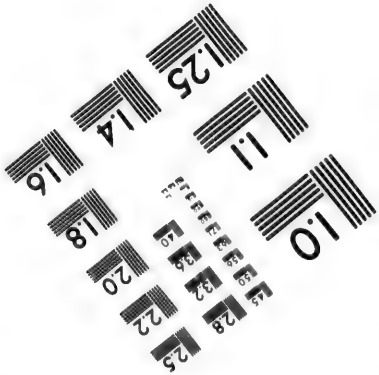


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

—Me consulter ?.... Ah ! ah !... Une belle heure, ma foi, pour rendre des oracles ! C'est à minuit que les esprits rôdent dans les campagnes et qu'ils sont plus faciles à apprivoiser. Que voulez-vous savoir, mes enfants ?

—Nous voulons savoir ce qu'est devenue la fille à Pierre Bouet.

—La fille à Pierre Bouet, cette petite blonde jetée sur les rivages de l'île par une nuit de tempête ?

—Précisément, la mère. Elle a aujourd'hui dix-sept ans.

La vieille tressaillit ou feignit de tressaillir.

—Qui êtes-vous, demanda-t-elle avec autorité, vous qui cherchez à pénétrer les secrets du monde intermédiaire ?

—Moi, je suis le frère de Pierre Bouet, répondit Antoine.

—Et, moi, son ami, ajouta Ambroise.

La Démone s'était levée, comme en proie à une grande surexcitation. Elle marcha quelque temps dans la pièce, redressant sa taille exigue et marmottant des paroles incohérentes. Finalement elle s'arrêta en face des deux hommes et fixant sur eux ses prunelles verdâtres :

—Il est dans la nature, dit-elle, des choses que les yeux de l'homme ne sont pas faits pour voir, ni ses oreilles pour entendre. Les esprits familiers les révèlent parfois à de rares privilégiés, mais frappent impitoyablement les curieux qui veulent y mettre le nez. Malheur donc à ceux qui s'obstinent dans leur entêtement aveugle et cherchent à s'introduire dans ce monde mystérieux, intermédiaire entre le ciel et la terre ! Malheur aux incrédules qui doutent de la puissance de ces esprits et prétendent expliquer toute chose au point de vue naturel ! Malheur surtout à ceux qui, n'ayant pas la foi, viennent jusque dans leur sanctuaire braver les confidents de ces divinités sublunaires ! Leurs animaux périront, atteints de maladies étranges, que l'art se déclarera impuissant à guérir ; leurs plus beaux champs d'avoine et de seigle se transformeront en clos incultes, et la mort ira s'asseoir au foyer de leur famille !

Les deux hommes semblaient pétrifiés et courbaient malgré eux la tête, sous cette apostrophe singulière. Ambroise Campagna, surtout, n'était rien moins que rassuré et se rapprochait à petits pas de la

porte, comme pour fuir une apparition de l'autre monde.

—Allons-nous-en ! glissa-t-il à l'oreille de son compagnon.

Mais Antoine parut se raidir contre la vague terreur qui l'envahissait, et répliqua bravement :

—Un mot, la mère ?

—Encore ? fit celle-ci.

—Faut-il donc renoncer à nos recherches ? Anna est-elle décidément perdue pour toujours ?

—Va demander au feu de l'enfer de rendre ses damnés ! Va prier les gouffres de la mer de remettre vivants sur le pont des navires les victimes qu'ils ont englouties ! Va dire au requin de lâcher la proie que ses dents ont broyée !.... Mais n'espère pas une minute que les esprits malins qui voltigent dans les brumes du fleuve ramènent jamais dans les bras de Pierre Bouet l'enfant vouée dès sa naissance aux ténèbres des nuits sans lune !

Et, après avoir prononcé ces paroles énygmatiques, la sorcière fit de la main un geste impérieux.

—Maintenant, dit-elle, allez-vous-en et ne reparaissez plus !

Les deux hommes ne se le firent pas répéter et sortirent précipitamment.

Une fois qu'ils furent en plein air et à quelque distance de la mâsure, Antoine dit à son compagnon :

—Hein ! qu'en penses-tu ? n'avais-je pas raison de croire la petite à jamais perdue ?

—Que le diable emporte cette vieille guenille de femme ? grommela Ambroise, encore ému de ce qu'il venait d'entendre.

—Chut ! les sorcières ont l'oreille fine.

—Ça m'est égal.

—Malheureux ! ne crains-tu pas ?

—Je n'ai plus peur.... je ne veux plus avoir peur. Un homme est un homme, après tout. Qu'elle me jette des sorts, si elle le veut : ça ne m'empêchera pas de dire que cette furie-là a une vilaine frimousse et que je la crois capable de bien des choses.

—Doucement, Ambroise, doucement.

—J'en mettrais ma main dans le feu... Vois-tu, Antoine, il est impossible que le bon Dieu donne à une créature humaine une figure aussi repoussante, si elle n'a pas une âme à l'équipollent.

—Cette idée !... On voit tous les jours

les meilleures gens du monde porteurs de physionomies impossibles.

—C'est vrai. Mais ces personnes-là ne sont que laides ou ridicules, tandis que la tireuse de cartes, elle, est véritablement effrayante et me fait l'effet du diable en personne.

—Ta ! ta ! ta ! mon pauvre Ambroise, la peur te fait déraisonner. La Démone est loin d'être un Enfant-Jésus, mais c'est une bonne vieille qui n'a jamais fait de mal à personne.

—Pas de mal à personne ?... Hum ! on n'en sait rien. Dans tous les cas, cette espèce de guenon-là est loin de m'inspirer confiance. Ça ne va jamais à la messe, ni à confesse, ni même à l'église.

—La belle affaire ! quand tu auras son âge— au moins cent ans— tu ne penseras guère à courir les chemins.

—Qui sait ?... elle n'a peut-être pas même été baptisée ?

—Pour ça, oui : j'ai vu un chapelet accroché au-dessus de son lit.

—Quand cela ?... Tu es donc dans son intimité ?

—Satané chien ! si l'on peut dire ! Dieu

merci, je me respecte, et c'est par pur adon que j'ai vu ce chapelet, il y a longtemps déjà... plusieurs années.

Quelque chose comme un vague soupçon traversa l'esprit d'Ambroise Campagna ; mais il ne s'y arrêta pas dans le moment et se contenta de murmurer, tout en fouettant son cheval :

—Enfin, n'empêche ! La vieille m'a tout l'air d'en savoir plus long qu'elle n'en veut dire.... Si les amis sont de mon opinion, on fouillera d'abord les îles ; puis, si l'on revient bredouille, ma foi !... il faudra bien qu'elle parle !

Antoiue blêmit dans l'obscurité, mais il ne répondit rien.

La voiture roula encore quelque temps sur le chemin de Saint-François, puis elle s'arrêta devant l'allée conduisant chez Pierre Bouet.

Un groupe d'hommes et de femmes causaient à voix basse, à quelque distance de la maison.

En reconnaissant les deux nouveaux arrivants, qui descendaient de voiture, cinq ou six des femmes se précipitèrent à leur rencontre.

—Vous ne savez pas la nouvelle ? dirent-elles toutes à la fois.

—Quelle nouvelle ?

—Eh bien ! Marianne est morte !

—Morte ? s'écria douloureusement Ambroise.

—Il y a une demi-heure.

—Morte ! fit à son tour Antoine, mais d'un ton bien différent.

—Oui, oui, morte ! tout ce qu'il y a de plus morte ! répétèrent avec ensemble les commères.

Antoine murmura quelques mots inintelligibles et s'élança vers la maison, suivi de près par Ambroise Campagna.

—

CHAPITRE VIII

LE RAPT.

Il est temps de faire connaître à nos lecteurs ce qu'était devenue la fille adoptive de Pierre Bouet.

Ainsi que l'avait dit Marianne, à cinq heures elle avait quitté la maison et s'était

dirigée, à travers les quinconces du jardin, vers un gros noyer dont les rameaux touffus s'étendaient en éventail, sur le rebord même de la côte.

De cet endroit, l'œil embrasse un panorama splendide. En face, et presque aux pieds du spectateur, les vagues de la marée haute viennent déferler sur une plage de sable fin ou se briser en millions de paillettes cristallines contre les rochers de la batture. Plus loin, par delà le fleuve, s'étagent les habitations, les champs et les bois de la rive sud, avec les cîmes bleuâtres des Alléganys, pour arrière-plan. Puis, vers l'orient, s'éparpillent les ilots que nous avons décrits—gracieux archipel où semble planer un mystique parfum de poésie et que l'imagination se représente gardant encore la majesté virginale de la création. Enfin, pour animer ce tableau, des navires de tout tonnage et de tout gréement se succèdent ou se croisent incessamment sur le fleuve, les uns venus d'outre-mer, chargés des produits européens, les autres partis des ports du Canada et lestés des dépouilles de nos forêts. Ils se poursuivent, se rattrappent, se dépassent, comme une troupe

folâtre de gigantesques oiseaux ; bientôt ils s'engagent derrière le rideau d'îles semées sur leur route ; pendant quelque temps encore, on voit glisser les hautes voiles des grands trois-mâts le long des cîmes dentelées des montagnes ; puis ce ne sont plus que les flèches de cacatois, ornées de leurs flamme ; enfin... tout disparait.

Anna se plaisait à ce spectacle sans cesse renouvelé, mais toujours attrayant. Aussitôt que les occupations du ménage lui laissaient un peu de répit, elle prenait un livre et se rendait sous les gros noyer. Là, assise sur un banc que lui avait fabriqué le père Bouet lui-même, elle passait de douces heures en tête-à-tête avec ses auteurs favoris ; ou bien, abandonnant sa lecture, elle laissait errer sa pensée au millieu des nuages du souvenir et se perdait dans de longues rêveries.

Ces retours vers le passé avaient pour résultat invariable de la plonger dans une vague mélancolie, dont elle ne se rendait pas bien compte elle-même. Et, chose étrange, cette enfant qui n'avait jamais connu son propre père, qui ne possédait de sa mère qu'un portrait-miniature grand

comme l'ongle, se prenait alors à désirer passionnément de les voir, à éprouver pour eux une invincible tendresse. Quelque chose d'innommé s'agitait dans son âme, qui lui disait que ses mystérieux parents vivaient encore et qu'un jour ils lui seraient rendus. Elle s'absorbait si complètement dans cette illusion, se repaissait si souvent de cette chimère, qu'elle en arrivait à se faire de son père une idée arrêtée et à lui donner une figure parfaitement distincte des autres figures connues ; quant à sa mère, elle se croyait sûre de se la représenter exactement, grâce au médaillon qu'elle portait toujours à son cou, et, s'imaginait sincèrement avoir déjà vu ses traits.

Mais, hélas ! la pauvre enfant n'était pas aussitôt revenue au monde réel, que toutes ces chères illusions s'évanouissaient, pour ne laisser place qu'à cette vague mélancolie dont nous venons de parler. Elle s'était trop souvent fait raconter par le père Bouet tous les détails de la nuit mémorable du 15 septembre 1840, pour ne pas reconnaître l'inanité de ses espérances. Aussi, à part ces instants de rêverie où son âme caressait la douce chimère de

revoir un jour ses parents véritables, Anna se contentait-elle du bonheur présent et accordait-elle toute sa tendresse à ses parents adoptifs.

Nous nous trompons probablement un peu en disant : *toute sa tendresse*, car la conversation de Pierre Bouet avec sa femme— conversation que nous avons rappelée dans l'avant-dernier chapitre— a dû faire comprendre au lecteur qu'une troisième personne occupait aussi une bonne place dans le cœur de la jeune fille.

Comme nous aurons occasion de faire plus ample connaissance avec ce personnage, bornons-nous, pour le quart-d'heure, à dire que c'était un jeune marin de Saint-François, du nom de Charles Hamelin, capitaine et propriétaire d'une goëlette qui faisait le trafic avec les provinces maritimes. L'automne précédent, le capitaine Hamelin avait eu le bonheur de sauver d'un naufrage certain Pierre Bouet et sa fille, revenant de Québec en chaloupe. Inutile d'ajouter que le bonhomme lui avait voué une reconnaissance éternelle et que le jeune marin était devenu le commensal de la maison, pendant l'hiver qui suivit ; inutile

aussi de conclure qu'Hamelin avait agi de façon à mériter la confiance des parents et l'amour de la jeune fille, puisque nous avons entendu Marianne elle-même l'appeler le *prétendu* d'Anna.

Cette courte explication donnée, reprenons notre récit.

Dans l'après-midi du 24 juin, vers cinq heures à peu près, Anna s'était installée, suivant son habitude, sous les ombrages de son cher noyer.

Le temps était superbe, la brise caressante, la mer presque haute et déferlant sur le rivage avec ce bruit monotone qui endort la pensée.

Plusieurs voiliers remontaient le fleuve, en tirant de courtes bordées dans un chenal rétrici jusqu'à la bouée de l'île Madame, puis en louvoyant de la rive sud aux battures de l'île d'Orléans, une fois cet obstacle dépassé.

Ils venaient, dans ce dernier cas, virer de bord à peu de distance en amont de l'abservatoire d'où la jeune fille les suivait de l'œil ; le bruit éclatant de leurs voiles battant au vent lui arrivait avec les bouffées de la brise ; il lui semblait même par-

fois entendre le chant monotone des matelots hâlant sur les amures des vergues.

Sans trop savoir pourquoi, Anna suivait avec un intérêt singulier les manœuvres de ces vaisseaux, et ce n'est qu'après les avoir vus faire leur abattée sur bâbord et s'éloigner vers le large, qu'elle portait son attention ailleurs.

Plus d'un de ces navires, à la carène entièrement noire, lui rappella ce grand vaisseau de même couleur entrevu par le père Bouet au milieu de cette nuit de tempête où elle, Anna, était mystérieusement débarquée sur les rochers de Saint-François.

Mais tous défilèrent et disparurent, sans qu'un seul jetât l'ancre, comme l'avait fait le navire-fantôme, en face de cette partie de l'île.

Et chacun arracha à l'orpheline un soupir involontaire, qui pouvait se traduire par ces mots : "Ce n'est pas lui !"

Sur ces entrefaites, le soleil se coucha derrière les hauteurs du septentrion, et les premières ombres du crépuscule envahirent la grave. Une rumeur grandissante annonçait le retour des travalleurs aux

habitations. Il était plus de huit heures du soir.

La jeune fille se leva vivement.

—Ah! mon Dieu! se dit-elle, déjà la nuit! Comme je me suis oubliée! et que vont penser papa et maman?... Ils seront inquiets, bien sûr. Rentrons vite.

Tout en parlant ainsi, Anna voulut jeter un dernier regard sur le fleuve: mais un cri étouffé jaillit aussitôt de ses lèvres.... Une tête d'homme, une tête hideuse, bizarrement coiffée à la sauvage, émergeait du bord de la côte, entre deux arbustes.

La jeune fille allait jeter un nouveau cri et prendre la fuite, mais elle n'en eut pas le temps: la tête fut suivie du corps d'un homme, et cet homme bondit comme un chat sur l'enfant terrifiée, qu'il bâillonna en un tour de main. Puis, avec la même agilité, le ravisseur redescendit la pente abrupte de la côte qu'il venait d'escalader, portant comme une plume le corps inanimé d'Anna.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour l'écrire.

Arrivé au pied de la falaise, l'homme prit sa course sous le couvert des arbres, se di-

rigeant vers le bout de l'île. Il déboucha bientôt dans une anse obscure de la côte, au fond de laquelle était échoué un canot. Coucher la jeune fille évanouie au fond de cette embarcation et pousser au large fut pour le ravisseur l'affaire d'une seconde.

Puis Tamahou —car c'était lui—s'empara d'un aviron et se mit à pagayer vigoureusement dans la direction du sud-est. Arrivé à une certaine distance du rivage, et avant de sortir de la zône d'ombre épaisse projetée par l'île, le Sauvage se coucha à son tour, et le canot parut abandonné, dérivant avec le reflux vers la haute mer.

Il était alors près de neuf heures du soir —juste au moment où Bouet se mettait à la recherche de sa fille. L'obscurité se faisait profonde, et les grandes ombres projetées par les îles autour d'elles se confondaient presque avec la teinte noirâtre du fleuve. Le canot se détachait à peine comme un point plus sombre sur cette surface où s'épaississait de minute en minute le voile de la nuit... Bientôt il se fondit dans les ténèbres croissantes et disparut entièremeut.

Une heure plus tard, il abordait à l'île à Deux-Têtes, en face des grottes.

Tamahou sauta sur le rivage, chargé de son fardeau vivant, d'où s'exalait des plaintes inarticulées. Parvenu au pied des falaises, à deux pas de l'ouverture servant de porte à son logis, le Sauvage mit Anna sur ses jambes et lui dit d'un ton bourru :

—Ecoute, femme, et cesse de pleurnicher, si tu tiens à ta peau. C'est ici la *cabane* où tu vivras dorénavant. Des personnes qui s'intéressent à toi t'y ont préparé un logement digne d'une princesse...Entre !

Et, comme la jeune fille ne bougeait pas, Tamahou lui saisit brutalement les coudes et lui cria dans les oreilles :

—Misérable face pâle, vas-tu bien obéir ? On n'entre qu'un par un dans ma cabane, et c'est toi qui dois passer la première, entends-tu !

La pauvre enfant, plus morte que vive, se laissa pousser dans l'ouverture et s'arrêta aussitôt, ne sachant où poser le pied dans cet antre aussi noir qu'une fosse à loups.

—Marche encore ! gronda le Sauvage. C'est ici ma chambre ; la tienne est plus loin.

Et il guida sa victime dans le couloir rocheux faisant communiquer les deux

grottes. Arrivé là, Tamahou battit le briquet et se mit en devoir d'allumer une vieille lampe de fer, accrochée à l'une des parois. Puis, quand ce fut fait, il s'écria :

—Hein ! ma fille, tu n'auras pas à te plaindre de ton logis, j'espère ?.... Un bon lit de fougère, une couverture chaude, une voûte épaisse pour abri, du sable fin sous les pieds !... qu'en dis-tu ? Allons, bonne nuit, mon enfant, et surtout prends garde d'empêcher papa de dormir par tes criailleries, car il n'aime pas qu'on dérange son sommeil, le papa !

Et Tamahou, mis en belle humeur par le succès de son expédition, se retira en ricanant.

Quant à la malheureuse orpheline, elle se laisse choir sur son grabat et en mordit la couverture pour étouffer ses sanglots.

—

CHAPITRE IX.

Ambroise en campagne.

Une semaine entière s'écoula sans amener aucun changement dans la position de notre héroïne.

En butte aux mauvais traitements de

son ravisseur ; forcée de préparer les aliments malpropres de Tamahou et de lui aider dans la confection de ses engins de pêche ; privée surtout de la sereine lumière des beaux jours d'été et de l'influence réparatrice du bonheur de la campagne, elle souffrit autant de l'âme que du corps, pendant cette longue détention.

Tous les jours le Sauvage s'absentait, la laissant seule dans la grotte la plus éloignée ; mais, alors, il avait le soin de fermer la crevasse de communication avec un énorme pierre, de sorte que la pauvre enfant demeurait plongée dans une obscurité presque complète. Des visions terribles s'emparaient de son esprit, déjà ébranlé par les circonstances qui avaient accompagné son enlèvement. Elle avait beau se demander pourquoi on l'arrachait ainsi des bras de ses parents d'adoption, pourquoi on la tenait captive sur un ilot du fleuve et quel intérêt pouvait avoir Tamahou à la dérober, comme il le faisait, à tous les regards.... Aucune explication plausible ne lui venait à l'idée, et force lui était de s en prendre à ces nuageuses histoires de sorcellerie, comme il en court tant sur la vaporeuse île d'Orléans.

Une nuit—c'était le lundi, 4 juillet—vers environ trois heures du matin, un sifflement aigu retentit à l'ouverture extérieure des grottes.

Tamahou bondit sur ses piéds et, s'emparant de son fusil, alla voir de quoi il s'agissait, sans cependant se montrer.

Le même sifflement se répéta, mais plus doux et modulé d'une certaine façon.

Le Sauvage parut, cette fois, abandonner toute préocupation et s'élança vers le dehors.

Un homme surgit aussitôt d'une anfractuosité de la falaise et s'avança vers Tamahou.

Cet homme était Antoine.

—Ah ! c'est toi, compère ? dit tranquillement le Montagnais.

—Oui, j'arrive à l'instant. Il y a du nouveau.

—Qui donc ?

—L'île à Deux-Têtes sera fouillée aujourd'hui, après l'île Madame et l'île aux Raaux.

—Dans quel but ?

—Dans le but de retr ouver une jeun fille qui a mystérieusement disparu de Saint-François, il y a huit jours.

—Ah ! ah ! auraient-ils éventé la mèche, Antoine ?

—Je ne crois pas. Tout de même, tu ferais bien de prendre tes précautions et de dissimuler adroitement l'ouverture de ta cabane.

—Sois sans crainte. Toi et les tiens, vous passerez et repasserez ici, sans même soupçonner que cette partie de la falaise est creuse.

—Je m'en rapporte à toi. Tu ferais bien aussi de masquer le trou que nous avons creusé là-haut.

—C'est fait.

—Bien : maintenant je ne crains plus rien. Je pourrai conduire moi-même les hommes de Saint-François jusqu'à deux pas de celle qu'ils cherchent, sans aucune appréhension.

—Nous serons muets comme des poissons sous nos rochers. Je bâillonnerai l'enfant aussitôt que je vous entendrai venir.

—C'est une précaution absolument nécessaire : elle pourrait attirer l'attention par ses cris.

—De plus, je la garrotterai... On ne sait pas de quoi sont capables les femmes, quand elles ont de mauvaises idée en tête.

—Tu es la prudence en personne, mon brave Tamahou.

—On n'est jamais trop sage.

—C'est vrai. D'ailleurs, tes peines te seront amplement payées. Tu connais nos conventions : si tu fais en sorte qu'Anna demeure introuvable jusqu'à la mort de ses parents adoptifs, je te donnerai assez d'argent pour que tu puisses payer ton passage aux Etats-Unis ou ailleurs et dépister ainsi la police de la reine.

—Justement... Mais, d'ici là, tu me fourniras des provisions et autres articles indispensables à mon existence ici.

—C'est bien là notre marché. Maintenant, écoute, Tamahou : la moitié de ton salaire est gagné !

—Tu dis ?

—Je dis que, sur les deux personnes dont tu dois attendre le départ pour l'autre monde, il y en a une de morte.

—Aoh.... déjà ?.... Le mari ou la femme ?

—La femme. Elle a succombé, cette nuit même, à une maladie contractée subitement lors de la disparition de sa fille.

Tamahou se frotta les mains et ricanant avec cynisme :

—Hé ! hé ! fit-il, ça commence bien !

—J'ai bon espoir que l'autre ne tardera pas à la suivre, ajouta Antoine, en baissant le ton. Ce pauvre Pierre, il est trop fort en sang pour supporter longtemps de pareilles épreuves.

—Un malheur ne vient jamais seul ! dit sentencieusement Tamahou.

Les deux complices échangèrent encore quelques paroles ; puis Antoine regagna son *flat*, tiré sur le sable, à un arpent de là.

Cinq minutes plus tard, il disparaissait au milieu des brumes du fleuve.

Tamahou rentra dans la grotte. Mais, comme il allait reprendre son somme interrompu, un bruit de sanglots étouffés lui arriva.

—Silence, chienne ! hurla-t-il. Que je t'entende seulement une fois de toute la journée, et je te fais ton affaire !

Le bruit cessa, et Dieu seul sut quel effort désespéré dut faire la malheureuse Anna pour commander à sa douleur.

C'est qu'en se glissant dans la grotte de son tyran, après la sortie de ce dernier, elle avait entendu une partie de la conversation rapportée plus haut et qu'elle avait

appris la foudroyante nouvelle de la mort de sa mère adoptive.

La pauvre enfant était désormais doublement orpheline !.....

.....

Vers le milieu de l'après-midi de ce même jour, Tamahou, qui était absent depuis une couple d'heures, rentra précipitamment. Il passa aussitôt dans l'appartement, ou plutôt le cachot de sa prisonnière, et lui dit en s'emparant d'un large foulard :

—Ecoute, face pâle, et surtout retiens bien mes paroles : les gens de ta paroisse arrivent..... Ils vont fouiller l'île, dans l'espoir de te retrouver.....

Anna tressaillit violemment et se dressa sur son séant.

—Mais, foi de Sauvage ! continua le misérable, si tu jettes un cri, si tu fais un geste pour leur signaler ta présence, je t'enfonce dans le cœur ce poignard que tu vois à ma ceinture.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit la pauvre jeune fille, se tordant les bras.

—Je te le jure ! reprit Tamahou, et un Montagnais ne trahit jamais son serment.

Pour surcroît de précaution, je vais te mettre dans l'impossibilité de te condamner toi-même à la mort.

En prononçant ces dernières paroles, il assujettit brusquement le foulard sur la bouche d'Anna et lui enroula une corde solide autour des membres.

Ainsi ficelée, la prisonnière était dans l'impossibilité absolue de faire le moindre mouvement.

Le Sauvage se faufila dans la première grotte et boucha aussitôt la fissure de communication, au moyen de la grosse pierre dont il avait l'habitude de se servir à cet effet.

L'ouverture extérieure, donnant sur le flanc de la falaise, fut aussi murée avec soin.

Cela fait, Tamahou attendit.

Une rumeur vague, composée de paroles et de cris d'appel, parvenait jusqu'à lui. Cette rumeur ne tarda pas à s'accroître et à se rapprocher. Bientôt elle devint assourdissante et se compliqua de piétinements, d'exclamations et du craquement sec des branches mortes foulées aux pieds.

Tamahou était toujours immobile, l'oreille et l'œil au guet.

Enfin, une sorte d'ébranlement de la voûte des cavernes annonça au sauvage que les chercheurs se trouvaient précisément au-dessus de sa tête, non loin des cinq boulaux qui couronnent le cap à cet endroit.

Il redoubla d'attention. Mais le bruit avait cessé. Les excursionnistes semblaient s'être arrêtés et tenir conseil.

Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Tamahou n'entendit qu'un brouhaha confus. Puis une voix cria :

—Voici Ambroise qui arrive. Quelles nouvelles, Ambroise ?

—Pas grand'chose, répondit celui auquel s'adressait la question.

—Tu vois bien que la Pâquet, du bout de l'Ile, a rêvé et qu'elle n'a pas vu de canot le soir que la petite a disparu ! fit observer la première voix.

La Pâquet ! Mais elle dort en plein jour ! Comment voulez-vous qu'elle ne rêve pas la nuit ? répliqua un nouvel organe, facile à reconnaître pour appartenir à Antoine Bouet.

—La Pâquet n'a pas rêvé et un canot a dû, en effet, quitter Saint-François pour les îles, dans la soirée du 24 juin ! s'écria Ambroise.

—Qui te fait dire cela?

—Une chose bien simple : c'est que je viens d'en trouver un caché dans un tronc d'arbre creux, à une couple d'arpents d'ici.

A cette déclaration, Tamahou tressaillit et crispa ses doigts sur le canon de sa carabine ; mais il ne bougea pas autrement.

—Pas possible ! s'écria-t-on de toutes parts.

—Comme je vous le dis.

—Tu radotes, Ambroise ! ricana la voix du beau parleur. Tu auras pris quelque vieux canot d'écorce, oublié là par des sauvages, pour une embarcation capable de tenir la mer.

—Je ne radote pas le moins du monde.... Le canot est en bon ordre ; il est même encore humide, ce qui prouve qu'on s'en est servi depuis peu.

—Bah ! le suintement de l'arbre où il a été enfermé '

—Pas du tout. L'arbre ne peut *resuer*, puisque c'est une énorme souche à moitié brûlée.

Il se fit un silence sur le plateau, pendant qu'au-dessous des sentiments bien divers s'agitaient. Tamahou, pâle et les dents serrées, retenait son souffle pour

mieux entendre. Anna, au contraire, se tordait dans ses liens et faisait des efforts inouis pour jeter un cri d'appel à ses compatriotes de là-haut—efforts bien impuissants, du reste, et qui n'aboutissaient qu'à resserrer davantage les cordes enroulées autour de ses membres.

—Eh bien ! à quelle conclusion en arrives-tu ? demanda Antoine, au bout de quelques secondes.

—Mon avis est qu'il faut continuer nos recherches, répondit Campagna.

—Mais nous avons fouillé l'île d'un bout à l'autre !

—Recommençons en nous éparpillant.

—C'est ça ! dirent plusieurs voix. Mais, d'abord, allons examiner ce canot.

—Allons !

Les piétinements s'éloignèrent ; les pas cessèrent de se faire entendre, et Tamahou put enfin respirer librement.

Il s'écoula deux heures. Le soleil baissait visiblement, et la nuit n'allait pas tarder à venir.

Soudain une voix cria par une fissure de la porte extérieure :

—Tu peux être tranquille : nous partons !

Anna fit un soubresaut terrible...

Elle venait de reconnaître la voix de son parrain, Antoine Bouet !

—

CHAPITRE X.

OU LA MÈRE DÉMONE PASSE UN VILAIN QUART-D'HEURE.

Quand l'expédition conduite par Ambroise arriva à St. François, après l'inutile battue que l'on sait, il faisait nuit noire.

La petite flottille, composée d'une dizaine d'embarcations, se dispersa en vue du rivage, et chacun rentra chez soi, bien persuadé que la fille de Pierre Bouet était irrévocablement perdue.

Campagna seul, entêté comme un Normand, gardait encore une lueur d'espoir, bien faible il est vrai, mais suffisante néanmoins pour stimuler l'énergie chez un homme de sa trempe. Il se rappelait l'étrange conduite de la Démone, la nuit précédente, et ne pouvait s'expliquer ses paroles énigmatiques autrement que par une complicité mystérieuse dans la disparition d'Anna, ou du moins par une connais-

sance plus grande qu'elle ne le voulait laisser paraître des faits arrivés.

—Faudra voir ! faudra voir ! avait-il murmuré souvent dans le cours de la journée, résumant ainsi une pensée sans cesse présente à son esprit,

De son côté, Antoine n'était pas sans avoir deviné le projet d'Ambroise. Certaines paroles échappées à ce dernier, depuis la veille, ses allures déterminées et la conduite qu'il avait prise des nouvelles recherches ne laissaient pas le moindre doute sur son intention de pousser les choses aussi loin que possible... jusqu'à même forcer la tireuse de cartes à dire la vérité.

Or, la vérité, pour Antoine, ce n'était ni plus ni moins que l'anéantissement complet d'espérances longuement caressées, avec la ruine, le déshonneur, et peut-être une condamnation sévère, pour conséquences. Il fallait donc empêcher, coûte que coûte, la Démone de parler, et c'était cette nécessité impérieuse qui faisait, depuis le matin, le sujet des préoccupations du beau parleur.

Lui aussi, à l'instar d'Ambroise, se répétait souvent à lui-même : "Faudra voir

faudra voir!...Je ne me suis pas avancé si loin, pour reculer au moment d'atteindre le but! "

Comme on le voit, cette excellente mère Démone n'était pas précisément sur un lit de roses. Le châtiment arrivait pour elle, et de quelque côté qu'il vînt, il allait être terrible. Sa réputation de sorcière et la puissance occulte qui lui avaient servi d'égide jusqu'alors ne pourraient rien contre la ferme détermination d'Ambroise Campagna, ni contre les justes alarmes de son complice.

Mais n'anticipons pas, et laissons les événements se dérouler d'eux-mêmes sous nos yeux.

A peine le beau parleur eut-il pris congé de ses compagnons, dont quelques uns— Ambroise et autres— étaient restés attroupés sur la grève, qu'il gagna le pied des côtes et disparut au milieu des arbres. En face de lui serpentait un sentier de pied, qui, après avoir atteint la cîme, conduisait directement à sa maison.

Un sentier pareil, mais plus large et mieux entretenu, existait à deux arpents vers la gauche, aboutissant chez Pierre

Bouet, non loin de ce gros noyer où la pauvre Anna avait si souvent passé de douces heures.

C'est par ce dernier chemin qu'Ambroise et les cinq ou six hommes restés auprès de lui devaient escalader la côte.

Antoine, au lieu de continuer sa marche en avant, fit un brusque crochet à gauche et, rampant comme un indien sous le feuillage assombri, alla s'embusquer derrière une talle d'aulnes, sur le parcours de ce chemin.

Il n'était pas installé là depuis une minute, qu'un bruit de voix lui annonça l'approche de ses camarades de tout à l'heure. Le bruit s'accentua, les paroles devinrent distinctes, et le complice de la Démone put bientôt entendre le bout de conversation suivant :

—Ainsi, tu crois, Ambroise, que cette femme en sait long sur le compte de la petite ?

—J'en suis sûr, mes amis, et, si vous voulez m'en croire, nous la ferons parler malgré elle.

—Comment s'yprendre ?

—J'ai mon plan. Consentez seulement à

m'accompagner dans une couple d'heures d'ici, quand tout le monde sera couché, et je vous promets que la vieille nous révélera des choses surprenantes.

—Tu penses donc véritablement que la vieille n'est pas étrangère à la disparition d'Anna?

—Je le jurerais.

—Ça ne serait pas étonnant : une sorcière est capable de tout !

—Sorcière?...hem ! Je la crois plutôt une méchante femme.....Enfin, n'importe! sorcière ou non. je n'en ai pas peur ; je me moque de ses maléfices.

—Ambroise !

—C'est comme ça, mes amis ! Si vous avez peur, vous autres ; si vous avez assez peu de cœur pour laisser un homme comme Pierre Bouet dans le pétrin, sans vouloir tant seulement essuyer un peu de frayeur pour le tirer de là, eh bien ! j'irai tout seul foi de Campagna !

—Cré tonnerre ! il ne sera pas dit qu'une vieille femme m'aura fait reculer : je te suis !

—Moi aussi !

—Moi aussi !

Toutes les voix répétèrent cet engage-

ment, et la petite troupe disparut à un coude du sentier.

Antoine se releva d'un bond et prit sa course vers la petite route qui menait chez lui. Cinq minutes lui suffirent pour gravir la côte, et il tomba comme une bombe dans la cuisine de sa maison, où dame Eulalie, qui sommeillait sur une chaise, éprouva presqu'une attaque de nerfs à la vue d'une semblable irruption.

—En voilà une arrivée ! glapit-elle..... Me réveiller de la sorte, moi qui ai les nerfs sensibles !

—Silence ! commanda Antoine. Il s'agit bien de vos nerfs, madame, quand nous sommes sur le point d'être pendus !

—Pendus ?

—Ou pour le moins exilés ....si vous ne préférez toutefois passer votre vie au pénitencier, ma chère épouse !

—L'exil ! le pénitencier ! .... Que me chantes-tu là, Antoine?

—La vérité, pas autre chose que la vérité.

Eulalie regarda son seigneur et maître avec des yeux grands comme des écus;puis élevant ses bras vers le plafond :

—Il est fou ..... ou saoûl ! gémit-elle.

—Ni fou, ni saoûl, madame. et vous l'allez voir de suite, répondit Antoine.

—A la bonne heure ! Parle donc, alors.

—Eh bien! ouvre tes oreilles bien grandes, car je ne te cache pas que le cas est grave. Ambroise Campagna, Johnny Fiset, Cyprien Thivierge, et d'autres encore, se rendent cette nuit chez la Démone, dans l'intention de la faire jaser.

—Quoi ! ils se douteraient ?.....

—C'est ce gueux d'Ambroise, à qui le diable torde le cou, qui s'est fourré dans la tête que la vieille peut dire où se trouve notre filleule.

—Mais elle ne dira rien, la sorcière ! Pas si bête !

—La Démone parlera.

—Hein ! tu dis ?....

—Je dis que la mère Démone, ayant à choisir entre sa peau et sa chemise. optera pour sa peau.

—Ce qui signifie ?...

—Qu'ils ont l'intention de la forcer, par des menaces et même par la torture, à avouer tout ce qu'elle sait relativement à cette affaire de disparition.

—Ah ! mon Dieu !.....Mais, alors, nous

sommes perdus, mon pauvre Antoine! La vieille folle va se couvrir avec toi.....Elle va tout dire.

—Je n'en suis que trop certain.

—Il faut l'en empêcher; il faut la faire disparaître ; il faut la.....

Ici, l'estimable Eulalie eut un moment d'hésitation, nous devons l'avouer. Elle ne prononça même pas le mot terrible qui lui vint aux lèvres, il nous faut encore en convenir. Mais son regard s'aiguisa d'une façon implacable et rencontra le regard non moins féroce de son mari.

Les deux époux se comprirent, et le mot devint inutile. Antoine se contenta de répondre :

—Pas moyen de faire autrement !... Je le régrette ; mais, après tout, elle n'est plus d'âge à espérer une longue vie ; et, d'ailleurs, elle commençait à devenir gênante, qu'en dis-tu ?

—C'est la pure vérité.

Antoine n'ajouta pas un mot et se dirigea vers la porte. Au moment d'en franchir le seuil, pour se rendre où l'appelait son affreuse mission, il jeta un dernier regard à sa femme.

Celle-ci se rapprocha de quelques pas et, ouvrant les doigts de ses deux mains, elle les rapprocha avec un mouvement d'une signification horrible.....

—Serre comme il faut, dit-elle, et longtemps...Les vieilles ont parfois la vie dure !

Le beau parleur ne répondit pas et sortit précipitamment.

Après une course d'une demi-heure dans les terres labourées et à travers bois, Antoine se trouva en vue de la mâsure de la mère Démone. Le ciel était noir comme de l'encre. Pas une étoile n'y brillait. Un simple fragment de lune, en forme de croissant, apparaissait de temps à autre par les déchirures des nuages..L'atmosphère, d'une pesanteur chaude, annonçait l'orage.....

Une belle nuit pour commettre un crime !

Le beau parleur se faufila à travers les buissons épineux du jardin et heurta la porte basse que nous connaissons. Une minute s'écoula, puis cette porte s'ouvrit, en faisant grincer ses gonds rouillés.

Antoine s'y engouffra aussitôt.

—Hé ! hé ! c'est encore toi, mon fils ? ricana la vieille. Viens-tu me reprocher de t'avoir mis dehors la nuit dernière ?

Et, comme son complice ne répondait pas :

—Tu ne dis rien ? Je me trompe, alors. Tu viens plutôt me complimenter sur la manière dont j'ai joué mon rôle ?... C'est bien cela. Hé ! hé ! la mère Démone n'est pas manchote : vous l'a-t-elle roulé un peu, ce curieux d'Ambroise ? Ça lui apprendra à fourrer son nez dans les affaires de ses amis.

Antoine, debout en face de la tireuse de cartes, ne desserra pas encore les dents ; mais ses yeux, dont une expression étrange agrandissait les prunelles, ne quittaient pas la vieille une seule seconde.

La Démone s'aperçut enfin de cette insistance. Elle eut peur et fit un pas en arrière.

—Ah ! ça ! dit-elle, es-tu devenu fou depuis ta dernière visite ? Qu'as-tu à me lorgner ainsi ?

—J'ai.... que tout va être découvert cette nuit et qu'il vous faut déguerpir ! répondit sourdement le misérable.

—Déguerpir !.... et pour aller où ?

—Dans l'autre monde.

—Dans l'autre monde !.... Tu veux donc me tuer ?

—Je suis venu pour cela.

La Démone se prit à trembler.

—Tu veux plaisanter, Antoine, je le sais, répliqua-t-elle ; mais, par les cornes du diable ! tu as une manière de faire les choses capable de donner le frisson à une personne qui ne te connaîtrait pas comme je te connais.

—Je vous jure, la mère, que je suis très sérieux.

—Allons donc, mon petit Antoine ! ne pousse pas plus loin une mystification qui me déplaît. Je suis trop âgée pour servir de jouet aux *jeunesses*.

—Mais, vieille bourrique, puisque je te dis que tu vas mourir !....Ne me croiras-tu que lorsque j'aurai ton vilain cou entre mes dix doigts ?

La tireuse de cartes vit, cette fois, que sa vie était en grave péril et que son complice ne plaisantait pas le moins du monde. Une terreur épouvantable fit perler des sueurs froides sur son front, et cette femme presque centenaire se cramponna à l'existence avec l'énergie du désespoir.

—Antoine, mon petit Antoine, supplia-t-elle en tombant sur ses genoux de sque

lette, ne fais pas cela ! laisse-moi mourir de ma belle mort !.... J'ai si peu de temps à jouir de la vie !

—Je ne peux pas ! répondit Antoine d'une voix sombre. Il faut qu'un de nous deux périsse, et ce sera toi.

—Je m'éloignerai de la paroisse ! je laisserai même le pays, si ta sûreté l'exige !

—Il est trop tard !... Les voilà qui arrivent, peut-être !...Allons, fais vite ton acte de contrition.

—Accorde-moi jusqu'à demain !

—Impossible.

—Donne-moi une heure pour me reconnaître !

—Non.

—Une demi-heure !

—Pas une minute !

En prononçant ces derniers mots, Antoine fit un pas en avant pour saisir sa victime ; mais la sorcière s'était levée vivement et avait sauté en arrière, avec une prestesse de chat. En un clin-d'œil, elle ouvrit la porte qui faisait communiquer les deux pièces et s'élança dans la chambre qui avait vue sur le chemin.

D'un mouvement plus rapide que la pen-

sée, elle mit la main sur le loquet de la porte de sortie et allait l'ouvrir, lorsque les doigts osseux d'Antoine lui étreignirent le cou.

Le misérable l'avait rattrappée en deux bonds.

Alors, il se passa une scène terrible, quoique silencieuse. L'assassin, maintenant la vieille suspendue à ses deux mains enserrées autour du cou, l'étrangla froidement. Puis, quand les spasmes d'agonie cessèrent, que les jambes ne s'agitèrent plus dans le vide, il laissa retomber le corps sur le plancher.

Cela fait, il tira du lit de la victime une méchante paillasse, en dispersa le contenu le long des cloisons et y mit le feu.

Cinq minutes plus tard, tout flambait.

Ambroise Campagna, qui venait d'arriver, poussa un juron formidable et dit à ses compagnons :

—On nous a devancés... Il est trop tard ! Cette fois, la petite Anna est bien décidément perdue !

FIN DU PREMIER VOLUME.

Table des matières du 1er volume

PAGE.

Prologue..... 3

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Une veillée chez Pierre Bouet..... 10

CHAPITRE II

Un poisson du bon Dieu..... 17

CHAPITRE III

Un festin du temps passé..... 27

CHAPITRE IV

Une histoire de loup-garou..... 37

CHAPITRE V

Sinistre prédiction..... 51

CHAPITRE VI

Antoine Bouet, le Beau Parleur..... 62

CHAPITRE VII

Parrain et Marraine..... 72

CHAPITRE VIII

La Sorcière de l'Argentenay..... 82

CHAPITRE IX

L'Horoscope..... 98

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Dix-sept ans après..... 115

CHAPITRE II

L'Ile à Deux-Têtes..... 125

CHAPITRE III

Tamahou..... 136

CHAPITRE IV

Le Trésor de Fournier..... 145

CHAPITRE V

Où Tamahou et Antoine Bouet se font d'aimables confidences..... 153

CHAPITRE VI

Où Pierre Bouet s'occupe de son "magot"..... 165

CHAPITRE VII

Où Ambroise Campagna commence à n'avoir plus peur..... 178

CHAPITRE VIII

Le Rapt..... 192

CHAPITRE IX

Ambroise en campagne..... 202

CHAPITRE X

Où la Démone passe un vilain quart-d'heure..... 213

.. 115

. 125

. 136

. 145

t
153

n
. 165

à
. 178

192

202

213